A la Découverte de notre Pays



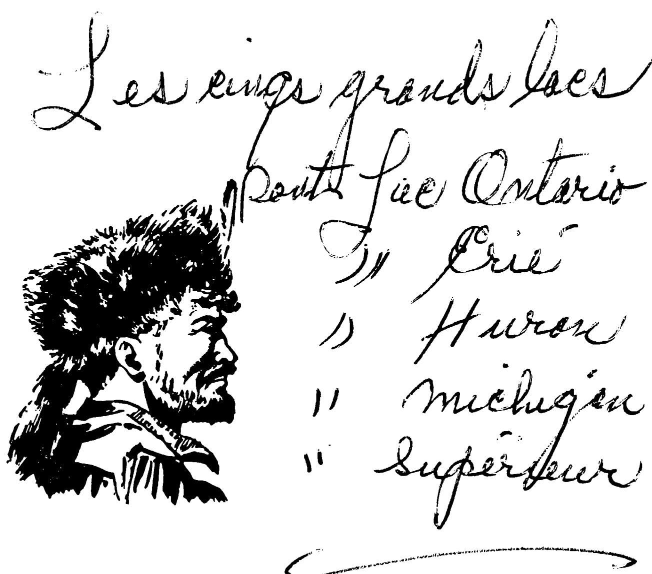
HISTOIRE DU CANADA 4

LES CLERCS DE SAINT-VIATEUR

Ouvrage approuvé par le Comité catholique
du Conseil de l'Instruction publique,
le 12 décembre 1951.

Histoire du Canada
Quatrième année

A LA DÉCOUVERTE DE NOTRE PAYS



Les Clercs de Saint-Viateur
1952

Librairie Saint-Viateur
5199, rue Saint-Dominique
MONTREAL

AVANT D'ENTREPRENDRE LA DÉCOUVERTE DE NOTRE PAYS

Mes petits amis,

Il y avait une fois un grand Solitaire *que personne ne connaissait, que personne n'allait voir. Et pourtant... il était beau et riche ! Et, comme il était aussi très bon, il aurait bien voulu distribuer ses richesses aux hommes qui en avaient besoin ; il aurait bien aimé loger, nourrir, habiller, réchauffer ceux qui n'avaient pas, chez eux, tout ce qu'il leur fallait pour vivre. Mais, ce grand* Solitaire *ne pouvait pas aller vers les hommes ; c'était aux hommes à le chercher et à le découvrir.*

D'ailleurs, ce grand inconnu, n'était pas un homme ; c'était tout simplement le Nouveau-Monde *; un pays qui couvrait presque la moitié de la terre, un continent immense que le bon Dieu avait réservé pour les peuples nouveaux. Et quand sonna l'heure des grandes découvertes, des hommes vaillants et forts quittèrent le vieux monde et vinrent, les uns après les autres, dévoiler une à une les beautés et les richesses du grand* Solitaire, *le pays que nous habitons.*

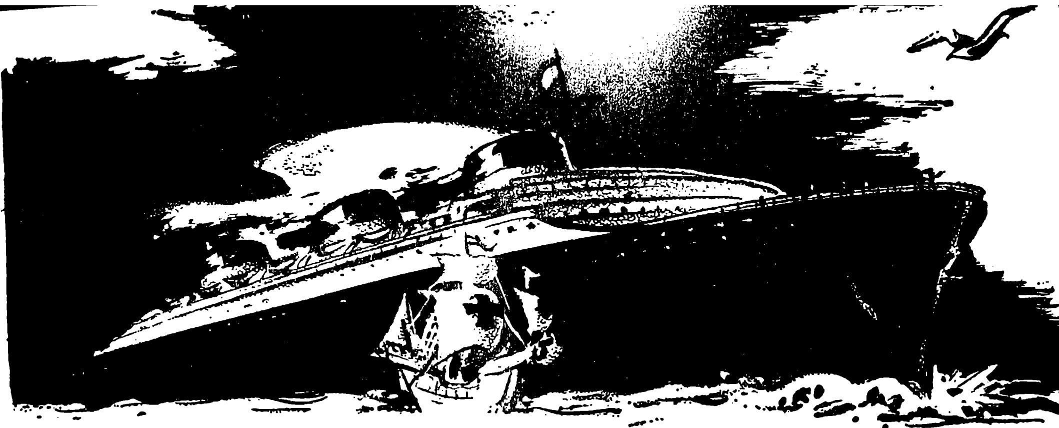
En parcourant votre livre d'histoire, vous verrez ces explorateurs audacieux s'avancer, comme à tâtons, dans l'inconnu. Tout au cours de cette année, vous les suivrez pas à pas, partageant leurs inquiétudes, brûlant de leur ardeur, vous émerveillant de leurs découvertes.

Vous aurez de l'agrément à lire leurs aventures ; mais plus encore à les revivre, par l'imagination et par l'action, par les entreprises et les exercices que vous suggérera ce livre, par ceux que vous indiquera votre professeur, par tout ce que vous inventerez vous-mêmes.

Surtout, n'oubliez pas que le beau, le grand pays qui se dévoilera à vos yeux c'est votre patrie à vous, le Canada. Arrêtez-vous à considérer le coin de terre, la paroisse, le village, la ville que vous habitez ; et vous verrez comme il est beau, le Canada, votre patrie.

Alors, vous êtes prêts pour le grand voyage ? Eh bien ! partons, la main dans la main, comme de bons compagnons. Je serai votre guide fidèle.

LE LIVRE D'HISTOIRE DU CANADA.



CHAPITRE PREMIER

IL FALLAIT D'ABORD TRAVERSER L'OCÉAN

1. C'est grand l'océan

Vous êtes déjà allés en chaloupe sur une rivière ou sur un lac? Avez-vous ramé longtemps? Une heure, deux heures? Et ce voyage vous a paru bien long? Supposons que vous alliez au bord de l'océan et que vous décidiez d'aller au large en chaloupe. Eh bien! après avoir ramé toute une journée, vous ne verriez probablement plus la côte; tout autour de vous, ce ne serait que de l'eau et de l'eau. Vous vous croiriez rendus bien loin; et cependant, vous seriez encore au bord de la mer en comparaison de ce qu'il vous resterait à faire pour traverser l'océan. Pensez qu'il vous faudrait ramer jour et nuit pendant encore au moins une cinquantaine de jours... Même les gros bateaux qui vont très vite prennent près d'une semaine pour faire la traversée. C'est si grand l'océan!



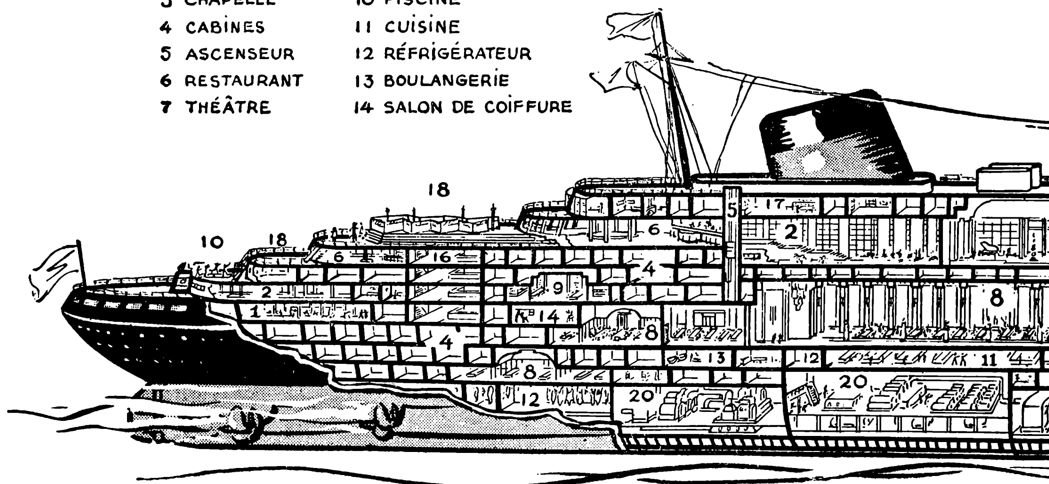
2. Autrefois, on n'avait que de petits bateaux

Au temps de Cartier, de Champlain et des autres découvreurs, les bateaux étaient tout petits, pas plus longs qu'un wagon de chemin de fer. Ces petits bateaux de bois étaient très légers, plus légers que le gouvernail d'un gros navire d'aujourd'hui.

C'étaient des voiliers; ils avançaient à l'aide de voiles et par bon vent seulement. Aussi, ne savait-on jamais à l'avance quand le bateau partirait, ni combien de temps durerait le voyage : cela dépendait du vent. Si le vent soufflait du bon côté, on traversait l'océan en un mois; mais, si le vent tombait ou soufflait trop souvent en sens contraire, la traversée pouvait durer deux, trois ou quatre mois.

Quatre mois ! Pensez donc à tout ce qu'il fallait emporter pour nourrir une centaine de personnes environ durant une aussi longue période. Quatre mois ! Ce n'était pas trop de deux cents barils de biscuits, d'une centaine de barils de lard ou de boeuf salés auxquels il fallait ajouter des pois, de la farine, de la morue, du hareng, de l'huile d'olive, etc. Pensez aussi qu'on ne char-

1 SALON
2 FUMOIR
3 CHAPELLE
4 CABINES
5 ASCENSEUR
6 RESTAURANT
7 THÉÂTRE
8 SALLE À MANGER
9 BIBLIOTHÈQUE
10 PISCINE
11 CUISINE
12 RÉFRIGÉRATEUR
13 BOULANGERIE
14 SALON DE COIFFURE

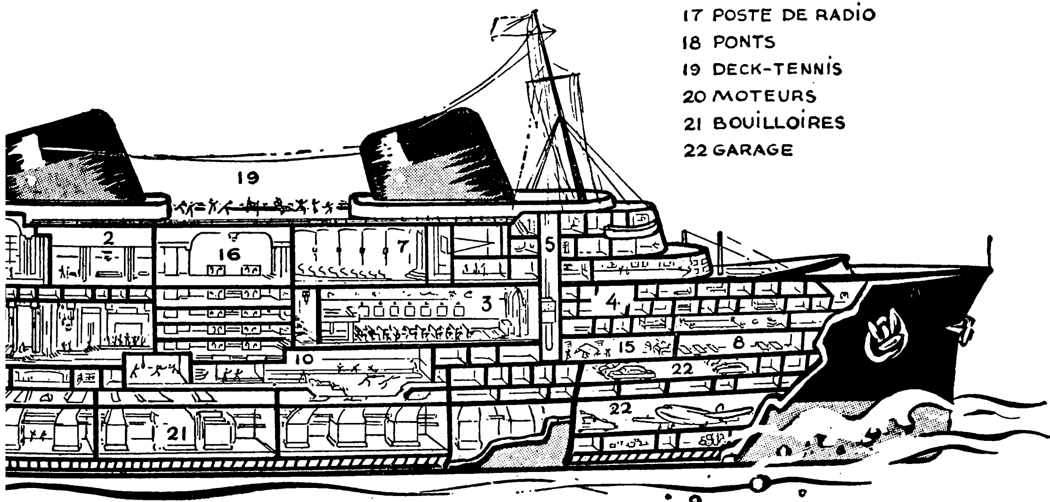


geait pas moins de six cent cinquante barriques d'eau douce, de vin ou de cidre; car l'eau de mer est tellement salée qu'on ne peut la boire, ni l'utiliser à la cuisine. Toutes ces provisions prenaient beaucoup de place. Et il fallait aussi de l'espace pour les câbles, les voiles et les autres agrès du navire; sans parler des poules, des cochons, des moutons et des vaches qu'on embarquait tout vivants dans le bateau. Aussi restait-il peu de place pour les voyageurs et l'équipage.

3. La vie était dure à bord de ces petits bateaux

Comme c'est différent de nos jours ! Sur les grands et riches vaisseaux actuels, on ne manque de rien; on se croirait dans un grand hôtel avec salons, restaurants, théâtres, bibliothèques, piscines. Et ce n'est pas tout; il y a encore la chapelle, le salon de coiffure, la clinique, la boulangerie, le poste de radio, le service de police et de pompiers; en un mot, tous les services qu'on trouve dans une petite ville bien organisée.

Rien de toutes ces commodités sur les petits navires d'autrefois; il n'était pas question d'aller causer au salon, ni de se reposer à sa chambre, ni de se distraire au thé-

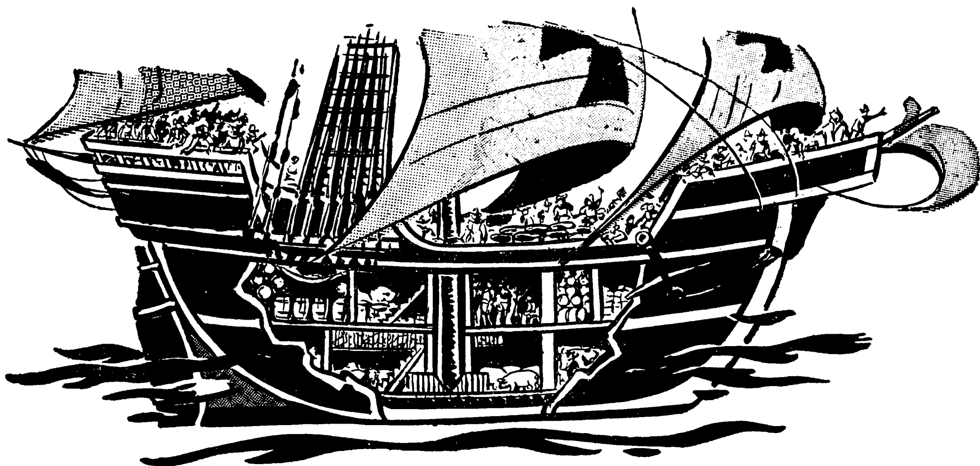


âtre, ni de flâner au restaurant. Pas même de lit pour se coucher. Seuls, le capitaine et les grands personnages pouvaient jouir d'une petite cabine. Les autres passagers couchaient dans des hamacs ou simplement sur de minces matelas étendus par terre. Aussi, quand la mer était houleuse, ces pauvres gens passaient-ils des nuits épouvantables. Les mâts et les ponts craquaient comme s'ils allaient se briser; le gouvernail grinçait; les cordages et les voiles claquaient au vent; le capitaine et les officiers criaient des ordres à tue-tête. Allez donc dormir dans un vacarme semblable !

Après une tempête, il fallait réparer les voiles, les cordages et les mâts avariés; ce qui prolongeait le voyage. Pendant ce temps, les provisions diminuaient. Souvent, il ne restait plus que des biscuits de matelots, c'est-à-dire de grosses galettes dures, fades, souvent moisies ou rongées par les insectes et les rats.

Rien de surprenant si des maladies comme le scorbut et la peste se déclaraient chez les voyageurs affaiblis, mal logés et mal nourris. Rien de surprenant non plus s'il en mourait un grand nombre au cours de certains voyages.

C'est ainsi que se faisait la traversée de l'océan au temps de Cartier, de Champlain et des autres navigateurs d'autrefois. C'était dur ! Mais pour les premiers





qui décidèrent de s'aventurer sur l'océan, ce dut être effrayant; car, dans ce temps-là, les marins ne savaient pas ce qui les attendait au bout de cet océan mystérieux.

4. L'océan mystérieux

Personne ne savait ce qu'il y avait au loin sur la mer. Parmi ceux qui s'étaient risqués au large, aucun n'était jamais revenu raconter son aventure. Aussi imaginait-on toutes sortes d'histoires.

On disait que de gros dragons sortaient de la mer et avalaient d'une seule bouchée le petit navire ou le faisaient chavirer d'un formidable coup de queue. Des gens croyaient encore que l'océan n'avait pas de fin et que, à partir d'un certain endroit, il faisait toujours noir, même le jour; c'est pour cette raison qu'ils appelaient l'océan la *mer des noirceurs* ou *la mer ténébreuse*. Pour d'autres,



l'océan s'arrêtait net au bord d'un grand trou noir et sans fond; les bateaux qui s'éloignaient trop de la terre ferme étaient engloutis dans ce précipice. Aussi, afin de ne pas tomber dans le grand trou, les bateaux évitaient-ils de voyager au large, surtout la nuit.

Et ces histoires se racontaient encore quand le bruit se répandit qu'un navigateur voulait entreprendre un voyage sur la *mer ténébreuse* et même traverser l'océan mystérieux. Imaginez la surprise des gens !

Cependant le marin qui avait formé ce projet audacieux était un brave. Il avait longuement étudié son plan de voyage. A présent, il était sûr de réussir son grand projet. Ce brave, c'était Christophe Colomb.

● ● ● POUR BIEN PROFITER DE LA LEÇON ● ● ●

1. C'est grand l'océan

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

Expliquez par une comparaison combien c'est grand l'océan.

B.. RETENEZ BIEN CECI :

L'océan, c'est très grand.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

Reproduisez le dessin qui se trouve au bas de la page 3; ajoutez-y un avion à moteurs et un avion à réaction; indiquez aussi le temps qu'ils mettent à traverser l'Atlantique; environ douze heures dans le premier cas et six dans le second.

2. Autrefois, on n'avait que de petits bateaux

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

Voici le résumé d'un élève distrait. En le lisant, vous allez vous apercevoir que ce résumé contient plusieurs erreurs. Copiez-le dans votre cahier, en ayant soin de le corriger.

Autrefois, il y avait de grands bateaux; ils avançaient à l'aide de moteurs; ils transportaient beaucoup de voyageurs; comme la traversée durait quatre mois, on apportait beaucoup de manger mais très peu d'eau fraîche puisqu'il y avait de l'eau plein l'océan.

B. RETENEZ BIEN CECI :

Du temps des découvreurs, on n'avait que de petits bateaux à voile.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

Sur une page de votre cahier, dessinez des barils. Sur chacun, écrivez en lettres moulées, le nom des aliments qu'on emportait autrefois pour la traversée. Au-dessus, écrivez la quantité nécessaire pour cinquante personnes.

3. La vie était dure à bord de ces petits bateaux

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

a) Faites une liste de ce qu'on peut trouver sur un bateau

moderne et qui le fait ressembler à une petite ville flottante.

b) Faites une liste de ce qui rendait la vie pénible sur les petits bateaux d'autrefois.

B. RETENEZ BIEN CECI :

La vie était pénible à bord de ces petits navires.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) Si vous pouviez écrire à des compagnies de navigation sur mer, vous obtiendriez des livrets qui fournissent une foule de renseignements avec illustrations sur les bateaux et sur la vie qu'on y mène. Connaissez-vous quelqu'un qui pourrait vous aider à obtenir ces publications? Allez voir cette personne et parlez-lui de votre projet.

b) Dans un livre de Mgr Tessier, *L'Enigme américaine*, vous trouverez des détails intéressants sur les premières traversées de l'océan. Lisez par exemple les pages 23 à 29. Les pages 21 à 42 d'un autre volume de Mgr Tessier, *Ceux qui firent notre pays*, sont aussi à lire.

4. L'océan mystérieux

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

a) Lisez chacune des phrases suivantes. Copiez-les ensuite dans votre cahier et écrivez un *V* devant les phrases que vous croyez être *vraies* et un *F* devant les *fausses*.

..... Autrefois, les bateaux naviguaient toujours au large.

..... Avant la découverte de l'Amérique par Colomb, on ne savait pas ce qu'il y avait de l'autre côté de l'océan.

..... Aujourd'hui, tout le monde sait que l'océan a une fin, une limite.

b) Rappelez, en quelques mots, les dangers imaginaires qui effrayaient tant les premiers navigateurs.

B. RETENEZ BIEN CECI :

Les marins ne savaient pas où se terminait l'océan.
***Ils avaient peur de la* mer des noirceurs.**

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

Imaginez que toute votre classe forme un groupe de marins

qui vivent au temps de Colomb. Vous venez d'entendre dire que Colomb veut traverser l'océan. Parlez entre vous des dangers qu'il va rencontrer. Ceci se passe sur le bord de la mer. Imaginez un décor : un quai, des navires, l'océan. Dans le groupe, les uns sont braves, les autres peureux; il y a aussi des « raconteurs » d'histoires. Mettez de la vie dans cette assemblée.



FAITES PARLER CHAQUE IMAGE DE VOTRE LIVRE

1. Quel titre donneriez-vous à cette image ?

2. Voyez-vous des personnages dans l'image ? Pouvez-vous les nommer ?

3. Que font les personnages ? A quoi pensent-ils ? Que disent-ils ? Que pensez-vous qu'ils vont faire ?

4. D'après vous, à quel endroit la scène se passe-t-elle ? Pourriez-vous indiquer cet endroit sur une carte géographique ?

5. Voyez-vous des animaux dans cette image ? Pouvez-vous les nommer ?

6. A part les personnages et les animaux, que voyez-vous encore dans l'illustration ? Dites s'il s'agit de choses utiles.

7. Cherchez dans le récit le passage qui se rapporte à ce que l'image représente.

8. Cette image vous aide-t-elle à mieux comprendre votre leçon d'histoire ?





CHAPITRE II

LES ESPAGNOLS ARRIVENT EN AMÉRIQUE

1. Une nouvelle route vers les Indes

Christophe Colomb était né dans la ville de Gênes, grand port de mer d'Italie. Tout jeune, il s'intéressait déjà aux bateaux, à la pêche, aux voyages, aux histoires

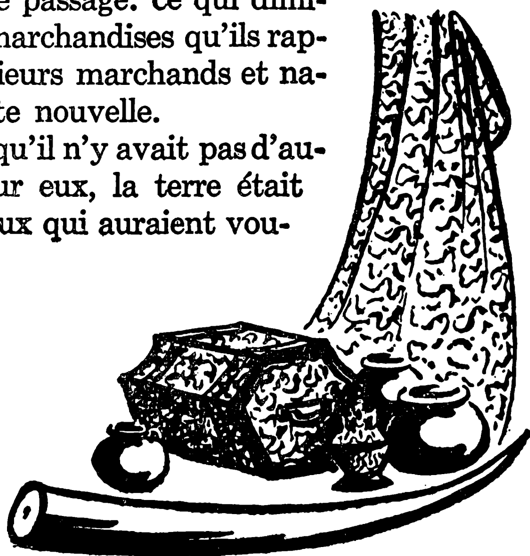
d'aventures des vieux marins. A quatorze ans, il s'engagea comme mousse sur un bateau. Il profita de ses voyages pour apprendre tout ce qui se rapportait aux choses de la mer.

En ce temps-là, on parlait beaucoup de trouver une nouvelle route pour se rendre aux Indes. C'était un pays très riche où les marchands allaient acheter de la belle soie, du sucre, des épices, de l'ivoire, des pierres précieuses, des teintures, des parfums, des remèdes et d'autres produits introuvables en Europe au temps de Colomb.

Quand Colomb et les gens du temps parlaient des Indes, ils voulaient dire aussi la Chine et d'autres pays situés tout à fait à l'est de l'Europe. Il paraît que des rois de ces pays étaient si riches qu'ils portaient des vêtements tout couverts de perles et de diamants. Des voyageurs avaient même rapporté que ces rois vivaient dans des maisons dont le toit et parfois les murs étaient recouverts d'or pur.

Pour se rendre aux Indes, il fallait faire un long voyage, tantôt par mer sur de petits bateaux, tantôt en caravane à dos de mulet ou à dos de chameau. Les voyageurs traversaient plusieurs pays, même des pays ennemis ; partout, ils devaient payer des droits de passage: ce qui diminuait le profit sur la vente des marchandises qu'ils rapportaient. C'est pourquoi, plusieurs marchands et navigateurs cherchaient une route nouvelle.

La plupart des gens disaient qu'il n'y avait pas d'autre route que celle de l'est. Pour eux, la terre était plate comme une assiette ; et ceux qui auraient voulu chercher une route du côté de l'ouest auraient rencontré le bord de la terre plate et seraient certainement tombés dans le vide.



Mais Colomb, lui, avec quelques savants, disait que la terre avait la forme d'une boule. Et, comme on peut faire le tour d'une boule par un côté ou par l'autre, Colomb était sûr d'arriver aux Indes aussi bien par l'ouest que par l'est. C'était-là son plan. Aujourd'hui, ce plan peut nous paraître bien simple; mais, à l'époque, il fallait du génie pour y penser.

2. On ne voulut pas accepter tout de suite le plan de Colomb

Colomb était trop pauvre pour exécuter son projet. Il lui fallait trouver des personnes riches et puissantes qui lui fourniraient des bateaux et assez d'argent pour payer le coût des provisions et le salaire des matelots.

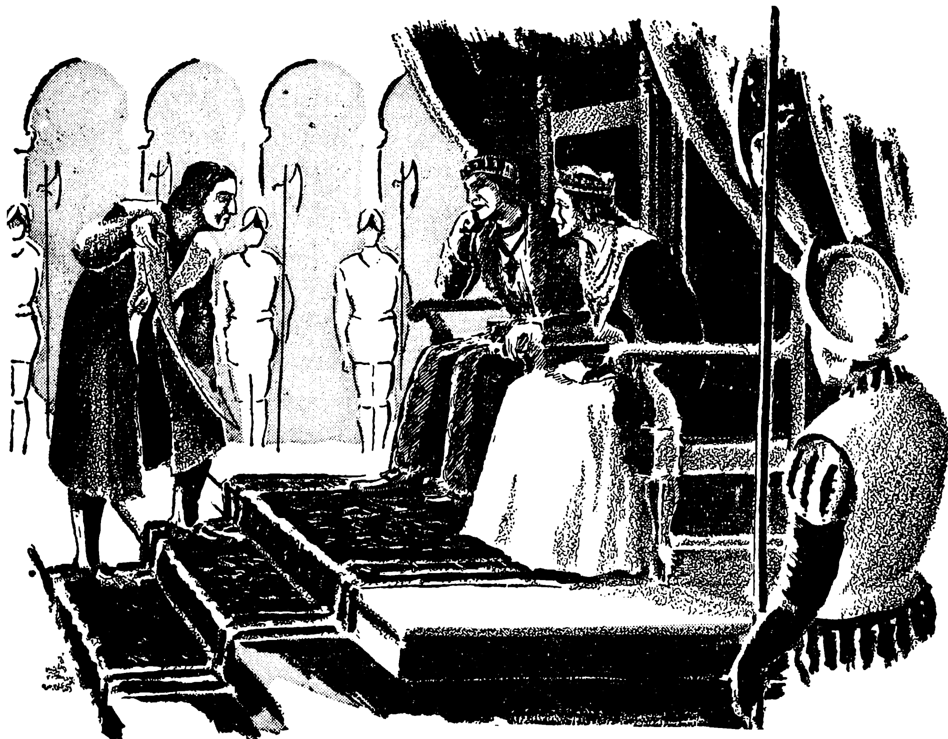
Plein de confiance, il se présente d'abord chez les principaux personnages de son pays; mais ces gens-là sont trop ignorants pour comprendre son plan. Ils disent que Colomb n'est qu'un rêveur ou un fou.

Alors, Colomb va trouver le roi du Portugal qui lui demande d'expliquer son plan à une assemblée de savants. Colomb leur parle de sa nouvelle route et répond à toutes leurs questions. Les savants semblent s'intéresser à ce grand projet; mais, à la fin, ils annoncent à Colomb qu'il ne pourra jamais se rendre aux Indes par l'ouest. Là-dessus, Colomb quitte le palais très mécontent mais non découragé.

Il se rend en Espagne. Le roi et la reine de ce pays, Ferdinand et Isabelle, sont bons et sages. Ils écoutent Colomb avec beaucoup d'intérêt; mais ici encore des ignorants et des jaloux essayent par tous les moyens d'écarter le projet de Colomb. Ils prétendent que Colomb pourra peut-être descendre sur la « grosse boule ronde »; mais jamais il ne pourra la remonter. Et alors, tout sera perdu: les bateaux, l'argent, les hommes... Le roi et la reine sont bien embarrassés. Ils renvoient Colomb en

lui disant d'attendre; ils vont prendre le temps d'y penser et le feront venir plus tard. De temps en temps, en effet, ils l'appellent au palais. Chaque fois, Colomb recommence ses explications; chaque fois, le projet est remis à plus tard.

Après toutes ces démarches inutiles et des mois d'attente, Colomb finit par croire que les souverains d'Espagne ne veulent pas l'aider; il décide d'aller voir le roi de France. Il est déjà en route quand un messager le rejoint et lui annonce que la reine d'Espagne veut le voir sans retard. Que s'est-il donc passé? Deux amis de Colomb avaient convaincu la reine Isabelle que l'entreprise de Colomb pouvait réussir, que l'Espagne en tirerait beaucoup de gloire. Si Colomb découvrait de nouvelles terres, ce serait une source de richesses pour le royaume et une belle occasion d'enseigner la religion catholique à beaucoup de païens.



Le roi et la reine étaient décidés à encourager Colomb et à lui accorder ce qu'il demandait. Ils promirent même de le récompenser, de lui donner une partie des richesses qu'il rapporterait, de le nommer Amiral, et Vice-Roi des terres nouvelles qu'il découvrirait. Enfin! Colomb pouvait accomplir le grand rêve de sa vie. Il commença aussitôt à préparer son voyage.

3. Colomb prépare son voyage

Il fallait trouver des bateaux, engager des matelots et se procurer des provisions. Le roi lui fournit trois bateaux. Colomb nomma le plus grand *Santa Maria*, en l'honneur de la Sainte Vierge qu'il aimait beaucoup et invoquait souvent. La *Santa Maria* n'était qu'un petit bateau comparé à ceux d'aujourd'hui; il mesurait une centaine de pieds de longueur sur une quarantaine de largeur. Les deux autres navires étaient encore plus petits. L'un s'appelait la *Pinta*, ce qui veut dire « peinturé », et l'autre la *Nina*, c'est-à-dire le « bébé ».

Pour engager les matelots, ce fut plus difficile; tous n'étaient pas aussi braves que Colomb. La plupart répétaient que s'aventurer sur l'océan, c'était de la folie, que ça ne s'était jamais fait, qu'il y avait grand danger de ne jamais revenir d'un tel voyage. Cependant, Colomb réussit à décider les trois frères Pinson; d'autres matelots s'engagèrent à leur tour. Tout le monde connaissait ces trois navigateurs d'expérience ; avec eux, on se sentirait en sécurité. A la fin, Colomb réussit à *embaucher* tous ses matelots; il en avait une centaine.

Une fois les provisions chargées sur les trois navires, tout est prêt pour le grand départ. Colomb et ses hommes se rendent en procession à l'église. Là ils se confessent, reçoivent la sainte communion et prient Dieu de bénir leur voyage. Le lendemain, 3 août 1492, de très bonne heure, tous les gens de la ville de Palos se sont rassem-



blés sur le quai pour saluer une dernière fois Colomb et les braves matelots qu'ils ne reverront peut-être jamais.

Puis Colomb donne le signal du départ. Alors les matelots hissent les voiles que le vent se met à gonfler. Les bateaux s'éloignent doucement de la terre. Pauvres matelots! reverront-ils jamais leur patrie?

4. La traversée fut longue et pénible

Les trois navires se dirigent d'abord vers le sud, sans trop s'éloigner des côtes. Après quelques jours de navigation, ils atteignent les îles Canaries, poste de commerce bien connu des marins. Colomb s'y arrête pour refaire sa provision d'eau douce et réparer le gouvernail avarié de la *Pinta*. Puis, quand le vent se met à souffler vers l'ouest, les bateaux quittent les îles et s'avancent, cette fois, en pleine mer, vers l'inconnu.

Petit à petit, les îles disparaissent; et de tous côtés

les matelots ne voient plus que la mer. Aussi, commencent-ils à s'effrayer: à tout moment, ils s'attendent à faire le plongeon dans le grand trou noir, ou à être avalés, avec leurs navires, par les fameux dragons. Pendant ce temps, le vent qui souffle toujours dans la même direction, pousse les navires de plus en plus loin vers l'ouest. Et les marins épouvantés se demandent s'ils pourront jamais revenir vers l'est.

Mais, un jour, le vent tombe et les navires sont comme emprisonnés au milieu d'une mer couverte de grandes herbes. Nouvelles frayeurs chez les marins: s'il fallait que le vent ne souffle plus... Cependant, un vent léger s'élève de nouveau et les navires reprennent leur course vers l'ouest. Mais les matelots n'en sont que plus effrayés; et, à tout moment, ils supplient leur capitaine de retourner en Espagne. Colomb les encourage de son mieux; il leur parle des richesses qu'ils sont à la veille de découvrir et des récompenses qui seront données aux matelots fidèles; il menace même de punitions ceux qui ne voudront





pas obéir. Au fond, Colomb se rend bien compte que les promesses comme les menaces réussissent de moins en moins à calmer les esprits. Les marins ne cessent pas de murmurer et forment des complots. Ils se réunissent dans les coins sombres des bateaux et chuchotent.

Un jour, Colomb voit venir à lui tout un groupe de matelots qui crient, qui montrent le poing. Ils en ont assez de voyager sur cette mer qui ne finit pas. Ils menacent Colomb de le jeter à la mer, s'il refuse de les reconduire dans leur pays. Cette fois-ci, c'est très sérieux. Que faire? Retourner en Espagne, dire au roi et à la reine que l'entreprise était impossible? Non, non, il faut continuer le voyage à tout prix. Devant ces hommes révoltés, Colomb reste calme et leur parle avec dignité.

Il leur demande encore trois jours. Et si, dans trois jours, on n'a pas découvert de terre, on retournera en Espagne.

Trois jours, ce n'est pas si long! Les matelots se résignent à attendre.

Colomb avait raison d'espérer. Depuis quelque temps, des oiseaux volaient autour des vaisseaux; des branches d'arbre flottaient sur la mer; même quelques-unes portaient des feuilles vertes et des fruits rouges. Colomb avait aussi remarqué, sur l'eau, un morceau de bois travaillé à l'aide d'un outil tranchant. L'air se faisait plus doux, le vent changeait souvent de direction au cours des nuits; autant de signes qui faisaient croire à Colomb que la terre était toute proche.

Le 11 octobre au soir, vers 10 heures, Colomb fait venir son pilote Pinson et lui fait remarquer une *petite lumière* qui marche là-bas, au loin. Qu'est-ce que ce peut être? Mystère! Colomb fait abaisser les voiles des navires pour la nuit. Il ne se couche pas. Vers minuit, un coup de canon retentit; puis des voix crient: «Terre! Terre! ». Les matelots se précipitent sur le pont des vaisseaux. Ils ouvrent de grands yeux, mais ils ne voient pas très bien



dans la nuit noire... Sur la *Pinta*, d'où est parti le coup de canon, on a sûrement vu quelque chose. Alors, jusqu'au matin, les marins surveillent la mer; ils discutent, ils sont heureux, ils espèrent.

Aux premières lueurs du jour, une grande île est visible au loin, à six milles environ des vaisseaux. Les matelots sont fous de joie. Ils sautent, ils crient, ils pleurent, tellement ils sont heureux. Et ils se mettent à chanter à pleine voix le *Te Deum*, pour remercier le bon Dieu de les avoir conduits vers cette terre inconnue. Sur la *Santa Maria*, les marins se jettent à genoux aux pieds de Colomb et lui demandent pardon de s'être révoltés. Ils le regardent maintenant comme un surhomme, comme une espèce de dieu, à cause de sa sagesse et de son courage.

5. Colomb aborde aux Antilles en 1492

Les navires s'approchent lentement de la terre; ils jettent l'ancre dès qu'il y a danger de toucher le fond. Colomb et ses matelots se rendent au rivage dans des



chaloupes. Aussitôt débarqué, Colomb tombe à genoux et baise en pleurant cette terre qui l'a sauvé. Ses compagnons s'agenouillent eux aussi et remercient le bon Dieu de les avoir protégés des périls de la mer. Colomb fait élever une grande croix de bois; il plante ses drapeaux et, tirant son épée, il prend possession de ce nouveau pays *au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour le royaume de l'Espagne.* La terre où il se trouve est une île des Antilles, au sud-est de l'Amérique du Nord.

Les habitants de ce pays, effrayés d'abord par l'arrivée des étrangers, se tiennent cachés derrière les arbustes et les hautes herbes. Bientôt rassurés, ils s'approchent et offrent à Colomb un bouquet d'herbes parfumées en signe d'amitié. Ils sont émerveillés à la vue de ces hommes blancs, vêtus de si beaux habits ; ils les touchent pour s'assurer que ce sont bien des hommes et et non des esprits. Colomb leur fait distribuer des colliers de verre coloré, des bonnets de couleur, des clochettes et d'autres cadeaux semblables qui les transportent de joie et d'admiration.

Colomb vient de découvrir l'Amérique, mais il se croit rendu aux Indes ; c'est pourquoi il donne le nom d'Indiens aux habitants de ce pays ; bien que leur peau soit brune, on les appellera aussi *peaux-rouges*, parce qu'ils aiment se peinturer le visage et le corps de couleurs voyantes comme le rouge et l'orangé.

Ces Indiens ne connaissent pas le bon Dieu ; Colomb en éprouve du chagrin. Il serait facile de les convertir, lui semble-t-il, car ils paraissent dociles, polis et intelligents.

Le lendemain de son arrivée, Colomb visite l'île. Pas de maison en or ! Pas de richesses ! Pas de roi en habit de perles et de diamants ! De l'or, il y en a un peu plus loin, vers le sud, lui apprennent les Indiens. Colomb se met à la recherche des trésors des Indes et visite les



principales îles des Antilles, Cuba et Haïti entre autres.

À Haïti surtout, lui et ses hommes sont très bien reçus. Les Indiens les prennent pour des dieux descendus du ciel. Le grand chef vient au-devant de Colomb et lui donne en cadeaux une plaque d'or et une belle ceinture toute travaillée *à la main*. Le chef se montre fort aimable pour les Espagnols.

Un soir, la *Santa-Maria*, sans pilote, est poussée par le vent et va s'échouer avec fracas sur le rivage. Les sauvages viennent voir ce qui se passe. Le chef lui-même se rend sur les lieux. Il est bien peiné du malheur de Colomb. Tous ensemble, Indiens et Espagnols, transportent sur la rive tout ce qui peut être sauvé. Quant au bateau, impossible de le réparer.

La situation devient sérieuse. Colomb pense à retourner en Espagne, mais il ne lui reste qu'un seul bateau, la *Nina*. En effet, Colomb, qui vient de perdre la *Santa Maria*, n'a plus la *Pinta* car elle a déserté avec son pilote et ses matelots. Colomb ne peut embarquer tous ses hom-



mes sur l'unique voilier qui lui reste ; il décide donc de laisser trente-huit hommes sur l'île d'Haïti et de retourner avec les autres en Espagne.

Avant de partir, il fait construire un fort solide et installe quelques canons. Tout autour du fort, on creuse un fossé. Et, pour montrer aux sauvages combien les Espagnols sont puissants, Colomb tire du canon ; ce qui effraye beaucoup les Indiens. Colomb nomme un chef qui le remplacera durant son voyage en Espagne. Aux hommes qui doivent rester dans l'île, il recommande de se tenir unis, sans se chicaner ; de vivre toujours en amitié avec le bon chef sauvage ; de ne pas s'éloigner du fort à moins d'être plusieurs ensemble. Enfin, il leur promet de revenir aussitôt que possible avec beaucoup d'hommes, des munitions et des provisions. Et, pour les encourager, il leur dit encore qu'il demandera au roi et à la reine de les récompenser.

Là-dessus, Colomb repart pour l'Espagne. Il emmène

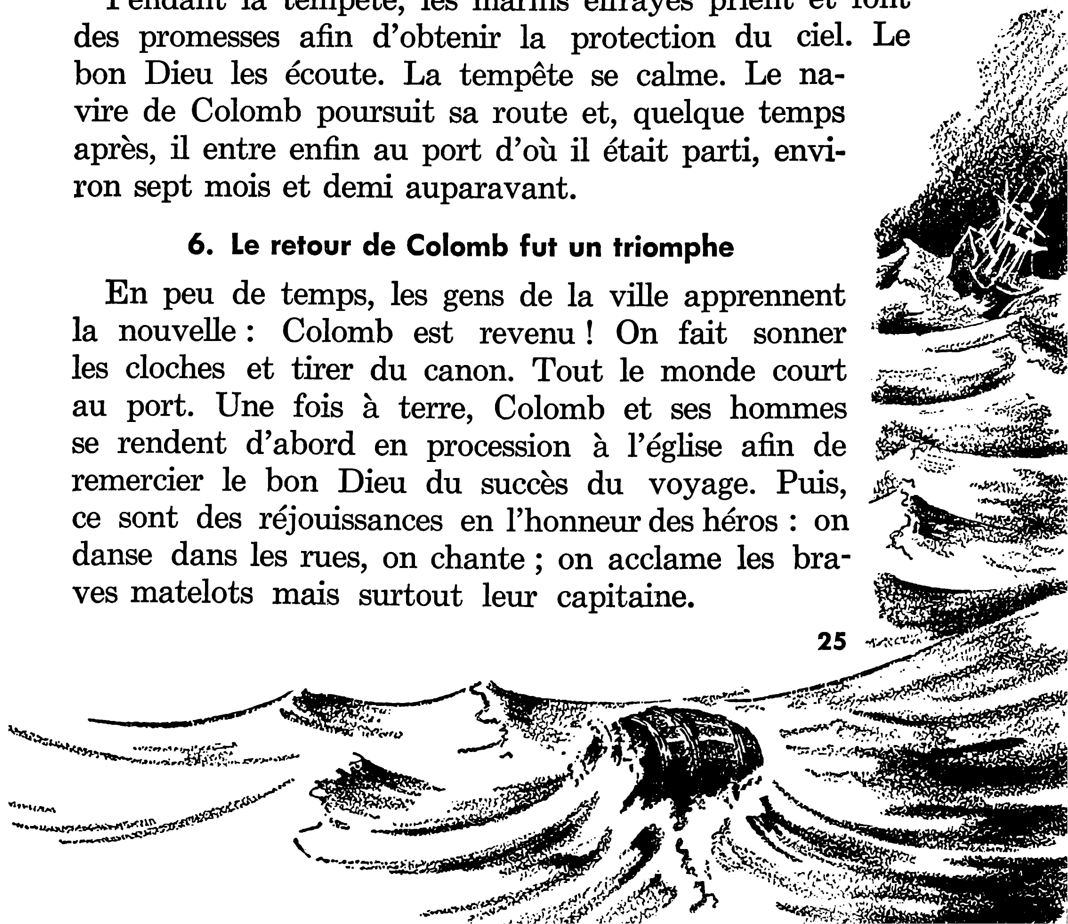
avec lui quelques Indiens. Deux jours plus tard, il aperçoit la *Pinta*. Colomb préfère ne pas se chicaner avec 'un des trois Pinson qui conduit le navire, et il fait comme ʻi rien n'était arrivé. Les deux bateaux se remettent en route vers l'Espagne. On est au mois de janvier.

Au cours de ce voyage de retour, une tempête s'abat sur les navires. Colomb a bien peur de faire naufrage, de ne jamais revoir l'Espagne et de ne pouvoir raconter sa découverte. Alors, il écrit un résumé de son voyage. Il enveloppe ensuite ce résumé dans une toile cirée et l'enferme dans un petit baril bien bouché qu'il jette à la mer. De cette façon, pense Colomb, si les bateaux ne peuvent arriver en Espagne, il se peut que quelqu'un trouve le baril et porte la nouvelle au roi et à la reine d'Espagne.

Pendant la tempête, les marins effrayés prient et font des promesses afin d'obtenir la protection du ciel. Le bon Dieu les écoute. La tempête se calme. Le navire de Colomb poursuit sa route et, quelque temps après, il entre enfin au port d'où il était parti, environ sept mois et demi auparavant.

6. Le retour de Colomb fut un triomphe

En peu de temps, les gens de la ville apprennent la nouvelle : Colomb est revenu ! On fait sonner les cloches et tirer du canon. Tout le monde court au port. Une fois à terre, Colomb et ses hommes se rendent d'abord en procession à l'église afin de remercier le bon Dieu du succès du voyage. Puis, ce sont des réjouissances en l'honneur des héros : on danse dans les rues, on chante ; on acclame les braves matelots mais surtout leur capitaine.

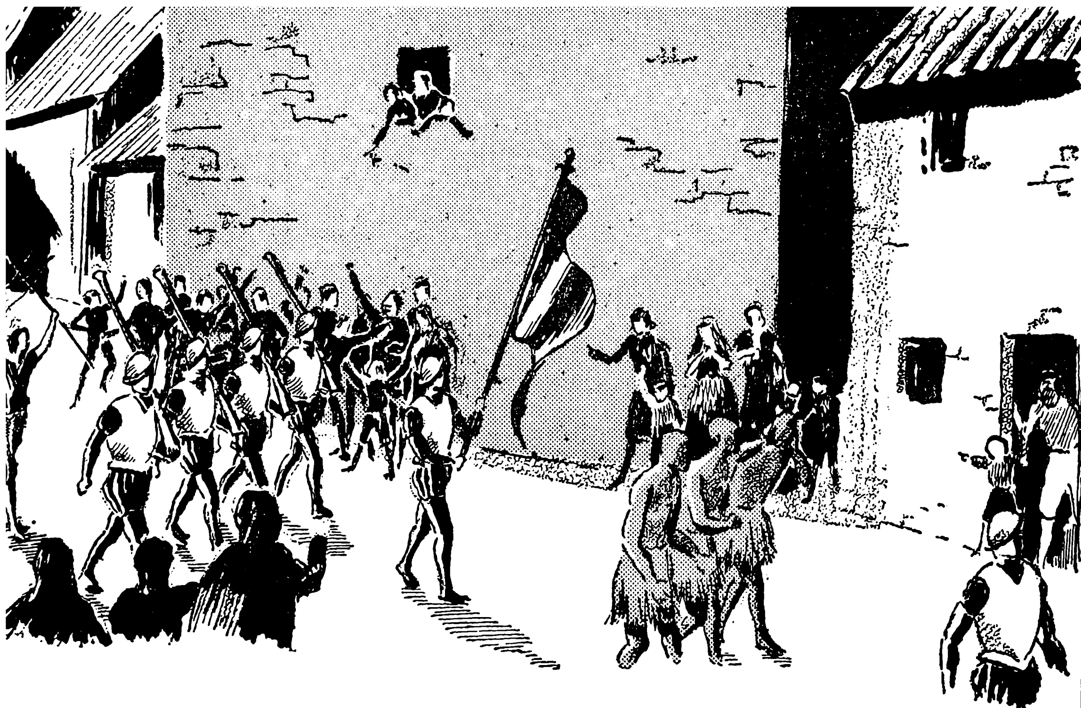




Aussitôt que le roi et la reine apprennent le retour de Colomb, ils l'invitent à leur palais. Les gens de la ville où se trouvent les souverains font une belle réception à Colomb ; ils organisent une grande parade en son honneur

Ce sont les quelques Indiens que Colomb a amenés avec lui qui ouvrent la marche. Derrière eux, des matelots montrent avec beaucoup de fierté quelques grains d'or ou de la poussière d'or des Indes ; d'autres font voir du coton, du piment, de la rhubarbe, du tabac, des oiseaux au plumage coloré, autant de curiosités qui proviennent du pays merveilleux. Colomb ferme la procession. Tous acclament le grand capitaine et lui font cortège. Quel homme extraordinaire ! Quel génie !

La procession traverse la ville et arrive enfin au palais où le roi et la reine, revêtus de leurs plus beaux ornements, attendent le grand navigateur. Au moment où Colomb fait son entrée dans la salle du palais, les deux souverains se lèvent. Ils ne veulent pas que Colomb se mette à genoux devant eux pour leur baiser la main. Ils le font asseoir près d'eux et écoutent avec grande attention le récit de son voyage. Ce récit terminé, les souverains se mettent à genoux pour remercier Dieu. Ils remercient aussi le grand découvreur et lui donnent



les récompenses et les titres promis ; ils le nomment *Vice-Roi, Grand Amiral de la mer Océane* et *Gouverneur de toutes les terres* qu'il a découvertes. De même, les gens de la cour traitent Colomb avec beaucoup d'honneur. Tous croient que Colomb s'est rendu au pays des Indes. Tous espèrent que, dans un autre voyage, il découvrira les fameuses villes de l'or.

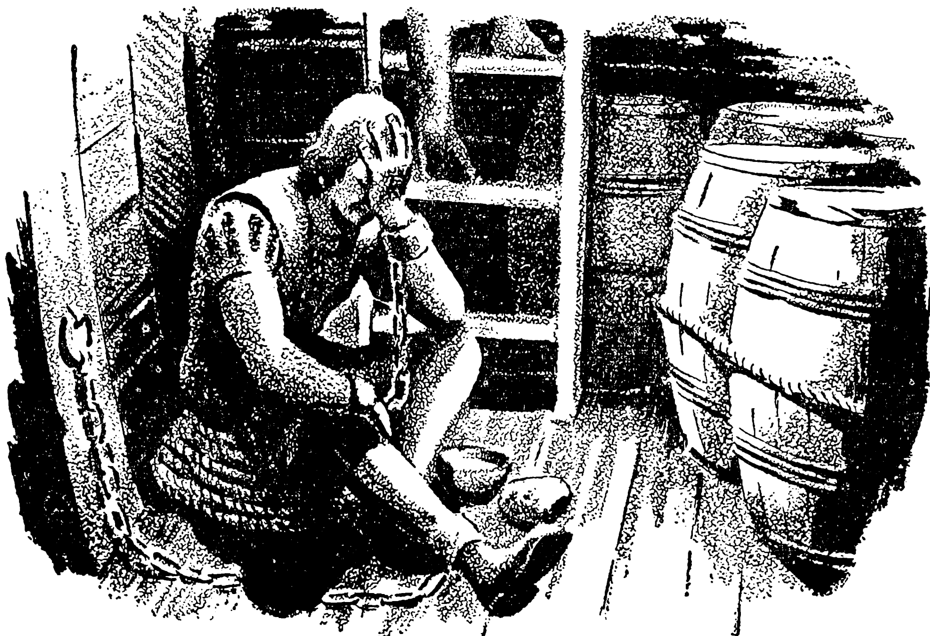
7. Les malheurs de Colomb

Ce triomphe avait fait de Colomb le plus heureux des hommes. Toutefois, son bonheur ne devait pas durer. Jusqu'à sa mort, le grand Colomb rencontrera toutes sortes de difficultés, et beaucoup plus d'humiliations que d'honneurs. Il fit d'autres voyages en Amérique. Les hommes qui vinrent avec lui pour y fonder une colonie lui donnèrent du tracas. Ces gens-là n'étaient pas toujours obéissants ni bien travaillants ; ils se chicanaient souvent entre eux quand la nourriture manquait ; ils murmuraient alors contre Colomb et l'accusaient de les avoir trompés. Quelques-uns même voulurent

le tuer ; mais Colomb se montra ferme et châtia sévèrement les coupables.

De leur côté, les Indiens ne se conduisaient plus aussi gentiment que dans les débuts. Souvent Colomb fut obligé de leur faire la guerre, ce qu'il n'aimait pas ; car les Indiens se vengeaient cruellement à la première occasion.

Ainsi donc Colomb éprouva bien des ennuis ; mais sa plus grande peine fut d'apprendre que des jaloux répandaient toutes sortes de mensonges sur son compte. Malheureusement, le roi et la reine écoutaient trop facilement ces jaloux et commençaient à ne plus s'occuper de Colomb. Un jour, ils envoyèrent leur représentant en Amérique pour voir si tout ce qu'on disait contre Colomb était vrai. Or, cet envoyé avait un coeur méchant et voulait le poste de Gouverneur à la place de Colomb. Voyez comment il s'y prit : il fit arrêter Colomb, lui passa des chaînes aux mains et aux pieds comme à un bandit, le chassa de la colonie et le renvoya en Espa-





gne comme un coupable. Quand le roi et la reine furent informés de ce qui était arrivé, ils eurent honte de voir que le grand Colomb avait été si maltraité. Aussitôt, ils lui firent ôter ses chaînes et lui présentèrent des excuses. Le méchant ministre fut puni ; mais Colomb ne put reprendre son poste de Gouverneur.

À partir de ce moment, Colomb s'aperçut qu'il perdait petit à petit la confiance du roi et de la reine. Et plus tard, quand la reine mourut, le roi abandonna Colomb et ne s'occupa presque plus de lui. La santé de Colomb s'affaiblit de jour en jour. Enfin, épuisé par tant de fatigues et de souffrances, Colomb mourut en bon chrétien à l'âge de 59 ans, le 20 mai 1506.

8. Les Espagnols en Amérique

Colomb avait cru débarquer aux Indes, lors de son premier voyage. Au cours des autres voyages qu'il fit en Amérique, il espéra toujours trouver la route vers les grandes villes de l'or. Mais il mourut sans avoir réalisé son rêve.

Les souverains d'Espagne ont continué à faire explorer et coloniser le pays que Colomb avait découvert. Beaucoup d'Espagnols y sont allés. Ils y ont établi des colonies qui rapportèrent à l'Espagne de grandes richesses. Des missionnaires y prêchèrent l'Évangile, et de nombreux Indiens se sont convertis à la foi catholique.

Il faut regretter que Colomb ait été si mal récompensé de tous les travaux qu'il avait entrepris au service de l'Espagne et de l'Église. Il n'eut même pas l'honneur de donner son nom au continent qu'il avait découvert. Ce fut un autre explorateur, Améric Vespuce, qui reçut cet honneur. Heureusement, aujourd'hui, des pays, des états, des provinces, des villes, des sociétés, des universités ont réparé cet oubli en prenant le nom de Colomb, de Columbus, de Colombie ou de Columbia. Aux États-Unis, le 12 octobre s'appelle le « Jour de Colomb » ; dans tout le pays, cette fête nationale rappelle le souvenir du grand découvreur.



OÙ EN SONT LES DÉCOUVERTES ?

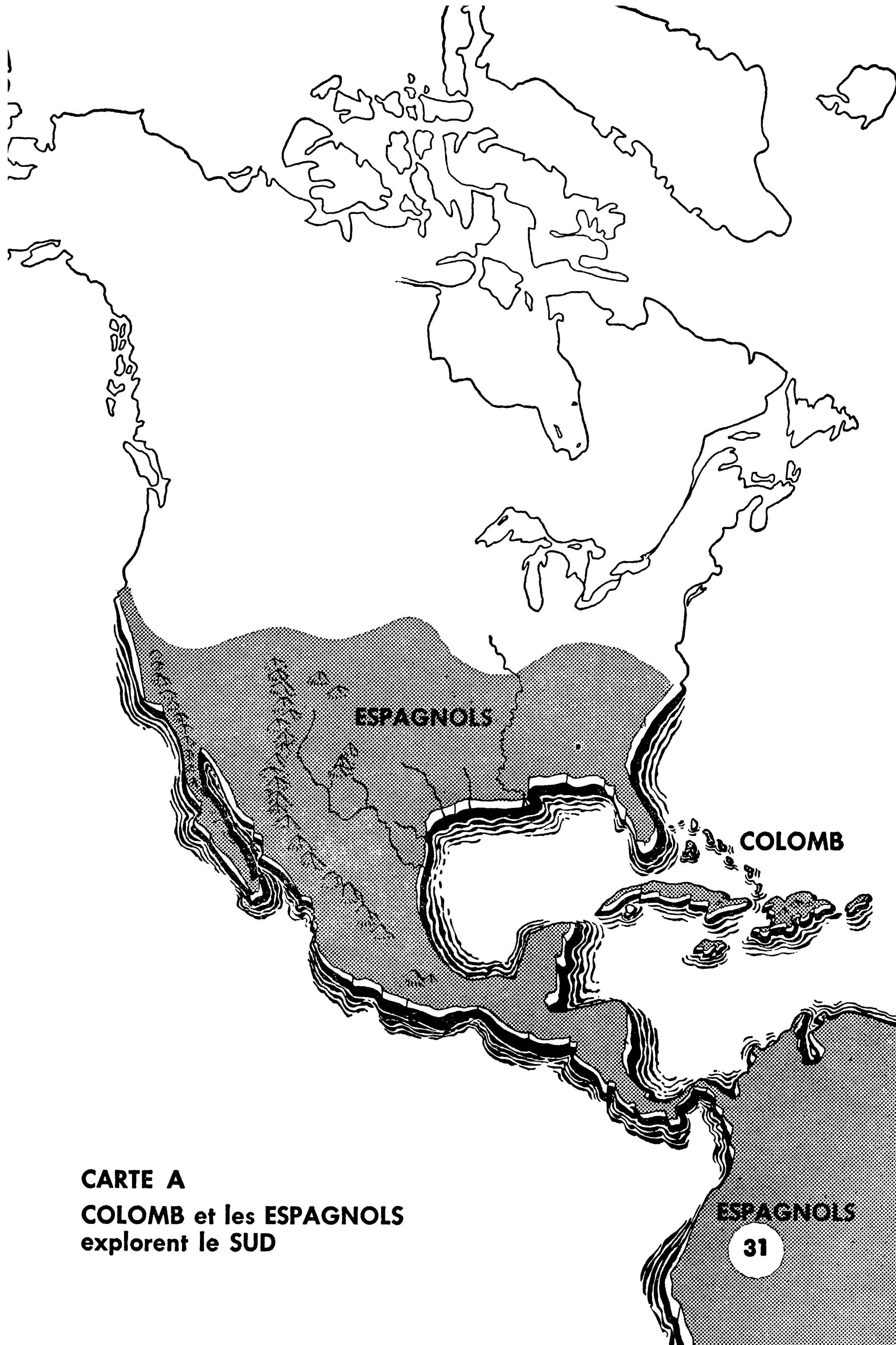
a) Que vous rappelle le nom de Colomb sur la carte *A* de la page 31 ?

b) Pourquoi y voit-on le nom des Espagnols ?

c) D'après la carte *A*, quelles parties de l'Amérique les Espagnols ont-ils explorées ?

N. B. *Au cours des prochaines leçons, vous rencontrerez d'autres cartes du genre de celle-ci. Ces cartes vous aideront à comprendre que l'Amérique a été découverte petit à petit, en commençant par le groupe des îles situées entre les deux Amériques, c'est-à-dire les Antilles.*





CARTE A
COLOMB et les ESPAGNOLS explorent le SUD

● ● ● POUR BIEN PROFITER DE LA LEÇON ● ● ●

1. Une nouvelle route vers les Indes

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

Qu'est-ce qu'il y avait de neuf dans le plan que proposait Colomb pour se rendre aux Indes ?

B. RETENEZ BIEN CECI :

Colomb voulait aller aux Indes par l'ouest.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

Sur le globe terrestre, indiquez l'Espagne, les Indes, la Chine, les Amériques. A l'aide d'une corde, mesurez la distance entre l'Espagne et la Chine, d'abord par l'est, ensuite, par l'ouest. Quelle route est la plus courte ? Quelle route Colomb avait-il choisie ?

2. On ne voulut pas accepter tout de suite le plan de Colomb

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

Écrivez trois phrases pour montrer comment Colomb fut reçu:
Par les grands personnages de sa ville ;
Par le roi du Portugal ;
Par le roi et la reine d'Espagne.

B. RETENEZ BIEN CECI :

Le roi et la reine d'Espagne finirent par approuver le plan de Colomb.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

Si vous le voulez, vous pouvez ici jouer une belle pièce qui s'intitulera : *Colomb ne se décourageait pas*.

Cette pièce comprendra sept parties qu'on va appeler des scènes.

Scène 1. (*Au bord de la mer*) Colomb rencontre son frère Barthélemy. — Il lui explique son plan. — Sa décision. — Il parle de sa pauvreté. Il se propose d'aller demander de l'argent aux personnes riches de sa ville.

Scène 2. (*Chez les grands personnages de sa ville*) Colomb expli-

que son plan. — Discussion. — On se moque de Colomb.

Scène 3. (*Au palais du roi du Portugal*) Colomb expose son plan. — Les savants l'écoutent. — Le roi le questionne. — On le renvoie.

Scène 4. (*Chez le roi et la reine d'Espagne*) Colomb expose de nouveau son plan. — Le roi répond que cela coûtera cher.— Quelques peureux donnent leur opinion. — Il faut attendre et encore attendre...

Scène 5. (*Au salon de la reine*) Deux amis de Colomb prient la reine d'écouter Colomb. — Ils ont de bonnes raisons. — La reine envoie un messager chercher Colomb.

Scène 6. (*Sur la route de France*) Colomb et son jeune fils s'en vont chez le roi de France. — Ils causent entre eux. — Arrivée d'un messager à cheval. — Une bonne nouvelle : le roi et la reine d'Espagne veulent voir Colomb. — Joie de Colomb. — Une lueur d'espoir.

Scène 7. (*Encore au palais du roi et de la reine*) Mettez-y beaucoup de joie, car tout le monde est content : le roi, la reine, les amis des souverains, Colomb, ses amis.

3. Colomb prépare son voyage

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

a) Avant d'entreprendre son voyage, Colomb devait trouver des bateaux, des provisions et des hommes. Savez-vous ce qui fut le plus difficile à trouver ? Expliquez à la classe pourquoi.

b) Si vous aviez été un des matelots de Colomb, seriez-vous allé vous aussi à l'église avant de partir ?

c) Mentionnez dans votre cahier au moins deux occasions où l'on voit que Colomb était un grand catholique. Commencez votre phrase comme ceci : *On voit que Colomb était un grand catholique quand il...*

B. RETENEZ BIEN CECI :

Colomb se trouva des bateaux, des provisions et des hommes.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) Pourquoi ne vous feriez-vous pas une collection d'images

de navires historiques ? Au cours de l'année, il sera question de plusieurs de ces navires. Commencez votre collection aujourd'hui, en découpant dans de vieilles revues ou de vieux journaux les trois bateaux de Colomb. A défaut d'images, dessinez-les en vous aidant de votre livre. N'oubliez pas d'écrire au bas de vos dessins les noms des bateaux, le nom du capitaine et la date où l'exploration s'est faite:

La SANTA MARIA (Christophe Colomb, 1492)
La PINTA (Christophe Colomb, 1492)
La NINA (Christophe Colomb, 1492)

b) Les petites filles peuvent costumer leur poupée en reine d'Espagne ; les petits garçons peuvent s'habiller en matelots ou bien comme Colomb.

c) Imaginez le discours que Colomb prononcerait sur une place publique, en Espagne, pour inviter les matelots indécis à s'engager pour le grand voyage vers l'ouest. Qui va faire ce discours ?

d) Il y a des enfants qui réussissent à faire de très beaux bateaux à voiles durant leurs jours de congé. Pourquoi n'en feriez-vous pas autant ? Essayez. Allez d'abord en voir dans les magasins ou dans les musées; cela vous donnera des idées. Vous pouvez en sculpter un dans du bois ou dans une matière moins dure, de la glaise, par exemple.

4. La traversée fut longue et pénible

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

Essayez de répondre aux questions suivantes :

a) En quittant le port, vers quel endroit connu les bateaux se dirigèrent-ils ? Pourquoi ?

b) Les matelots étaient-ils des braves ? Qu'est-ce qui les effrayait ? Colomb avait-il peur, lui ?

c) Comment Colomb s'est-il aperçu qu'il approchait de la terre ?

d) Racontez comment cela se passa sur le bateau de Colomb le soir où l'on découvrit la terre.

e) Les matelots avaient-ils raison de regarder Colomb comme un surhomme ? Dites pourquoi.

B. RETENEZ BIEN CECI :

La traversée fut très longue et bien pénible.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) Vous pourriez dessiner une grande carte du monde sur du papier brun. Tracez-y le chemin que Colomb a suivi au cours de son premier voyage. Utilisez de la craie aux couleurs voyantes. N'oubliez pas de dessiner l'île où Colomb aborda. Coloriez cette île. Au milieu de l'océan, si vous le voulez, vous pouvez illustrer les dangers que les matelots craignaient. Ne perdez pas cette carte ni les autres que vous ferez au cours de l'année. Elles serviront lors de la grande exposition de la fin d'année.

b) Vous allez jouer la scène qui se déroula sur le navire de Colomb lorsque, le matin, on aperçut la terre au loin. Lisez dans votre livre ce qui se passa sur le bateau à ce moment-là et jouez la même chose.

c) Si vous le voulez, vous pouvez dessiner l'île que Colomb et ses hommes aperçurent au loin le matin de la découverte. Il n'y avait pas de montagnes ; c'était une île plate, avec quelques arbres curieux. Prenez des idées dans les images de votre livre de classe ou d'autres livres illustrés.

5. Colomb aborde aux Antilles en 1492

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

a) Expliquez aux élèves :

Pourquoi Colomb nomma les habitants, des Indiens ;

Pourquoi Colomb décida de laisser trente-huit hommes sur l'île d'Haïti ?

b) Comment se fait-il qu'il ne restait plus qu'un seul navire à Colomb ?

c) A quoi devait servir le petit baril que Colomb jeta à la mer au cours du voyage de retour ?

B. RETENEZ BIEN CECI :

Colomb aborda aux Antilles en 1492.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) Pourriez-vous jouer la scène du débarquement et la prise

de possession de l'île ? Lisez le 5e paragraphe afin de savoir quoi faire.

b) Ecrivez un résumé qui ressemblerait à celui que Colomb a enfermé dans un baril qu'il a jeté ensuite à la mer. Signez bien votre résumé, comme si vous étiez Colomb.

6. Le retour de Colomb fut un triomphe

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

Vous serez invités à jouer la parade qu'on avait organisée en l'honneur de Colomb. Préparez, par écrit, l'ordre où il faudra défiler. Servez-vous du récit et des illustrations.

B. RETENEZ BIEN CECI :

Le retour de Colomb fut un triomphe.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) Supposons que vous étiez au quai à l'arrivée de Colomb. Écrivez trois questions que vous auriez aimé poser au grand découvreur.

a) Organisez la fameuse parade en l'honneur de Colomb. Servez-vous du programme que vous avez déjà tracé. Choisissez vos personnages. Toute la classe participe au cortège. Si vous n'avez pas les curiosités importées des Antilles, dessinez-les sur un papier, ou bien, écrivez-en les noms sur une pancarte ; cela fera quand même l'affaire. Débrouillez-vous.

7. Les malheurs de Colomb

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

Faites une liste des malheurs de Colomb.

B. RETENEZ BIEN CECI :

Colomb fut très malheureux sur la fin de sa vie.

8. Les Espagnols en Amérique

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

Les Espagnols ont-ils profité de la découverte de Colomb ?

De quelle façon en ont-ils profité. ?

B. RETENEZ BIEN CECI :

Des Espagnols vinrent en Amérique continuer l'œuvre de Colomb.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) Utilisez une grande carte des Amériques. Tâchez d'y découvrir une province, un fleuve, une ville, un état qui portent le nom de Colomb.

b) Quelle grande société catholique a pris le nom de Colomb ?

c) Pourriez-vous faire la liste de tous les personnages principaux qui joueraient dans un film intitulé : *La Grande Aventure de Christophe Colomb* ?

d) Saviez-vous qu'il existe des films sur Colomb ? Ne manquez pas de les voir si vous en avez l'occasion.

e) Dessinez une pancarte annonçant à vos parents et amis que votre classe va jouer une séance intitulée : *L'Aventure de Colomb.* Mettez bien en vue le personnage principal.

f) Si vous avez une collection de timbres, essayez d'y trouver des timbres se rapportant à Colomb. Il y en a sûrement.

g) Si vous désirez connaître d'autres détails sur les voyages de Colomb, vous en trouverez dans des livres comme ceux-ci :

Vie et voyages de Christophe Colomb, édition destinée à la jeunesse (Maison du Bon Livre, Lille).

Christophe Colomb, par M. T. JOSÉFA (édition Tolra, 112 bis, rue de Rennes).

Christophe Colomb, par GUY LAVIOLETTE, Collection Gloires Nationales.

Christophe Colomb, par JIGÉ (édition J. Dupuis, Fils et Cie, Marcinelle, Belgique ; au Canada, Messageries France-Canada, Montréal).



CHAPITRE III

LES ANGLAIS VISITENT LES CÔTES DE L'ATLANTIQUE

1. Les voyages de Jean Cabot

En Angleterre, au temps de Colomb, vivait une famille venue d'Italie, la famille des Cabot. Le père, Jean Cabot, s'intéressait à la question des Indes comme tous les marins du temps. Il alla voir le roi d'Angleterre et lui parla de trouver un passage qui mènerait aux Indes par l'ouest. Colomb était parti d'Espagne cinq ans plus tôt et n'avait pas trouvé ce passage. Cabot, lui, se proposait de le chercher plus au nord. Le roi d'Angleterre

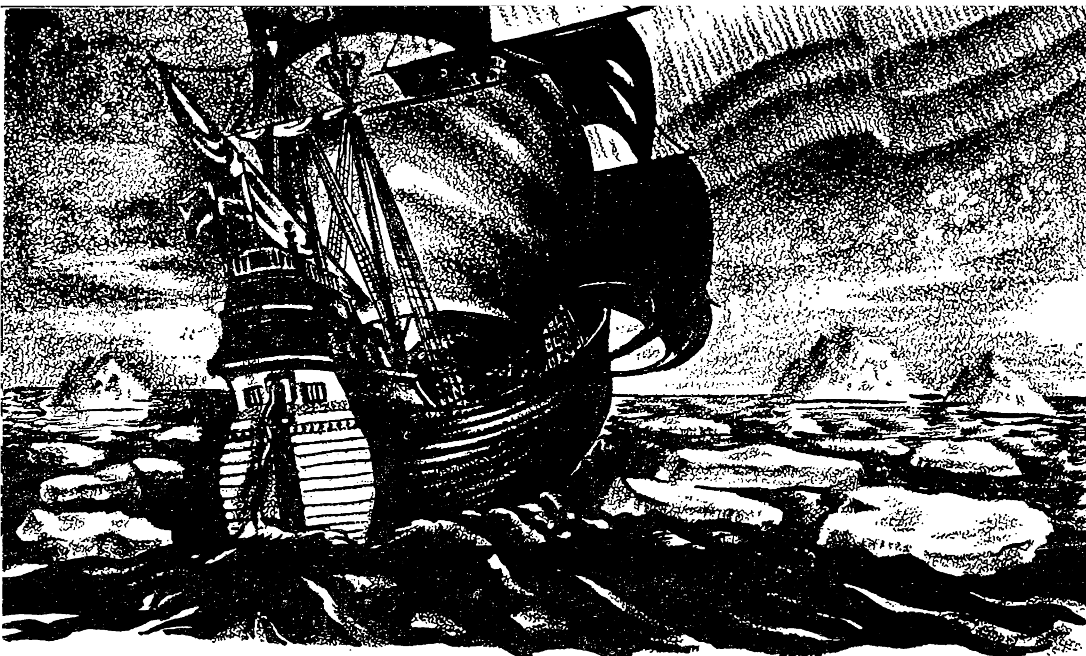
lui donna la permission de partir. Et un beau matin du mois de mai 1497, Jean Cabot, avec dix-huit hommes, quittait le port de Bristol, en Angleterre, à bord d'un petit navire qui avait pour nom le *Matthew* ou *Matthieu*, en français.

Au bout de cinquante-deux jours de navigation, en direction nord-ouest, les voyageurs arrivent à une terre inconnue. Ils débarquent. Ils ne trouvent rien qui ressemble au pays des Indes ou aux îles que Colomb a découvertes : partout, des rochers et des forêts de grands arbres, dans un climat glacial. Cabot fait tout de même planter une croix et des drapeaux ; il prend ainsi possession de cette terre lointaine au nom du roi d'Angleterre, Henri VII.

Jusqu'où s'était-il rendu ? Personne ne l'a su : Cabot n'a pas laissé de journal de son voyage ou, s'il en a laissé un, personne ne l'a trouvé. Quelques-uns pensent qu'il a abordé en Islande ou à Terre-Neuve ou au Labrador ; d'autres croient que ce fut au Cap-Breton. Mais, personne ne peut savoir au juste à quel endroit Cabot a débarqué. Le 6 août suivant, Jean Cabot rentre au port de Bristol.

Tout de même, le roi, satisfait, lui remit une petite somme d'argent, environ six cents dollars ; et il lui permit d'entreprendre un second voyage. Cabot, très fier de lui-même, se donna le titre d'Amiral. Revêtu de beaux habits, il se promenait à travers la ville et, à ses amis, il donnait en cadeau des îles qu'il disait avoir découvertes au cours de son voyage.

Au printemps suivant, Cabot quitte l'Angleterre pour une nouvelle expédition. Cette fois, il est accompagné d'environ trois cents hommes, montés sur cinq ou six navires. Où est-il allé ? On ne le sait pas. Est-il même revenu de son voyage ? Certains ont prétendu que Cabot avait péri en mer ; d'autres ont assuré qu'il



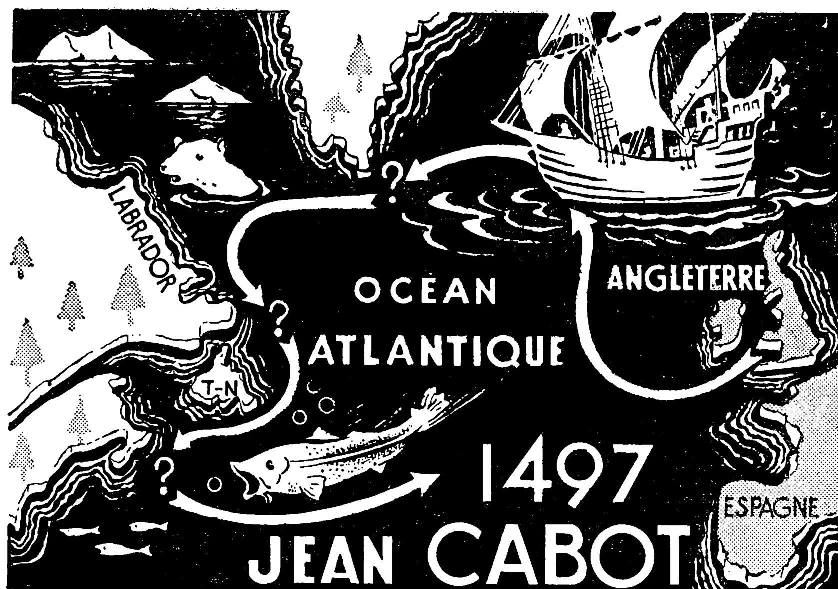
était revenu vers la fin de septembre. Une chose reste cependant bien certaine, c'est qu'il n'a pas trouvé de passage vers les Indes. Après ce voyage, l'histoire ne parle presque plus de Jean Cabot mais de Sébastien Cabot, l'un de ses fils.

2. Les voyages de Sébastien Cabot

Un jour de l'année 1508, Sébastien Cabot part, lui aussi, sur la mer de l'ouest. Il traverse l'océan et arrive à la côte du Labrador. Pas de passage vers la Chine. Alors, il cherche plus haut. Le voilà à l'entrée du détroit d'Hudson. Mais, les matelots en ont bientôt assez de ce voyage au milieu des glaces. Ils se révoltent. Sébastien se voit obligé de retourner en Angleterre sans avoir trouvé le passage tant cherché. C'est ainsi qu'il raconte lui-même son voyage.

Malheureusement, on ne peut pas se fier à ce que dit Sébastien ; car il lui est arrivé souvent de chercher à tromper les autres.

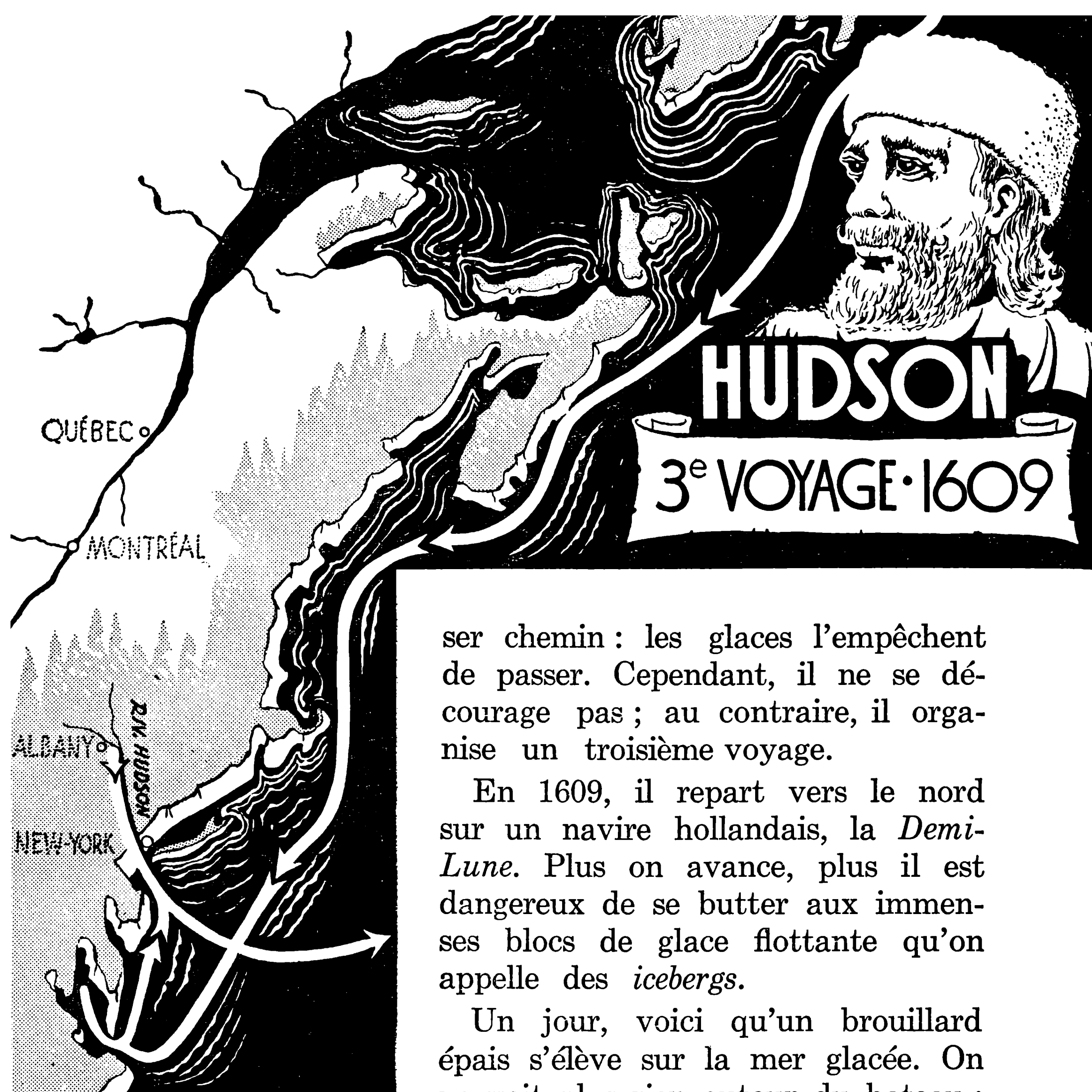
C'est pourquoi, tant que les savants n'auront pas trouvé de nouveaux renseignements sur les voyages des Cabot, on ne pourra rien dire de certain sur leur compte, sauf que Jean Cabot a découvert une île ou une terre inconnue du côté de l'ouest, et que son fils, Sébastien, a fait plusieurs voyages en Amérique.



3. Henry Hudson explore les côtes de la Nouvelle-Angleterre

Henry Hudson était un navigateur anglais. Il avait dû voyager beaucoup car, vers 1607, tout le monde parlait de lui comme d'un grand capitaine. Avant lui, des navigateurs étaient parvenus aux Indes, par la route de l'ouest, en contournant le bas de l'Amérique du Sud. Hudson, lui, se demandait si le voyage aux pays de l'or ne serait pas plus court en passant par le nord de l'Amérique, par le haut de la « grosse boule ».

C'était un plan audacieux. A deux reprises, Hudson essaye de l'exécuter ; chaque fois, il doit rebrous-



ser chemin : les glaces l'empêchent de passer. Cependant, il ne se décourage pas ; au contraire, il organise un troisième voyage.

En 1609, il repart vers le nord sur un navire hollandais, la *Demi-Lune*. Plus on avance, plus il est dangereux de se butter aux immenses blocs de glace flottante qu'on appelle des *icebergs*.

Un jour, voici qu'un brouillard épais s'élève sur la mer glacée. On ne voit plus rien autour du bateau ; à tout moment, le navire risque d'aller se briser sur un *iceberg*. Alors Hudson change ses plans ; il propose à ses matelots d'aller chercher un passage plus au sud, le long des côtes des États-Unis d'aujourd'hui.

Quelques jours plus tard, il est en vue de Terre-Neuve. De là, il navigue lentement vers le continent. Rendu sur les côtes des États-Unis d'aujourd'hui, il contourne les caps, pénètre dans les baies : pas de passage. Finale-

ment, Hudson se dit qu'il est allé trop au sud. Alors il remonte. Cette fois, les matelots regardent plus attentivement pour ne pas manquer le passage. A l'endroit où s'élève de nos jours la ville de New-York, ils voient plusieurs baies et, enfin, une grande rivière. Le passage ! pense Hudson. Le voilier s'y engage ; les explorateurs tout joyeux se croient déjà sur la route des Indes.

Ils rencontrent d'abord une grande île où vit une tribu sauvage. Ils continuent à remonter la belle et large rivière, la rivière Mohican, comme l'appelaient les Indiens. Aujourd'hui, c'est la rivière Hudson, ainsi nommée en l'honneur du capitaine de la *Demi-Lune*. A certains endroits, les rives apparaissent comme une montagne de roc coupé à pic. C'est grand, c'est puissant, c'est magnifique ; mais c'est aussi inquiétant, ces murailles de pierre qui s'élèvent à une grande hauteur, chaque côté du vaisseau. Ailleurs, le paysage est calme : ce sont de belles collines couvertes d'arbres dans leur riche parure d'automne.

Les voyageurs remontent toujours le courant jusqu'à une distance de cent cinquante milles, là où est bâtie aujourd'hui la ville d'Albany. Hudson remarque que l'eau n'est plus salée. De plus, le bateau ne peut aller plus loin parce que la rivière n'est pas assez profonde. Hudson est bien obligé de reconnaître que ce n'est pas là le passage qu'il cherche.





Toutefois, avant de s'en retourner, Hudson veut rendre visite aux Indiens de l'endroit. Ces sauvages n'ont jamais vu de bateau à voiles. Quand ils aperçoivent celui d'Hudson, ils pensent que c'est un gros oiseau qui s'est posé sur l'eau. Hudson et ses hommes débarquent et font des signes d'amitié aux Indiens. Les Indiens, d'abord craintifs, s'approchent peu à peu de ces étrangers à peau blanche et finissent par leur offrir des fruits, des légumes et du tabac. En retour, les explorateurs leur donnent des canifs, des haches et de petits morceaux de verre brillant ; ils font voir par ce geste qu'ils sont vraiment des amis.

Les Indiens invitent ensuite Hudson dans une de leurs cabanes, et ils organisent une petite fête en son honneur. Revêtus de leurs plus beaux costumes, les Indiens dansent et chantent. Et, afin de montrer qu'ils ne veulent pas de mal aux étrangers, ils brisent des flèches et les

jettent dans le feu. Avant de se quitter, on échange des signes d'amitié ; puis les explorateurs montent sur leur vaisseau et reprennent la mer.

De retour en Europe, Hudson fait connaître aux gens de son pays les bonnes dispositions des Indiens ; il leur dit aussi qu'il a découvert une contrée merveilleuse, très riche en animaux à fourrures ; mais, pour ce qui est du passage vers les Indes, il doit leur annoncer qu'il n'a encore rien trouvé. Malgré tout, il ne se décourage pas. Ses amis croient toujours en son plan qui est de se rendre aux Indes par le nord. Avec leur aide, Hudson recueille ce qu'il faut d'argent pour un nouveau voyage.

4. Hudson découvre la baie d'Hudson

Au printemps de 1610, Hudson s'embarque sur un vaisseau anglais, le *Discovery*, en français, la *Découverte*, avec une vingtaine d'hommes et des provisions pour six mois. Son jeune fils, Jean, l'accompagne aussi.

Le voilier se dirige encore vers le nord-ouest. Il passe près de l'Islande et du Groënland puis arrive vis-à-vis des



côtes du Labrador. Il s'engage dans un large détroit et file toujours plus loin. Les matelots s'effraient ; Hudson les rassure et les encourage. Comme le détroit est en direction de l'ouest, Hudson espère bien que c'est le fameux passage. Le détroit débouche finalement dans une grande mer. Est-ce la mer de Chine ? Hudson ne le sait pas encore. Il s'avance un peu sur cette mer puis se dirige vers le sud. Les jours passent et le froid devient de plus en plus incommodant. De gros morceaux de glace flottent un peu partout sur la mer et menacent de bloquer la route.

C'est justement ce qui arrive un jour : le voilier ne peut ni avancer ni reculer ; il est prisonnier des glaces. Alors les matelots, armés de pics, brisent les énormes glaçons et réussissent à le libérer. Mais c'est au prix de douze heures de grands efforts.

Une semaine plus tard, le 10 novembre, le bateau d'Hudson est de nouveau pris dans les glaces ; cette fois, malgré le travail désespéré de tous les matelots, impossible de le dégager, La glace s'épaissit et menace d'écraser le bateau comme dans une grosse pince. Être prisonnier des glaces, sur une mer inconnue, loin, loin de son pays, voilà qui n'est pas rassurant du tout. Et le plus décourageant, c'est que cette mer n'est pas la mer de Chine, mais une immense baie qui porte aujourd'hui le nom d'Hudson.

Nos explorateurs sont donc prisonniers pour la durée de l'hiver. Heureusement, ils ne sont pas très éloignés du rivage. Ils s'y rendent en marchant sur la glace. Dans la forêt toute proche, ils trouvent tout le bois dont ils ont besoin pour entretenir un bon feu sur leur vaisseau. Par grands froids, c'est une précaution bien utile. De temps en temps, ils tuent des animaux sauvages ; de cette façon, ils font durer les provisions dont ils auront besoin pour le retour. Les difficultés ne manquent

pas pendant le long hiver ; mais ces marins finissent par les surmonter toutes. Le 18 juin, la glace libère son prisonnier et le bateau flotte de nouveau sur les eaux. Tout le monde est d'accord pour retourner immédiatement en Angleterre.

5. Hudson abandonné en pleine mer

On naviguait depuis six jours quand, tout à coup, une révolte éclate. Pourquoi cette révolte ? L'histoire ne le dit pas. Peut-être les matelots ont-ils pensé qu'Hudson changerait d'idée et continuerait ses explorations. Peut-être ont-ils eu peur de manquer de nourriture. Peut-être ont-ils voulu se venger ; car plusieurs des matelots étaient des gens libérés de prison et engagés de force sur le voilier. En tout cas, les révoltés s'emparent d'Hudson et l'obligent à s'embarquer dans une pauvre chaloupe, lui, son jeune fils et quelques matelots malades. Et devinez ce qu'ils font ensuite. Ils abandonnent la chaloupe et ses occupants au beau milieu de la baie et s'enfuient avec le gros bateau.

Ils devaient avoir un bien vilain coeur, ces méchants





matelots. Aussi en ont-ils été bien punis. Il paraît que plusieurs d'entre eux ont été massacrés par des Esquimaux, un jour qu'ils étaient descendus le long du détroit d'Hudson pour faire la chasse. Quant aux autres, ils ont dû endurer de cruelles souffrances tout le reste du voyage. Arrivés dans leur pays, ils n'ont pu cacher leur crime ; ils ont été pris et jetés en prison.

Et qu'est-il arrivé à Hudson et à ses compagnons ? Personne ne l'a jamais su. Il se peut qu'ils soient morts de faim ou de froid ; il se peut qu'ils aient péri dans une tempête. Peut-être ont-ils été secourus par des Esquimaux qui auraient eu pitié de leur misère et les auraient bien traités jusqu'à la fin de leur vie ? Mystère !

Bien sûr, Hudson avait mérité un meilleur sort. Il avait été l'un des plus tenaces chercheurs du passage vers l'ouest. S'il ne l'a pas trouvé, il a tout de même découvert le détroit et la baie qui portent aujourd'hui son nom. De plus, en explorant la rivière Hudson, il a fait connaître une région très riche en fourrures ; ce

qui a permis à de grandes compagnies de se fonder et de réaliser de gros bénéfices.

Comme Colomb, Hudson ne fut pas heureux sur la fin de sa vie ; mais, au moins, son nom est resté à la rivière, à la baie, au détroit qu'il avait visités ; ce n'est pas trop de gloire pour un homme de si grand caractère.

● ● ● POUR BIEN PROFITER DE LA LEÇON ● ● ●

1 et 2. Les voyages de Jean et Sébastien Cabot

B. RETENEZ BIEN CECI :

Les Cabot ont fait plusieurs voyages en Amérique.

Jean Cabot a découvert une terre inconnue du côté de l'ouest.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

Dessinez un bateau qui pourrait ressembler au *Matthieu* de Jean Cabot. Écrivez au bas de votre dessin : *Le Matthieu* (Jean Cabot, 1497). Classez ce dessin dans votre collection.

3. Henry Hudson explore les côtes de la Nouvelle-Angleterre

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

a) Quelle différence y avait-il entre le plan d'Hudson et celui de Colomb ? Servez-vous du globe pour votre explication.

b) Expliquez à la classe comment il se fait qu'Hudson, qui était parti vers le nord, finit par aboutir aux États-Unis.

c) Qu'est-ce que vous répondriez à un élève qui vous dirait qu'Hudson a fait un voyage nul, sans aucun profit, à la rivière Mohican, aujourd'hui la rivière Hudson ?

B. RETENEZ BIEN CECI :

Hudson a exploré les côtes de la Nouvelle-Angleterre et la rivière Hudson.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) Un nouveau bateau pour votre collection : la *Demi-Lune*.

En vous servant des images de votre manuel, dessinez-le, appliquez-y de la couleur, écrivez au bas : *la Demi-Lune*(Hudson, 1609).

b) Essayez de trouver une carte routière de l'est des États-Unis. (Les garagistes et les compagnies de gazoline en donnent aux clients.) Sur cette carte, vous pourrez décalquer la rivière Hudson sur un papier blanc ou brun et ensuite compléter cette carte par des détails que vous trouverez dans votre récit : des montagnes de roc, des collines couvertes d'arbres, des villages indiens, des animaux à fourrure, etc.

c) Vous pouvez jouer la rencontre des Blancs avec les sauvages. On parle surtout par signes. N'oubliez pas de faire des échanges et des cadeaux ; c'est très important.

4. Hudson découvre la baie d'Hudson

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

Pouvez-vous dire pourquoi Hudson explore toujours les baies, les détroits et les rivières qu'il rencontre ?

B. RETENEZ BIEN CECI :

Hudson a découvert la baie d'Hudson.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) Il ne faudrait pas oublier la *Découverte* dans votre collection de bateaux. Vous savez quoi faire... Allez-y. A côté du nom d'Hudson, écrivez donc aussi celui de son fils, Jean, qui l'accompagnait dans ce voyage de 1610.

b) Composez le discours qu'Hudson a dû prononcer devant ses matelots effrayés. Jouez cette scène avec les autres élèves de la classe.

c) Sur une carte que vous faites vous-mêmes, tracez en couleur le trajet suivi par Hudson dans son voyage à la baie d'Hudson.

5. Hudson abandonné en pleine mer

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

a) D'après vous, qu'est-ce qui a pu arriver aux malheureux abandonnés au milieu de la mer ?

b) Que pensez-vous de la conduite des méchants matelots ?

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) Il ne vous sera pas difficile de jouer la triste scène de la révolte des matelots d'Hudson. Vous pouvez inventer des discours et des dialogues. Mettez-y de la vie.

b) Que pensez-vous de vous bâtir des bandes illustrées, comme on en voit dans les journaux, sur l'histoire d'Hudson ? N'est-ce pas qu'il y aurait de quoi faire quelque chose de bien ? Essayez de réaliser ce projet lors de votre prochain jour de congé. Groupez-vous en équipes de quatre ou de cinq élèves en un endroit convenu, et travaillez ensemble. Vous pourriez organiser votre travail comme ceci. Vous taillez des cartons ou des feuillets de papier fort de 5 pouces sur 4 ; ensuite vous tracez un cadre d'un demi-pouce et vous le colorez à votre goût. Puis les meilleurs en dessin exécutent les scènes choisies ; ils s'inspirent des images du manuel ou d'autres livres. Les élèves moins habiles en dessin écrivent le titre de chaque scène, colorient les illustrations, inscrivent un numéro d'ordre, puis réunissent les cartons par une bande de papier qu'ils collent au verso. Essayez ; vous verrez comme c'est intéressant de travailler ensemble. Voici une liste de scènes que vous pourriez dessiner ; choisissez celles qui vous plaisent le plus ; vous pouvez en inventer d'autres :

1. « Par-dessus la grosse boule ». Hudson explique son plan.
2. « Au Groënland, 1607 ». Le bateau navigue au milieu des icebergs.
3. « New-York... en 1609 ». Ce que peut voir Hudson : une baie, une autre baie, une île, une rivière, des villages indiens, de la forêt.
4. « New-York... aujourd'hui ». Des édifices très élevés, des gratte-ciel, de grands ponts, de belles routes, etc.
5. « Une visite aux Sauvages ».
6. « A la baie d'Hudson ». C'est l'hiver ; le bateau est prisonnier dans les glaces.
7. « Du bois pour se chauffer ». Un bûcheron coupe du bois ; ou bien, un feu autour duquel les matelots se chauffent.
8. « On va à la chasse ».
9. « Une révolte éclate ».
10. « Pauvre Hudson ! » Le capitaine, son jeune fils et les

malheureux matelots sont lâchement abandonnés en pleine mer.

11. « Les Esquimaux sont cruels ». Des matelots sont massacrés par des Esquimaux.

12. « En prison ». Des matelots derrière des barreaux de fer.

13. « Hudson ???... Mystère ! » Écrivez HUDSON en dessous d'un gros point d'interrogation (?) dans la mer.



CHAPITRE IV

LES FRANÇAIS DÉCOUVRENT LE CANADA

1. Jacques Cartier explore le golfe Saint-Laurent

Une quarantaine d'années après la découverte de l'Amérique, voici que la France veut à son tour prendre sa part des richesses du Nouveau-Monde. Le roi François Ier choisit un marin très habile, Jacques Cartier, et l'envoie en son nom prendre possession des îles, des pays et des richesses qu'il découvrira.

Au printemps de 1534, Cartier part de Saint-Malo sur deux navires en compagnie d'une soixantaine d'hommes. Vingt jours plus tard, il arrive en face de Terre-Neuve ; c'est la traversée la plus rapide de ce temps-là. Mais il doit s'arrêter une dizaine de jours dans une baie : les glaces qui viennent du nord rendent la navigation dangereuse.

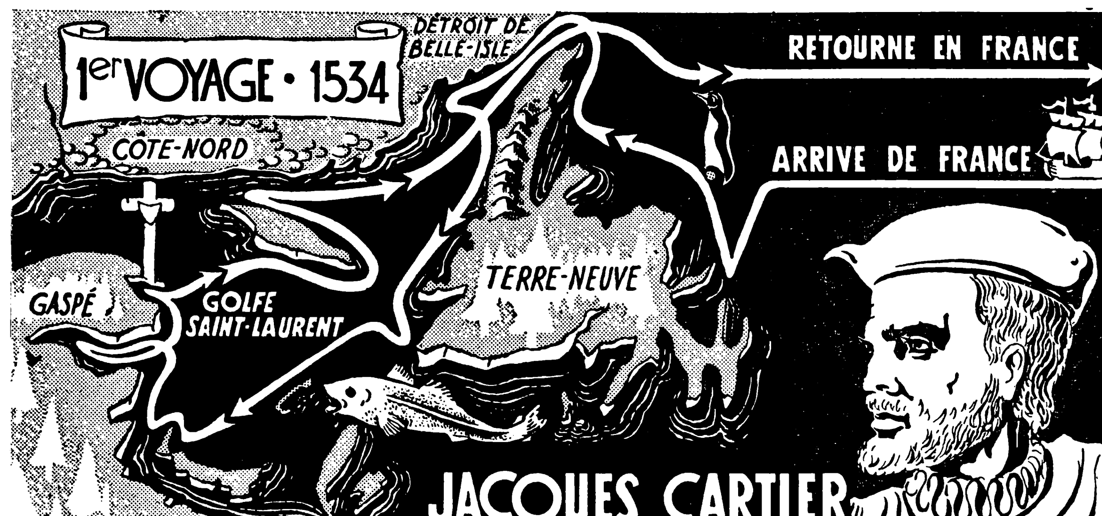
Enfin, quand la route paraît plus sûre, Cartier navigue lentement vers le nord. Il arrive près d'une petite île couverte d'oiseaux de mer. Parmi ces oiseaux, il y en



a qui se dandinent bien drôlement ; ils n'ont que des moignons d'ailes et ne peuvent pas voler. Ce sont des pingouins. Les marins leur donnent la chasse et en tuent un grand nombre ; en moins d'une demi-heure, ils en remplissent deux barques. Ces oiseaux sont bien gras et plus gros que des canards. Les matelots en font rôtir quelques-uns pour y goûter ; ils trouvent cette viande fort appétissante et en mettent une grande quantité en conserve dans de la saumure.

Les explorateurs poursuivent leur voyage sans perdre de vue la côte de Terre-Neuve. Ils arrivent ainsi à l'entrée d'un détroit, le détroit de Belle-Isle. Ils s'y engagent et suivent quelque temps la côte nord. Ils trouvent de beaux ports naturels ; le sol est très pauvre et très pierreux. Cartier note qu'il n'a pas vu, en tout, une charretée de terre sur la côte nord. Et il ajoute, avec un peu de malice, que ce doit être la terre que Dieu donna à Caïn. Cartier aperçoit tout près de là des sauvages qui font la chasse au loup-marin.

Les bateaux entrent dans le golfe Saint-Laurent ; ils longent d'abord la côte ouest de Terre-Neuve. Cartier, en véritable explorateur, examine tout et prend des notes. Ici, le pays est montagneux ; là, ce sont des terres basses ; par-ci par-là, de petites rivières, de jolies baies

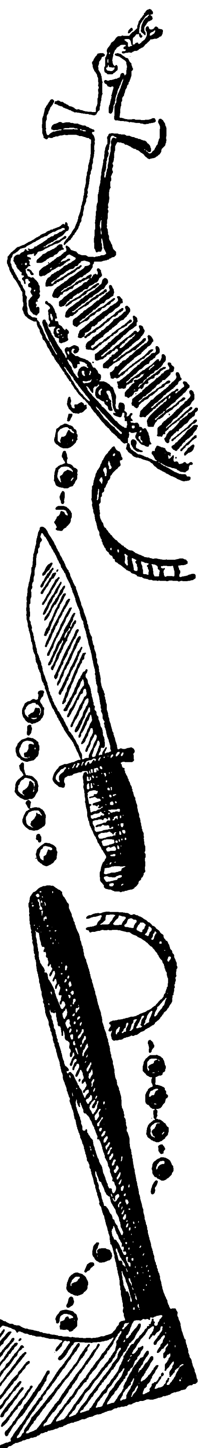


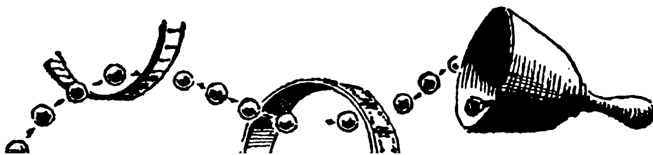
sablonneuses, des pointes rocheuses. Un jour, les matelots remarquent qu'il y a beaucoup de poissons dans les eaux du golfe ; en moins d'une heure, ils prennent plus de cent grosses morues.

Les deux bateaux vont ainsi jusqu'au bout de la grande île de Terre-Neuve. Puis ils continuent de naviguer vers le sud ; ils rencontrent les îles de la Madeleine et, plus loin, l'île du Prince-Édouard. À divers endroits, Cartier fait planter des croix.

En passant ainsi d'une île à une autre, Cartier atteint la terre ferme. Il aperçoit une baie qui s'enfonce profondément dans les terres ; il s'y dirige. Juste à l'entrée de cette baie, un cap s'avance dans la mer. Cartier lui donne le nom de cap d'Espérance, car il espère que c'est l'entrée du passage vers l'ouest. Mais, après s'être rendu jusqu'au fond de la baie, il est bien désappointé : il n'y trouve qu'une petite rivière. Cartier remarque environ trois cents Indiens qui s'affairent autour de feux le long du rivage. Quelques hommes en barques vont leur offrir des couteaux, des haches, des chapelets et d'autres présents. Les Indiens, à la vue de si beaux cadeaux, sautent et dansent de joie. Cartier, en regardant ces Indiens si paisibles, pense qu'ils seraient bien faciles à convertir si on leur envoyait des missionnaires. Cartier trouve le climat de la baie si doux qu'il la nomme baie des Chaleurs, nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Et le voyage continue.

Un jour, une tempête oblige les deux navires à se réfugier à l'abri du vent, dans une autre baie au fond de laquelle est bâtie aujourd'hui Gaspé. Cartier y rencontre pas moins de deux cents





Indiens, hommes, femmes et enfants qui font la pêche. Ils paraissent très misérables ; ils n'ont, pour toute richesse, que leurs canots, leurs filets de pêche et de vieilles peaux d'animaux sauvages dont ils se couvrent le corps. Ils ont la tête rasée, à l'exception d'une touffe de cheveux qu'ils laissent pousser sur le dessus de la tête. Ils attachent cette poignée de cheveux et la laissent tomber sur leurs épaules ; ce qui fait penser à une queue de cheval.

En apercevant les deux vaisseaux de Cartier, ces Indiens paraissent d'abord craintifs ; quelques-uns seulement approchent en canot. Les matelots leur offrent des chapelets, des peignes, des clochettes, de petits couteaux. Les Indiens se réjouissent beaucoup de ces présents ; ils lèvent les mains au ciel, chantent et crient de joie.

Cartier et ses hommes se rendent sur la grève dans des barques. Les Indiens, hommes, femmes et enfants, entourent les étrangers et touchent leurs beaux habits ; ils remercient le grand capitaine qui leur distribue de nouveaux présents. Puis, les Indiens reprennent leurs danses et leurs chants de joie.

Cartier profite des bonnes dispositions des Indiens pour planter une grande croix de bois de trente pieds, portant un écriteau avec cette inscription : *VIVE LE ROY DE FRANCE*. Par ce signe, Cartier prend possession du pays au nom du roi de France. C'est le 24 juillet 1534. Aussitôt après, Cartier et ses hommes se mettent à genoux au pied de la croix et, les mains jointes, ils adorent Notre-Seigneur. Par des gestes, ils font comprendre aux sauvages que c'est la croix qui nous a mérité le ciel. Les sauvages écoutent en silence et regardent avec de grands yeux ce qui se passe. La cérémonie achevée, les Français retournent à leurs bateaux.

Ils y sont à peine montés que Cartier voit approcher



un canot portant cinq personnes : le chef sauvage de l'endroit, trois de ses fils et son frère. Mais que veulent donc ces Indiens ? Tout en se tenant éloigné du bateau de Cartier, le chef prononce un long discours accompagné de gestes qui semblent dire : Toute cette terre est à moi. Vous n'auriez pas dû planter cette croix sans ma permission. Alors, Cartier fait comme s'il voulait donner une hache en échange de la peau d'ours noir dont le chef indien est habillé. Le canot s'approche du bateau. Tout à coup, un des matelots met la main sur le canot des Indiens ; puis, aidé par trois de ses compagnons, il oblige les sauvages à monter sur le navire. Les prisonniers indiens commencent à avoir peur ; mais Cartier les rassure en leur faisant comprendre qu'ils seront bien traités. Il leur explique, toujours par des gestes, qu'il a fait planter cette croix afin de reconnaître leur village, le jour où il reviendra, avec de nombreux présents, leur rendre visite. Il demande aussi au chef de lui donner deux de ses fils ; il promet de les ramener

à son prochain voyage ; le chef y consent volontiers.

Les deux Indiens sont vêtus de beaux habits de couleur ; ils paraissent très fiers de leur nouveau costume. Cartier donne des couteaux et des haches aux trois autres Indiens qui vont, aussitôt après, raconter leur aventure à ceux qui sont restés sur le rivage. Alors, plusieurs d'entre eux viennent faire des adieux à leurs deux compagnons qui s'en vont en France ; ils promettent à Cartier qu'ils n'enlèveront pas la croix.

Et les deux navires quittent la baie. Cartier continue son voyage autour de golfe Saint-Laurent. Entre la côte nord et une grande île (Anticosti), il remarque un détroit où le courant est très fort. On discute un peu pour savoir si l'on va explorer ce détroit. Mais, comme la saison est avancée, on décide de réserver cette entreprise pour un autre voyage. Cartier sort du golfe par le détroit de Belle-Isle et retourne en France.

2. Cartier remonte le fleuve Saint-Laurent jusqu'à Montréal

Au printemps suivant, Cartier revient au Canada avec cent dix hommes montés sur trois navires : la *Grande Hermine*, la *Petite Hermine* et l'*Emérillon*. Il ramène aussi les deux Indiens de Gaspé. Ces Indiens renseignent Cartier : au fond du golfe Saint-Laurent, là où Cartier avait remarqué un courant assez fort, débouche une grande rivière qui mène à deux gros villages indiens, Stadaconé et Hochelaga. Les trois bateaux s'engagent donc cette fois sur le fleuve Saint-Laurent. On va lentement et on examine toutes les rivières qui se jettent dans le Saint-Laurent.

Les Français en remarquent une assez large à leur droite, qui semble sortir d'entre deux hautes montagnes de roches ; c'est le Saguenay. Cartier continue à remonter le Saint-Laurent et arrive au premier village, Stadaconé, à peu près où se trouve aujourd'hui Québec.

Stadaconé n'est qu'une petite bourgade, un village d'Indiens. On y voit beaucoup d'arbres et quelques cabanes. À cet endroit, le fleuve Saint-Laurent se rétrécit beaucoup ; les Français peuvent très bien voir les deux rives. Ils trouvent que les paysages ressemblent à ceux de leur pays ; les mêmes arbres s'y rencontrent : des chênes, des ormes, des frênes, des cèdres, des pins, du bois blanc.



Les deux Indiens que Cartier a amenés avec lui connaissent très bien Donacona, le chef de la bourgade. Aussi, dès que Donacona les voit, il s'empresse de venir les saluer à leurs bateaux. Les deux Indiens racontent le beau voyage qu'ils ont fait avec Jacques Cartier. Donacona prononce un grand discours avec beaucoup de gestes pour dire aux Français qu'ils sont les bienvenus. Jacques Cartier invite alors les Indiens à goûter au bon pain et au bon vin de France. Il leur fait distribuer de petits chapelets, des couteaux et d'autres menus présents ; ce qui met tous les assistants dans une grande joie. Par des chants et des danses qu'ils exécutent devant leurs bienfaiteurs, les Indiens manifestent leurs reconnaissance.

Mais, quand Jacques Cartier parle d'aller visiter Hochelaga, aujourd'hui Montréal, Donacona n'est pas de bonne humeur. Avec les deux Indiens de Gaspé, il cherche à empêcher le capitaine français d'aller porter des présents à leurs ennemis d'Hochelaga.

Cartier laisse parler le chef, mais ne change pas d'idée. Si Donacona et les Indiens ne veulent pas lui servir de guides, il fera le voyage sans eux. Donacona fait semblant d'être content et demande à Cartier de tirer du canon avant de partir pour, savoir si cela fait beaucoup de bruit. Alors, Jacques Cartier fait tonner ses canons. Les Indiens, en entendant le vacarme, se mettent à hurler et à crier de peur ; ils pensent que le ciel va leur tomber sur la tête.

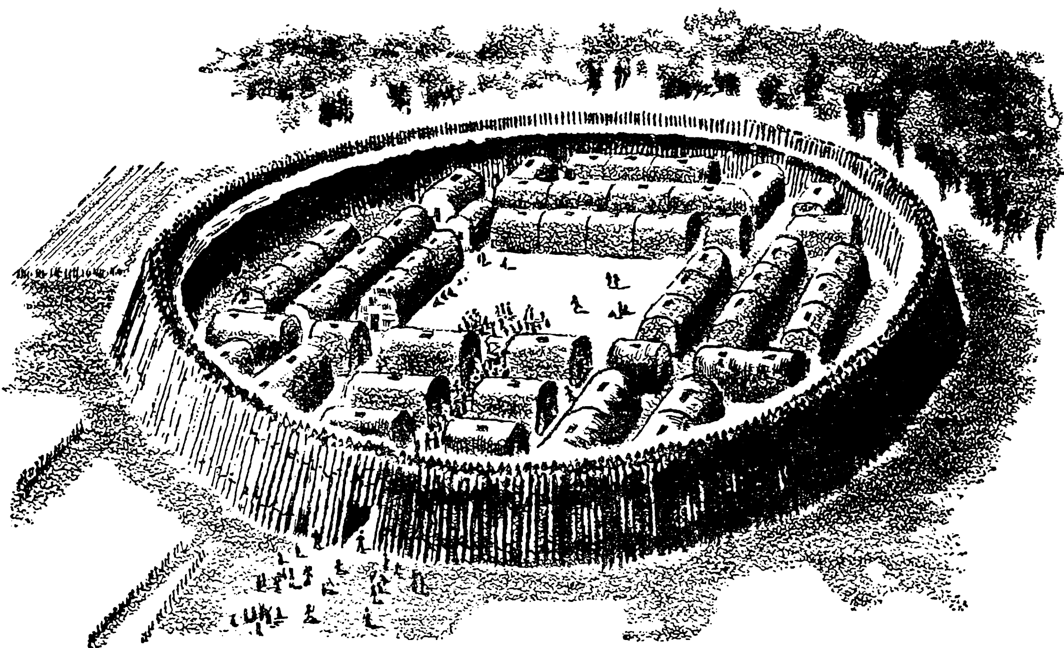
Cependant, en Indien rusé, Donacona a monté une vraie comédie pour essayer de faire peur aux Français et les empêcher d'aller à Hochelaga. Les Français sont sur le point de partir quand ils remarquent, du côté d'Hochelaga, un canot qui s'avance vers eux. Ils l'examinent attentivement et, qu'y voient-ils ? Trois espèces de diables tout noirs, tout barbouillés, la tête ornée de cornes longues comme le bras. Le canot s'approche tout près du vaisseau ; alors, l'un des diables se met à gesticuler et à sermonner les Français. Aussitôt après, le canot se dirige mystérieusement vers la grève où il disparaît comme dans un conte de sorciers. Les Français sont d'abord un peu étonnés de cette mascarade ; mais ils s'en amusent beaucoup quand on vient leur dire que le grand Manitou a envoyé ses trois commissionnaires, les trois diables, pour annoncer qu'il y aura du côté d'Hochelaga tant de neige et tant de glace que tous ceux qui s'y rendront n'en sortiront pas vivants. Pour toute réponse, Cartier explique aux sauvages que le bon Dieu le protégera bien et lui donnera du beau temps.



Puis, plus décidé que jamais, Cartier s'embarque avec une cinquantaine d'hommes, sur le plus petit des trois navires et se met en route. Il arrive bientôt à un endroit où l'eau est si peu profonde qu'il y aurait danger pour le bateau d'aller plus loin. Cartier est forcé de laisser là le navire ; il continue le voyage sur deux barques. Quelques jours plus tard, le 2 octobre, il est à Hochelaga.

À la vue des étrangers, les sauvages de l'endroit font de grandes démonstrations de joie, leur offrent du poisson et des galettes de maïs en signe d'amitié et de bienvenue. En retour, Cartier donne aux femmes des colliers et des chapelets ; et, aux hommes, des couteaux. Les Indiens, fous de joie, passent la nuit sur la grève à acclamer les généreux visiteurs, à chanter et à danser autour de grands feux.

Le lendemain, Cartier se propose de visiter leur village. Accompagné d'une bonne vingtaine d'hommes et de trois guides sauvages, il suit un sentier à travers une belle forêt. Il arrive en vue d'une éclaircie. Au milieu d'un champ couvert de maïs, s'élève le village ou

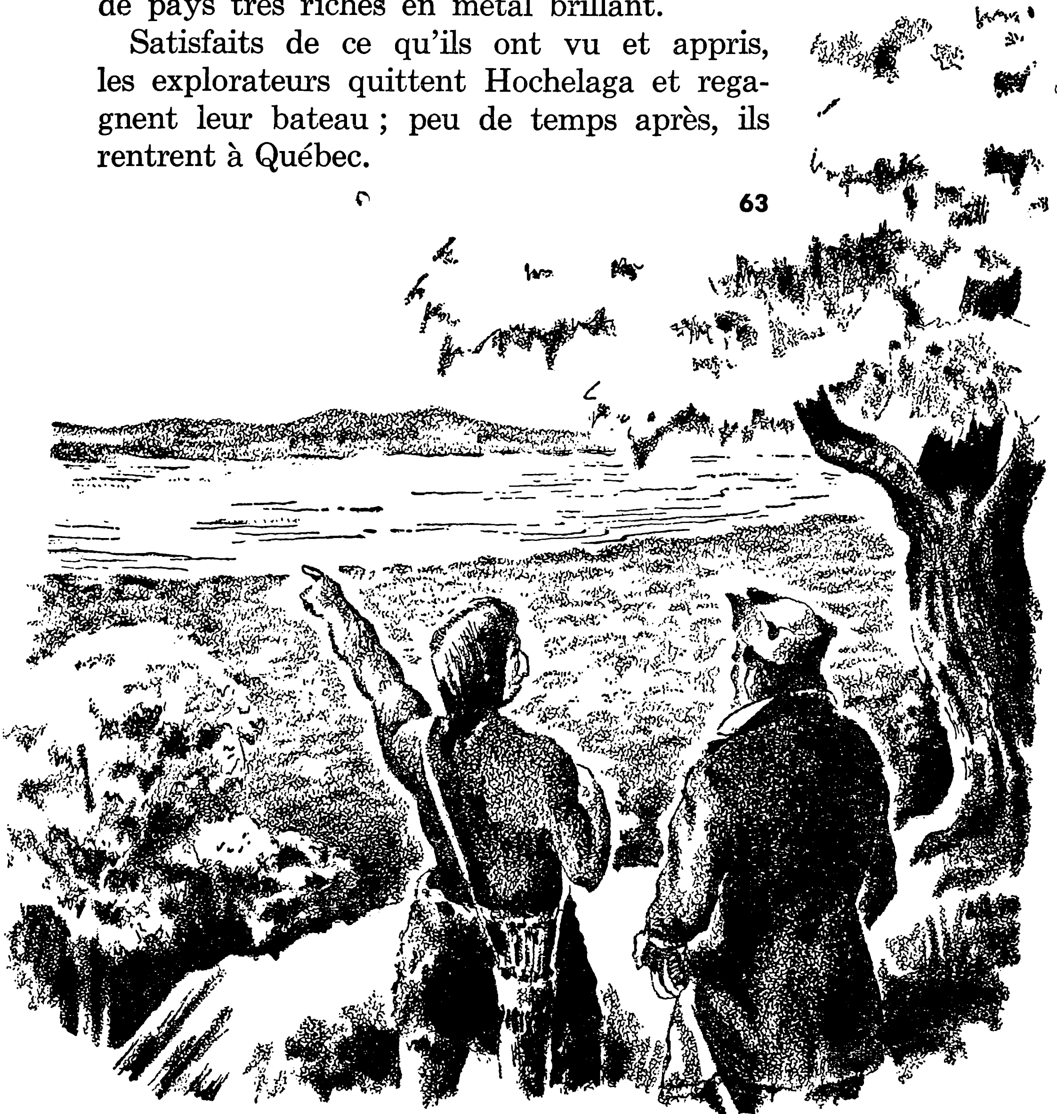


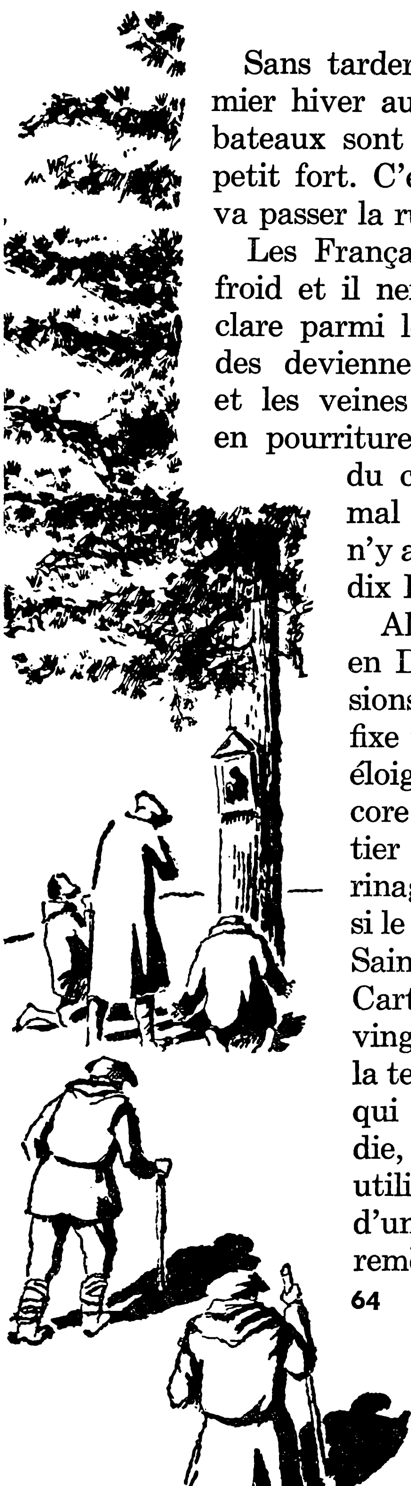
bourgade d'Hochelaga. Cette bourgade, entourée d'une haute clôture faite de troncs d'arbres, contient une cinquantaine de longues cabanes couvertes d'écorces. Cartier et ses hommes pénètrent dans la bourgade par l'unique porte qui s'y trouve.

Les Indiens conduisent les Français vers une grande place, au centre du village. Là, des femmes étendent par terre des nattes sur lesquelles les visiteurs s'assoient. Une dizaine d'Indiens transportent, aux pieds de Cartier, leur grand chef qui ne peut marcher. Ce chef demande à Cartier de toucher et de guérir ses membres paralysés. Cartier a pitié du pauvre Indien et veut bien le toucher. Il fait de même pour tous les autres malades qu'on vient lui présenter. Puis, il lit devant eux l'Évangile de saint Jean, priant le bon Dieu de guérir et d'éclairer ces pauvres païens sur les mystères de la religion. Il lit aussi à haute voix la passion de Notre-Seigneur ; les sauvages écoutent avec une attention mêlée de respect ; ils répètent les signes de croix et les gestes que font les Français.

Ces cérémonies terminées, Cartier sort du village afin de visiter la montagne, tout près de là, le mont Royal. Il s'y rend avec ses hommes et des guides. Les Français sont émerveillés de tout ce qu'ils voient du haut du mont Royal. En face d'eux, au loin, les montagnes tracent une large bande bleue. Plus près, ce sont de belles plaines boisées, traversées par les eaux vertes du majestueux Saint-Laurent. Les Indiens indiquent d'autres rivières qui coulent là-bas ; ils parlent aussi de pays très riches en métal brillant.

Satisfaits de ce qu'ils ont vu et appris, les explorateurs quittent Hochelaga et regagnent leur bateau ; peu de temps après, ils rentrent à Québec.





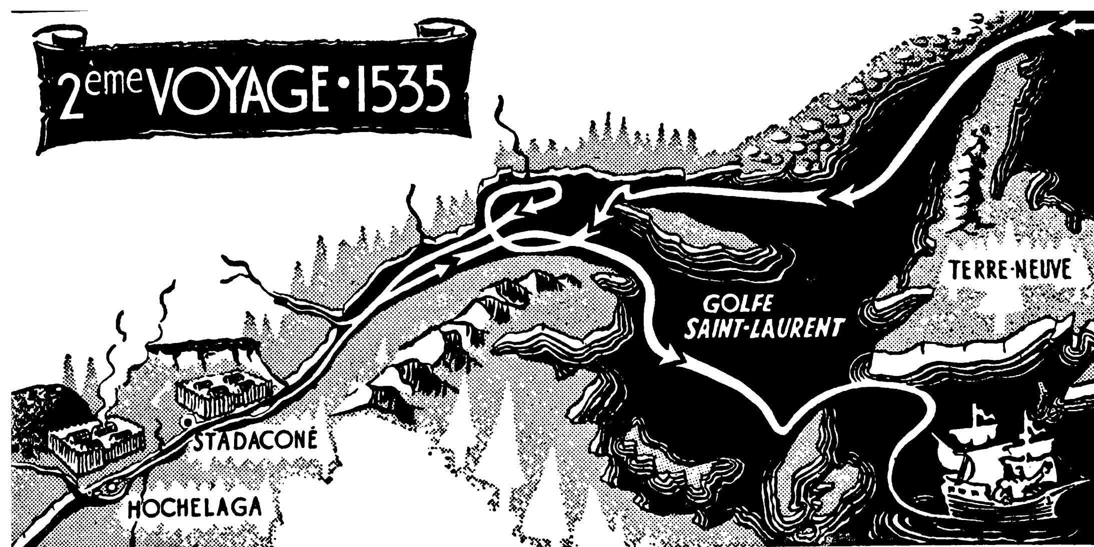
3. Cartier hiverne à Québec

Sans tarder, Cartier se prépare à passer son premier hiver au Canada. Non loin de l'endroit où les bateaux sont à l'ancre, il a déjà fait construire un petit fort. C'est dans ce fort et sur les navires qu'il va passer la rude saison.

Les Français ont beaucoup à souffrir. Il fait très froid et il neige souvent. De plus, le scorbut se déclare parmi les sauvages et les Français. Les malades deviennent très faibles. Leurs jambes enflent et les veines se noircissent ; les gencives tombent en pourriture. En peu de temps, toutes les parties du corps sont ravagées par la maladie. Le mal fait tant de progrès qu'à un moment, il n'y a pas dix hommes en santé parmi les cent dix Français.

Alors Cartier, plein de foi et de confiance en Dieu, organise des prières et des processions en l'honneur de la Sainte Vierge. Il fixe une image de Marie à un arbre pas très éloigné du fort. Puis, tous ceux qui ont encore des forces se traînent jusque-là. Cartier fait alors la promesse d'aller en pèlerinage à un sanctuaire de Marie, en France, si le bon Dieu éloigne de lui la maladie. La Sainte Vierge lui obtient cette faveur et Cartier n'est pas du tout malade. Cependant, vingt-cinq de ses hommes sont déjà morts de la terrible maladie. Par bonheur, un sauvage, qui avait été autrefois guéri de cette maladie, lui apprend à fabriquer un remède, en utilisant les aiguilles, l'écorce et le bois d'un arbre appelé, pin blanc. Grâce à ce remède, tous les malades recouvrent la santé.





Au cours de ce même hiver, les Français éprouvent des difficultés de la part des Indiens, qui se montrent de plus en plus soupçonneux et malcommodes.

Aussi, après un hiver si pénible, Cartier n'a-t-il qu'une idée, retourner en France.

Le 6 mai, les Français et les sauvages se disent adieu. Les bateaux descendent le Saint-Laurent. Arrivé au golfe, Cartier choisit une route nouvelle : il contourne la presqu'île de Gaspé, traverse le golfe, longe le sud de Terre-Neuve et s'élance sur la mer, par le détroit de Cabot. Moins d'un mois plus tard, il arrivait au port de Saint-Malo.

Cartier n'apportait pas d'or et n'avait pas trouvé le passage vers la mer de l'ouest ou les Indes. Cependant, il avait découvert ou exploré un vaste territoire, au profit de la France. Il est vrai que d'autres marins étaient venus dans le golfe Saint-Laurent avant lui, pour y faire la pêche ; mais Jacques Cartier a été le premier à y venir en véritable explorateur. Il a été également le premier à explorer le fleuve Saint-Laurent jusqu'à Hochelaga. Plusieurs îles, plusieurs baies portent aujourd'hui encore le nom qu'il leur a donné. Les Canadiens ont bien raison d'honorer Cartier du titre de *découvreur du Canada* et de se montrer fiers d'un aussi grand homme.

● ● ● POUR BIEN PROFITER DE LA LEÇON ● ● ●

1. Jacques Cartier explore le golfe Saint-Laurent

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

a) Pourquoi le roi de France envoyait-il Jacques Cartier au Nouveau-Monde ?

b) Supposons que vous êtes engagé comme guide sur un bateau de touristes. Quel petit discours feriez-vous en passant à certains endroits que Cartier a visités, par exemple, à l'île aux Oiseaux, au détroit de Belle-Isle, au cap d'Espérance, à la baie des Chaleurs ? Expliquez à vos touristes pourquoi ces endroits ont été ainsi nommés.

c) Un matelot du navire de Jacques Cartier raconte à des matelots restés à Saint-Malo comment s'est faite la traversée. Qui va faire ce matelot ? Les autres matelots peuvent poser des questions. Supposez que le conteur ait beaucoup d'imagination et qu'il ajoute des détails de son invention. Vous, les matelots de Saint-Malo, allez-vous vous en apercevoir ? Est-ce que d'autres matelots de Cartier pourraient rétablir la vérité ?

B. RETENEZ BIEN CECI :

Jacques Cartier explora le golfe Saint-Laurent en 1534.
A Gaspé, il planta une croix et prit ainsi possession du pays

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) Aimeriez-vous refaire le voyage de Cartier dans le golfe Saint-Laurent ? Utilisez le moyen suivant.

D'abord, il faudrait une grande salle où l'on pourrait dessiner sur le plancher à la craie de tableau. (Y aura-t-il quelques élèves pour nettoyer le plancher proprement après le voyage ?...Oui ... ? A cette condition, on s'embarque pour l'aventure.)

Donc, l'un ou l'autre de vous va dessiner la carte de cette partie du Canada que nous allons visiter avec Cartier. C'est bien cela : on voit Terre-Neuve, un détroit, le fleuve Saint-Laurent, le golfe surtout, quelques îles ; cela suffit pour le moment. On complétera si c'est nécessaire en cours de route.

On part ?... On part. Quelqu'un lit ou raconte, livre en main, le voyage de Cartier. Tous les autres, vous vous tenez autour de la carte, suivant attentivement les mouvements des bateaux de

carton ou de bois qu'un élève déplace à l'aide d'une baguette, au fur et à mesure que le voyage progresse.

En cours de route, la carte est complétée, corrigée, enrichie d'animaux, de villages indiens, de croix, d'îles, de forêts, de noms, de scènes, le tout dessiné ou même reproduit en miniature. A un moment donné du voyage, vous pouvez jouer une scène qui vous intéresse particulièrement. Le voyage se poursuit sur ce ton-là jusqu'à la fin. C'est passionnant ! Essayez, vous verrez bien.

Et, s'il n'y avait pas de salle, il y aurait toujours la cour de récréation : on dessine à la craie, si la cour est pavée d'asphalte ou de ciment (la prochaine pluie se chargera du lavage); on trace le dessin sur la terre, si la cour n'est pas pavée ; ou bien encore, sur la neige, ou sur la patinoire, ou ailleurs... On se débrouille, n'est-ce pas ?

b) Si vous ne connaissez pas la chanson A *Saint-Malo, beau port de mer*, demandez à l'apprendre aujourd'hui et chantez-la. Saint-Malo, c'est justement le port d'où est parti Cartier pour le Canada.

c) Sur un carton assez solide, dessinez la croix que Cartier a plantée à Gaspé. N'oubliez pas l'écriteau. Découpez ce monument et inventez un moyen qui le fera tenir debout.

Saviez-vous que dans certaines cours d'école, les élèves ont planté une grande croix en souvenir de Cartier ? C'est un beau geste.

2. Cartier remonte le fleuve Saint-Laurent jusqu'à Montréal

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

a) Dressez la liste des *animaux*, des *arbres*, des *céréales* dont il est question dans ce voyage de Cartier.

b) Est-ce que les sauvages étaient menteurs et rusés parfois ? Qui va nous le prouver par un exemple tiré de ce chapitre ?

c) Comment expliquez-vous que des images nous montrent les Français dans leurs bateaux à Stadaconé et les mêmes Français dans des chaloupes, une fois à Hochelaga ?

B. RETENEZ BIEN CECI :

Cartier remonta le Saint-Laurent jusqu'à Montréal.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) Vous n'oublierez pas de compléter votre collection de bateaux par ceux de Cartier. Ici, vous pourriez ajouter, à côté du nom de l'explorateur, Jacques Cartier, *2e voyage, 1535*. Vous faites les trois bateaux ou seulement l'un des trois, comme vous le voulez.

b) Aimeriez-vous jouer à un petit jeu qu'on appellera le jeu de *Où suis-je* ? Pour cela, il faut avoir lu attentivement le voyage. Avant de commencer, soyez sûrs que vous pouvez indiquer sur sur une carte tous les endroits mentionnés au paragraphe 2 de ce chapitre. On commence le jeu ? Un de vous fait comme s'il était Cartier. Il se lève et dit, par exemple :

« Je m'embarque avec cent dix compagnons sur trois bateaux. Où suis-je ? »

Ou bien :

« Je viens de planter une croix de trente pieds. Où suis-je ? »

Ou bien encore :

« Je vois un beau détroit, mais la saison est trop avancée pour aller l'explorer. Où suis-je ? »

Et ainsi des autres questions que notre Jacques Cartier pose aux élèves. Pour augmenter l'intérêt de votre jeu, vous pouvez vous diviser en trois groupes: le groupe de la *Grande Hermine*, celui de la *Petite Hermine* et celui de l'*Emérillon*. A chaque question, l'élève d'un groupe doit être capable de nommer l'endroit et d'aller l'indiquer sur une carte pendue au mur. Si ce « matelot » ne peut répondre correctement, il se retire du groupe. Quand le temps fixé pour le jeu est écoulé, tous les matelots qui ont répondu correctement ont l'honneur de faire partie de l'équipage de Cartier et ont droit de porter un insigne... jusqu'à la prochaine leçon d'histoire. C'est le « capitaine Cartier » qui décore les vainqueurs.

c) Deux d'entre vous vont jouer le rôle des deux Indiens qui sont allés en France. Les autres élèves sont les Indiens et Indiennes de Stadaconé. Nos deux chanceux arrivent à Stadaconé où ils rencontrent des parents et des amis. Il s'agit de jouer cette scène. Les deux sauvages en ont vu des choses nouvelles !... Ils racontent cela à leur façon... Les autres leur posent des questions.

d) Dessinez ou construisez le village d'Hochelaga que Cartier eut l'occasion de visiter. La boîte de sable peut vous être utile.

e) Vous pourriez jouer la réception de Cartier au village d'Ho-

chelaga et la scène où il prie pour les pauvres Indiens malades.

f) Si vous en avez l'occasion, ne manquez pas de faire une visite sur le mont Royal. Là, essayez de vous représenter ce que Cartier pouvait voir du haut de la montagne, en 1535. Si le coeur vous en dit, dessinez le paysage tel qu'il vous apparaît.

g) Connaissez-vous des personnes qui sont déjà allées en Europe en bateau, à partir de Montréal ? Allez les trouver et, comme fait un journaliste, posez-leur des questions sur ce qu'elles ont remarqué le long du trajet. Inscrivez leurs réponses dans votre cahier ; à l'aide de ces notes vous pourriez faire une courte conférence à vos compagnons ou compagnes de classe.

3. Cartier hiverne à Québec

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

a) Parlez de la terrible maladie qui fit vingt-cinq morts parmi les Français. Comment les survivants en ont-ils été guéris ? Cartier a-t-il été touché par le scorbut ?

b) Relisez la fin du paragraphe où l'on dit que Cartier fut un grand découvreur. Vous pourriez à présent donner trois bonnes raisons pour prouver que Cartier a été vraiment un très grand explorateur et découvreur.

c) Cartier était-il un catholique ? Pourriez-vous citer deux actions qu'il a faites et qui prouvent son amour pour le bon Dieu et la Sainte Vierge ?

B. RETENEZ BIEN CECI :

Cartier passa un dur hiver à Québec.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) Aimeriez-vous jouer la scène où Cartier et ses malades font une procession en l'honneur de Marie ? Durant le trajet, vous récitez des *Je vous salue, Marie,* et vous chantez des cantiques à la Sainte Vierge. L'élève qui joue le rôle de Cartier fait la promesse solennelle d'aller en pèlerinage à *Rocamadour,* en France.

b) Y a-t-il dans votre ville ou village, une rue, une école, un monument, un pont, une société ou autre chose qui porte le nom de Jacques Cartier ? Informez-vous ; faites la liste de tout ce qui porte ce beau nom.

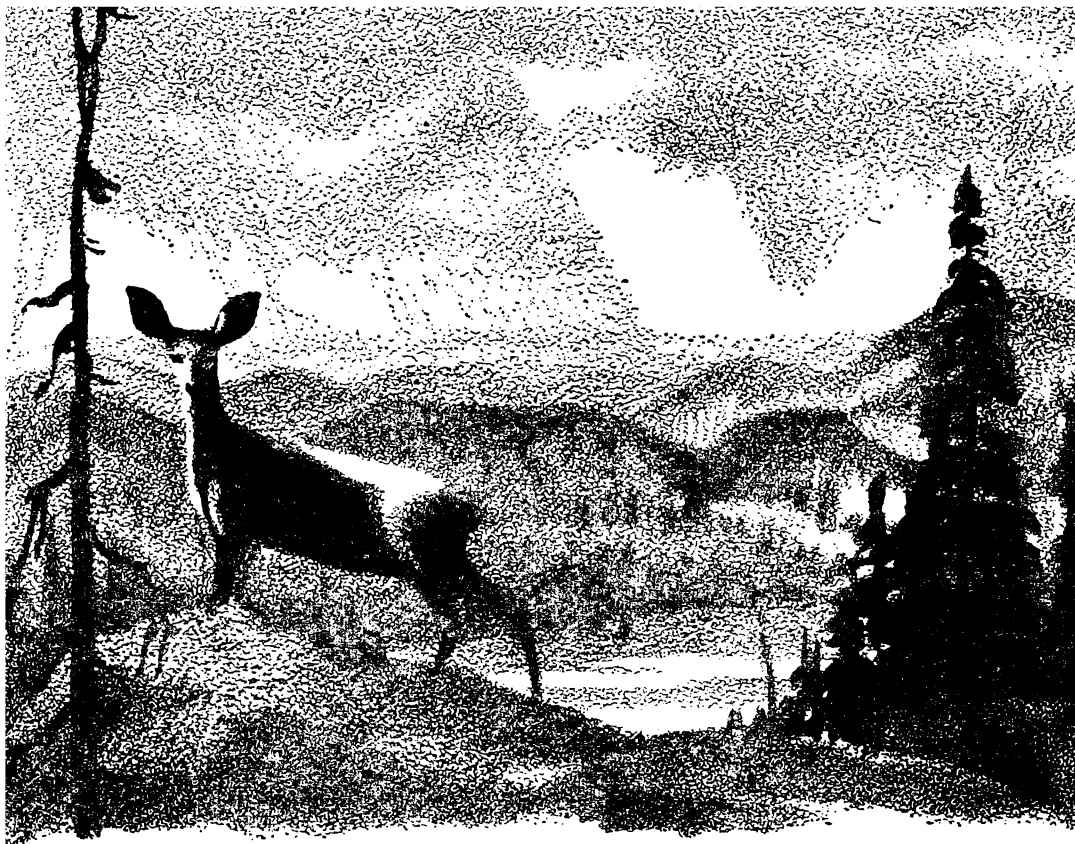
c) Il existe plusieurs livres sur les voyages de Cartier. En voici quelques-uns que vous pourriez lire dans vos temps libres :

Jacques Cartier, par GUY LAVIOLETTE, Collection Gloires nationales.

L'homme blanc de Gaspé, par EUGÈNE ACHARD.

Notre Jacques Cartier, par l'abbé ADÉLARD DESROSIERS, Granger et Frères, Montréal, 1945.

Jacques Cartier, navigateur, par ÉDOUARD PEISSON, Didier, Toulouse, 1944.

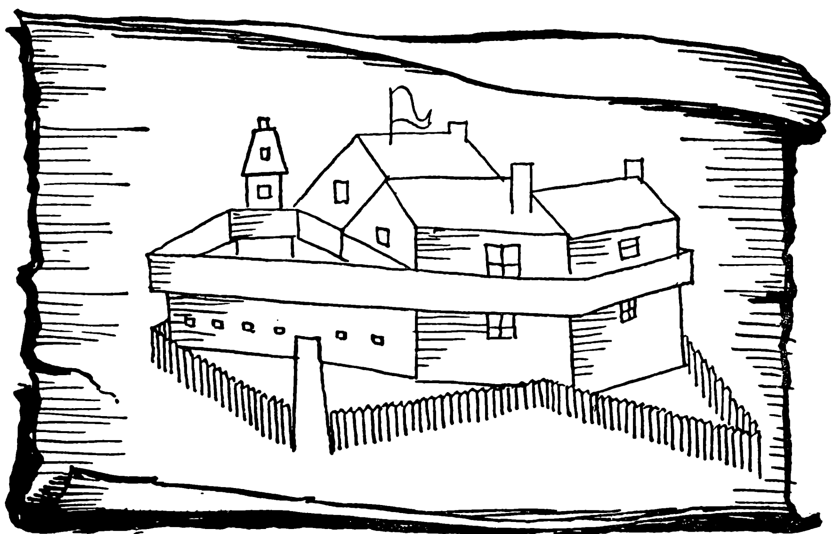


CHAPITRE V

ON PÉNÈTRE À L'INTÉRIEUR DU PAYS

1. Champlain était venu en Acadie

Après Jacques Cartier, un autre Français du nom de Champlain vint au Canada pour y fonder une colonie. Il explora lui aussi le Saint-Laurent jusqu'à Montréal. Le Canada lui apparut comme un pays merveilleux, un pays d'avenir, à cause de ses nombreux cours d'eau, de ses forêts immenses, de son sol riche et fertile, de l'abondance de ses poissons, de ses animaux à fourrure et de toutes ses autres richesses. Le journal de route de cet explorateur est rempli d'observations et de renseignements à la louange du Canada.



Champlain visita aussi l'Acadie et la côte américaine jusqu'à Boston. Il passa trois ans dans cette partie du Canada où se trouvent aujourd'hui les provinces maritimes de l'Ile-du-Prince-Édouard, de la Nouvelle-Écosse et du Nouveau-Brunswick. Il cherchait un endroit favorable à l'établissement d'une colonie. Mais nulle part Champlain ne trouva de sites plus convenables que sur les rives du fleuve Saint-Laurent. C'était l'endroit idéal pour une colonie d'avenir.

2. Champlain se rend au lac Champlain

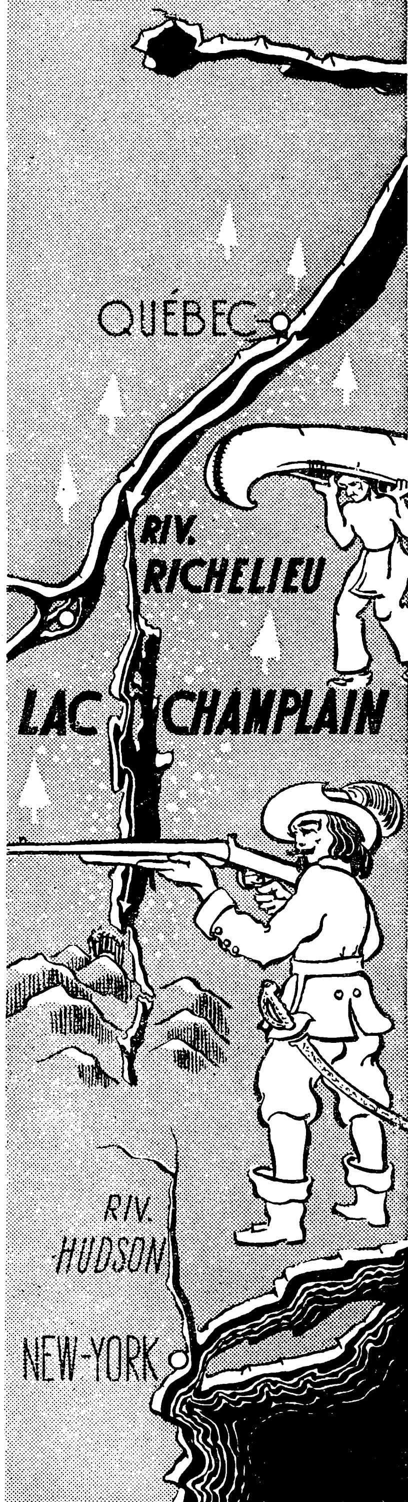
En 1608, Champlain naviguait de nouveau sur le Saint-Laurent. Il s'en venait établir des colons. Il s'arrête d'abord à Tadoussac, à l'entrée de la rivière Saguenay. De là, avec quelques hommes, il se dirige vers Stadaconé où il arrive le 3 juillet 1608. Aussitôt, il fait abattre des arbres sur une pointe de terre au pied du cap et y fait construire son *habitation*. La ville de Québec vient d'être fondée ; c'est de ce poste que les Français partiront pour pénétrer à l'intérieur du pays par le fleuve et par les rivières.

Champlain admire le fleuve Saint-Laurent et ses rives magnifiques. Mais, à l'intérieur des terres, qu'y a-t-il ? D'où viennent ces grandes rivières qui se jettent dans le Saint-Laurent ? Champlain ne le sait pas encore. Les sauvages le renseignent de leur mieux, mais Champlain veut voir par lui-même.

Or, un jour, les Montagnais viennent lui dire qu'ils préparent une grande expédition en terre lointaine, vers le sud-est, au pays des Iroquois. Ce voyage intéresse Champlain car les Montagnais sont des guides sûrs. D'un autre côté, il s'agit d'une expédition de guerre et Champlain n'aime pas guerroyer sans raisons graves. Que faire ? Les Montagnais le pressent de se joindre à eux et à leurs alliés ; avec les Français, qui « portent le tonnerre dans leurs mains », les sauvages sont sûrs de remporter une grande victoire. Après réflexion, Champlain accepte de les accompagner ; il va ainsi leur montrer que les Français sont leurs amis en temps de guerre comme en temps de paix.

En juin 1609, les voilà qui partent de Québec : une dizaine de Français dans une grande chaloupe et des guerriers indiens, Montagnais, Algonquins et Hurons, dans leurs vingt-quatre canots. Les embarcations remontent le fleuve jusqu'à l'embouchure de la rivière des Iroquois, la rivière Richelieu. Bientôt un rapide empêche la grande chaloupe des Français d'aller plus loin. Champlain décide de continuer avec deux de ses hommes dans les canots des sauvages ; il renvoie les autres Français à Québec avec la chaloupe. Les sauvages alliés se montrent fiers de Champlain, ce chef qui sait respecter ses promesses.

Le voyage se poursuit malgré les difficultés. Là où il y a des rapides, le courant est très violent ; et c'est à peine si un peu d'eau recouvre les grosses roches qui barrent la rivière. Comme il serait dangereux de con-



tinuer le voyage en canot, les guerriers doivent débarquer ; ils chargent canots et bagages sur leur dos et marchent le long du rapide, dans de mauvais sentiers, jusqu'à l'endroit où ils pourront reprendre la rivière sans danger. C'est là ce qui s'appelle faire un portage. Les rapides sont nombreux et les portages, très fréquents. Quand à peu près tous les rapides sont franchis, les canots filent durant une journée sur les eaux calmes de la rivière ; ils longent plusieurs belles îles basses où vivent des chevreuils, des ours, des castors et d'autres animaux sauvages. Belle occasion pour les Indiens de faire la chasse et de se régaler de viande fraîche. Le lendemain, les guerriers arrivent enfin en vue d'un beau lac dans lequel viennent se jeter quatre rivières très poissonneuses. Champlain admire ce beau pays ; le lac est bordé de grandes forêts de pins, de chênes, de sapins, de cèdres, de noyers.

Les canots longent le lac, du côté ouest, où le pays est moins montagneux. Champlain apprend des sauvages que les Iroquois vivent là-bas, au-delà des montagnes qui se dressent tout à fait au bout du lac, droit devant lui. C'est donc là qu'il faut aller surprendre les ennemis. Par prudence, on ne voyagera que de nuit,

en silence. Le jour, on se reposera, cachés dans les bois.

Un soir, comme les canots avancent tranquillement à l'extrémité du lac, Champlain et ses alliés aperçoivent une flottille de canots iroquois qui contournent un cap. Les ennemis se voyant découverts poussent des cris terribles. Les sauvages, amis des Français, répondent par leur cri de guerre. On passe vite aux injures puis aux menaces. Mais il est trop tard pour commencer la bataille. Les Iroquois se dirigent vers la grève et se barricadent de leur mieux. Champlain et ses alliés restent dans leurs canots, qu'ils ont la précaution de relier l'un à l'autre à l'aide de perches. Ainsi les embarcations ne seront pas dispersées dans l'obscurité. Le reste de la nuit se passe en chansons et en danses de guerre, en défis et en menaces, en moqueries et en vantardises.

Le lendemain matin, dès le lever du soleil, les alliés débarquent et se préparent au combat. Bientôt, deux cents Iroquois s'avancent précédés de trois chefs. Les alliés vont à leur rencontre. Quand ils n'en sont séparés que d'une trentaine de pas, ils ouvrent leurs rangs et laissent apparaître Champlain, qui s'était jusque-là tenu caché. A la vue de cet homme à peau blanche et au



costume si étrange, les Iroquois s'arrêtent tout étonnés. Champlain lève son arquebuse et tire en direction des trois chefs iroquois. Le bruit de la détonation surprend fort les Iroquois ; mais, quand ils voient deux de leurs chefs et un troisième guerrier rouler par terre, frappés à mort comme par la foudre, la peur les saisit. A ce moment, un des deux Français tire à son tour un coup d'arquebuse. Les Iroquois terrifiés tournent le dos et se sauvent à toutes jambes dans la forêt. Les Algonquins les poursuivent et font une douzaine de prisonniers.

C'est une victoire complète pour Champlain et les Indiens alliés qui s'en retournent célébrer dans leur pays ce grand exploit. Le plus satisfait de tous, c'est Champlain ; cette expédition lui a permis de connaître une nouvelle partie du pays, une fort belle région où il a découvert le lac auquel il donne son nom, le lac Champlain.

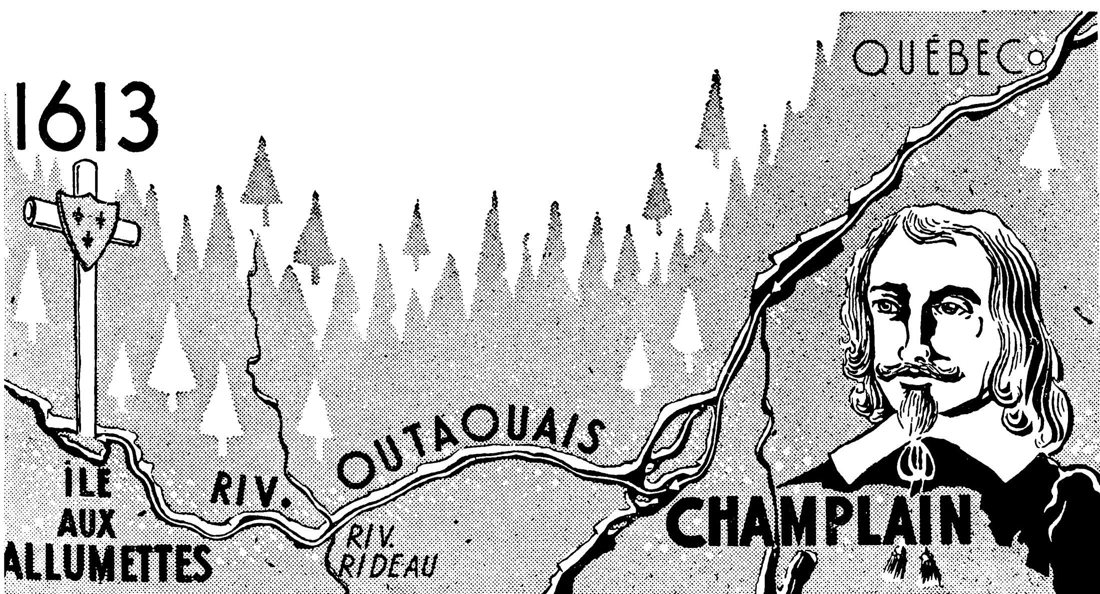
3. Champlain remonte l'Outaouais

Champlain connaît la route du sud, celle qui mène au pays des Iroquois par la rivière Richelieu. Il a souvent entendu parler aussi de la route de l'ouest, beaucoup plus longue, qui traverse des régions où habitent plusieurs tribus indiennes. Champlain désire rendre visite à ces sauvages et en faire des amis des Français ; il a hâte de connaître cette région que les Indiens lui vantent comme le paradis de la chasse et de la pêche.

En 1613, Champlain entreprend donc une grande expédition vers l'ouest. Il remonte le fleuve Saint-Laurent jusqu'à Montréal. De là, avec quatre Français et un sauvage comme guide, il franchit les rapides de Lachine, traverse le lac Saint-Louis puis le lac des Deux-Montagnes, sur l'Outaouais. De chaque côté de cette rivière, ce sont d'épaisses forêts et, par-ci par-là, de belles îles remplies de gibier.

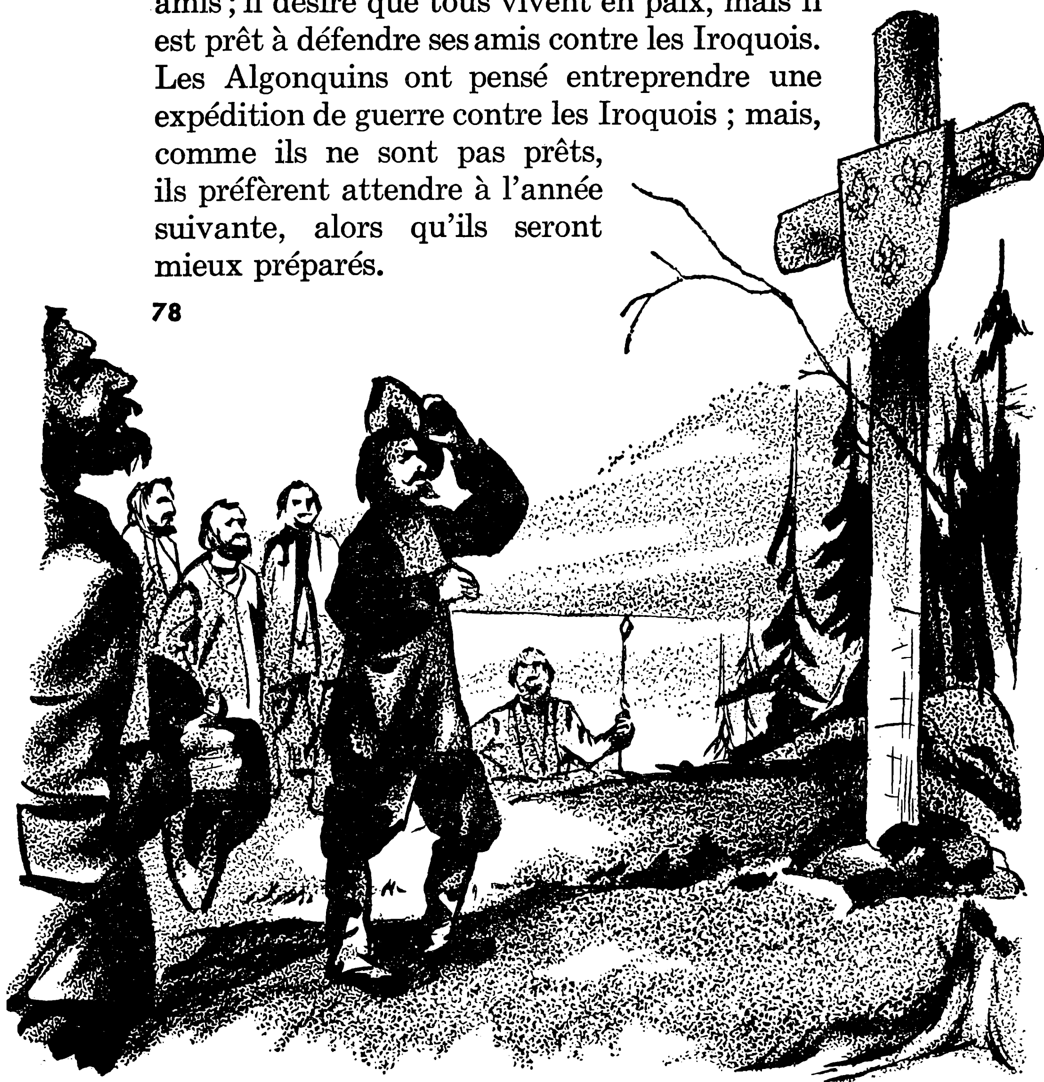
Le long de certains rapides, les *portageurs* ne réussissent pas à se tracer un sentier : la forêt est trop touffue. Alors, il leur faut marcher dans l'eau ; à l'aide de cordes, ils tirent les canots contre le courant ; c'est une manoeuvre très épuisante et dangereuse. Une fois, Champlain vient bien près de se faire emporter par le poids du canot qu'il tire. Par bonheur, il réussit à s'agripper à des pierres ; mais la corde du canot est si mal entortillée autour de sa main qu'il a grand-peine à se tirer de cette aventure. Sans l'aide de ses compagnons, il aurait pu y laisser un bras.

En continuant leur exploration, nos gens découvrent deux rivières qui se jettent, l'une à droite, l'autre à gauche, dans l'Outaouais ; celle de gauche (la Rideau) forme à cet endroit une belle chute de trente pieds de hauteur. Les Indiens font là une cérémonie qui doit les protéger contre les dangers. D'abord, chacun met un peu de tabac dans un plat. Ensuite, tous dansent autour du plat en chantant. Puis un capitaine prononce un discours et va jeter le tabac dans la chute. Et, à ce moment, les assistants poussent un grand cri. C'est une cérémonie qui se répète à chaque chute. Plus haut, sur l'Outaouais, on rencontre encore des passages difficiles. Les îles sont



nombreuses et couvertes ordinairement de beaux arbres. Souvent, les voyageurs choisissent une de ces îles pour y installer leur campement de nuit. Et, le matin, avant de repartir, il arrive parfois que Champlain plante une grande croix, portant les armes de la France.

Un jour, Champlain s'arrête à une belle grande île, l'île aux Allumettes. Un groupe d'Algonquins y sont établis. Champlain fait assembler tous les chefs des alentours ; il leur explique pourquoi il est venu de si loin ; il veut leur montrer que les Français sont leurs amis ; il désire que tous vivent en paix, mais il est prêt à défendre ses amis contre les Iroquois. Les Algonquins ont pensé entreprendre une expédition de guerre contre les Iroquois ; mais, comme ils ne sont pas prêts, ils préfèrent attendre à l'année suivante, alors qu'ils seront mieux préparés.



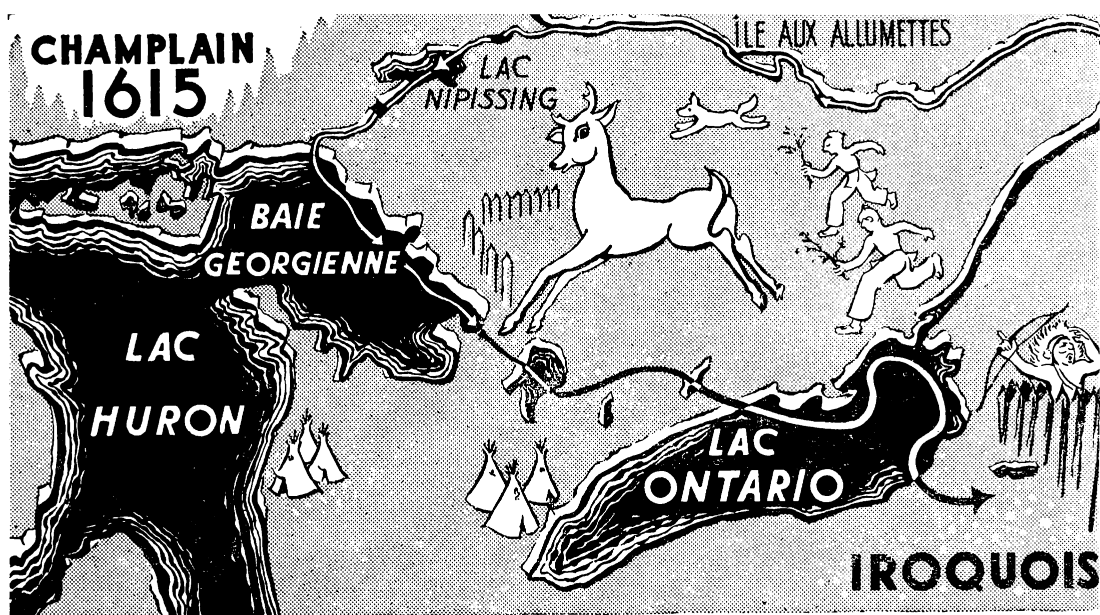
A ce moment, ils ont plusieurs ballots de fourrures qu'ils désirent aller porter aux Français; leurs canots sont prêts à descendre à Montréal. Champlain décide donc de se joindre aux Indiens et de remettre à plus tard la suite de son voyage vers l'ouest. Avant de partir, il élève une grande croix de cèdre portant les armes de la France ; il demande aux sauvages de conserver ce monument en souvenir des Français ; ce que les sauvages lui promettent volontiers. Champlain prend ainsi possession de ces territoires au nom du roi de France.

4. Champlain explore la région du lac Ontario

Au milieu de l'été de 1615, Champlain repart avec deux Français et dix sauvages afin de reprendre son voyage vers l'ouest où il reste encore tant à découvrir. Jusqu'à l'île aux Allumettes, c'est un trajet connu. Plus haut, sur l'Outaouais, les rapides sont plus fréquents, les rives, plus rocheuses et moins agréables ; aussi, le voyage est-il plus dur. Par contre, il y a abondance de petits fruits : framboises et bleuets ; les explorateurs s'en régalent.

Ils arrivent ensuite à l'endroit où l'Outaouais descend du nord. Comme c'est vers l'ouest qu'ils doivent se diriger, ils quittent l'Outaouais et commencent aussitôt un voyage pénible au cours duquel ils font de longs et épuisants portages, canots et bagages sur le dos. Quand un lac se présente sur leur route, ils le traversent en canot, après quoi la marche difficile recommence à travers les forêts.

Enfin, ils atteignent les bords du grand lac Nipissing. C'est un endroit merveilleux pour la chasse et la pêche. Champlain y passe deux jours. Les sauvages de l'endroit lui font de belles réceptions d'amitié. Ils vont à la pêche et à la chasse afin d'offrir aux visiteurs quelque chose de bon et de frais à manger.



Après s'être reposés, les voyageurs reprennent l'aviron. Ils s'engagent à présent dans la rivière des Français, une rivière qui déverse les eaux du lac Nipissing dans le lac Huron. La navigation sur cette rivière est particulièrement difficile à cause de nombreux rapides. Dans tous les villages où il s'arrête, Champlain est reçu avec de grandes manifestations de joie par les sauvages ; tous les chefs deviennent ses amis. Les voyageurs débouchent enfin dans le lac Huron, dans cette immense baie qui s'appelle la baie Georgienne. Tout en se dirigeant vers le sud, Champlain longe le côté est de la baie. Il débarque bientôt en plein pays huron.

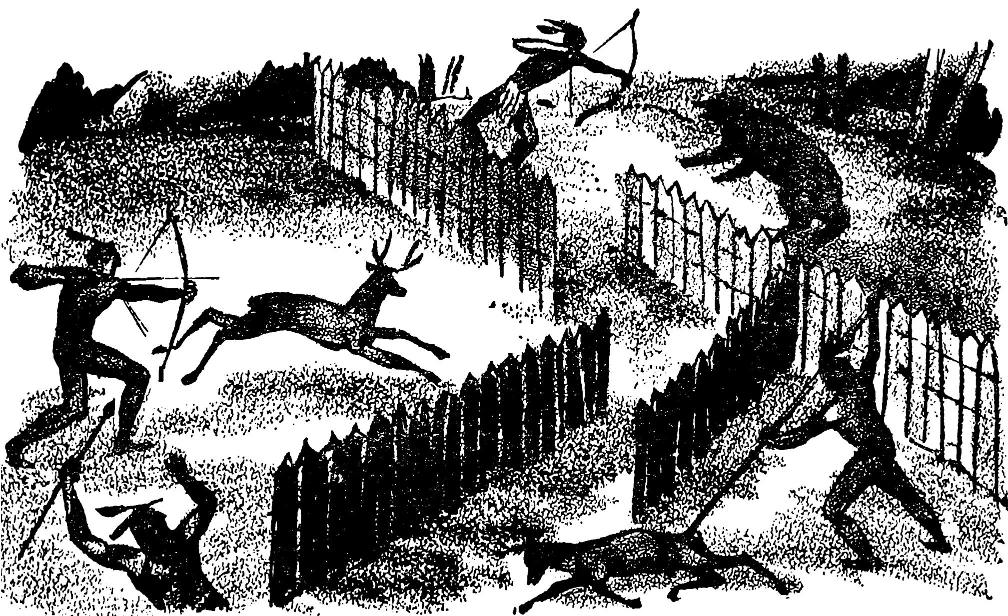
Champlain est accueilli au milieu des danses et des festins organisés en son honneur. Les Hurons sont sincères dans leur amitié pour Champlain ; mais, d'un autre côté, ils comptent que les Français vont les aider à remporter une grande victoire sur les Iroquois. Champlain a fait alliance avec les Hurons ; il leur a promis son aide, il doit tenir parole. Des messagers sont envoyés dans toutes les bourgades afin de rassembler les guerriers. Au début de septembre, comme l'armée est à peu

près au complet, Champlain donne le signal du départ.

Les guerriers voyagent en canot, en direction du sud, vers la principale bourgade fortifiée des Iroquois. Ils font de nombreux portages, soit pour éviter des rapides, soit pour passer d'un lac à un autre.

Certain jour, les sauvages organisent une grande chasse. Les bêtes, affolées par les cris des chasseurs, vont d'elles-mêmes se faire tuer dans une espèce de grand parc que les Indiens peuvent construire en un rien de temps. Après des festins et des discours, les guerriers reprennent l'expédition un moment arrêtée.

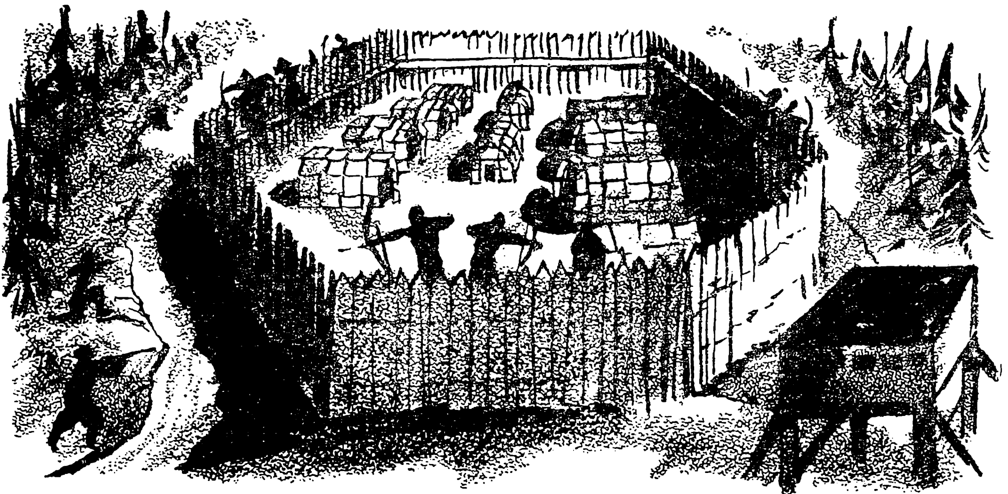
Enfin, une dernière rivière les conduit au grand lac Ontario. Une vraie mer ! Et, c'est de l'autre côté de cette mer que vivent les Iroquois ; c'est là que s'en vont les guerriers. Il serait imprudent de traverser le lac en droite ligne : les tempêtes y sont dangereuses ; sans compter que des *espions* iroquois peuvent voir venir les guerriers et donner l'alarme. Alors, il vaut mieux longer le bord du lac, où les canots sont plus difficiles à distinguer à cause du fond de verdure. Une fois débarqués, les guer-



riers cachent soigneusement les canots ; le reste du voyage se fait à pied, au milieu de mille précautions.

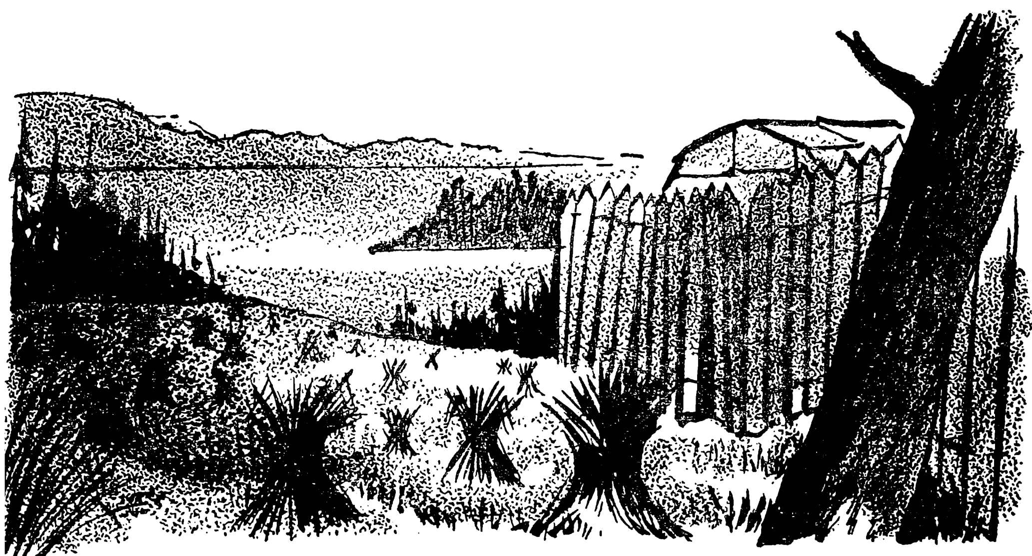
Voici nos guerriers arrivés à la bourgade iroquoise ; elle est entourée d'une solide palissade : quatre rangs de troncs d'arbres hauts de trente pieds. Derrière la palissade, les guerriers iroquois, montés sur une estrade, lancent des pierres et des flèches. Alors, Champlain fait construire une tour, encore plus élevée que la palissade du fort. Et, du haut de cette tour, les Français se mettent à tirer du fusil à l'intérieur de la palissade. Les Iroquois sont d'abord effrayés et plusieurs descendent de l'estrade pour se cacher. Mais ils continuent à lancer des flèches. Champlain est même blessé ; il reçoit une flèche dans une jambe et une autre au genou. Deux chefs hurons sont aussi blessés. Le combat continue dans le plus grand désordre. Champlain tente de regrouper ses hommes, mais il ne réussit pas à se faire entendre. Les Hurons, voyant qu'ils ne gagneront pas la bataille, se découragent et se sauvent avec leurs blessés. Champlain est bien obligé d'abandonner le combat.

Tous retournent à leurs canots et traversent en hâte le lac Ontario. Pour oublier leur échec, ils commencent



une grande chasse qui dure plus d'un mois. Ils prennent bien soin de Champlain qui se remet assez vite de ses blessures. La chasse terminée, chacun revient à son village. Quant à Champlain, il décide de passer l'hiver chez ses amis du lac Ontario. Il visite leurs villages, se renseigne sur leurs coutumes, apprend quelques mots de leur langue, participe à leurs fêtes et à leurs travaux, se fait de nouveaux amis et prépare ainsi le travail des missionnaires et des explorateurs qui viendront à sa suite. Il lui arrive d'accompagner le Père Joseph Le Caron, un missionnaire récollet qui, lui aussi, visite les tribus indiennes de cette contrée. Partout Champlain est bien reçu. Les sauvages lui font toujours fête ; ils lui servent de bons repas de viande et de poisson. Quand Champlain part pour un autre village, les sauvages s'offrent toujours à le guider.

Ces nations sauvages ont l'habitude de vivre au même endroit ; ce qui leur permet de faire un peu de culture ; aussi, leur pays ressemble-t-il un peu à des campagnes habitées ; ici, c'est un bout de forêt, là, c'est un champ cultivé.



Au début de l'été, Champlain s'empresse de reprendre la route de l'Outaouais jusqu'à Montréal et, de là, vers son habitation de Québec où tout le monde commence à s'inquiéter à son sujet ; car le bruit a couru qu'il était mort. Grande surprise et grande joie à son arrivée !

Champlain se dit bien satisfait de ce voyage d'exploration. Déjà, il a parcouru de grandes étendues de ce nouveau pays qui lui paraît si beau et si riche en toutes sortes de ressources.

En face de cette immensité des lacs Ontario et Huron, il a dû rêver à tout ce qui se cachait encore au delà de ces mers d'eau douce, du côté de l'ouest, vers l'inconnu si attirant, où s'engageraient après lui des missionnaires et d'autres explorateurs.

5. Les missionnaires vont chez les païens

Les terres et les peuplades que découvrait Champlain, il voulait les donner à la France ; mais, de plus, il les voulait à Dieu. Aussi, à mesure qu'il dressait des croix aux armes du roi en ce pays du Canada, désirait-il voir les missionnaires planter la croix du Christ partout où il y avait des âmes à convertir et à sauver. Les Pères Le Caron, Jogues, de Brébeuf et bien d'autres encore, étaient venus de France à la demande de Champlain. De Québec, ces missionnaires partaient en explorateurs du Christ à la recherche des âmes.

Se rendre au pays des sauvages en ce temps-là, ce n'était pas un voyage de plaisir. Les missionnaires comme les explorateurs voyageaient en canot, sur les rivières et sur les lacs.

Dès le petit matin, on se mettait en route et on devait ramer ou portager jusqu'à la nuit. On ne s'arrêtait que deux fois par jour pour manger un peu d'une bouillie insipide faite de farine de blé-d'Inde, sans sel ni sucre. Si l'on avait la chance de tuer une bête sauvage, on



faisait un festin à tout manger ; mais le lendemain on retombait au régime de la bouillie. La provision de farine épuisée, il ne restait plus rien ; et c'est à jeun qu'il fallait continuer à avironner et à faire des portages. Un jour, dit-on, un missionnaire fut bien heureux de mâcher ses lacets de peau d'anguille, après avoir passé plusieurs jours sans manger.

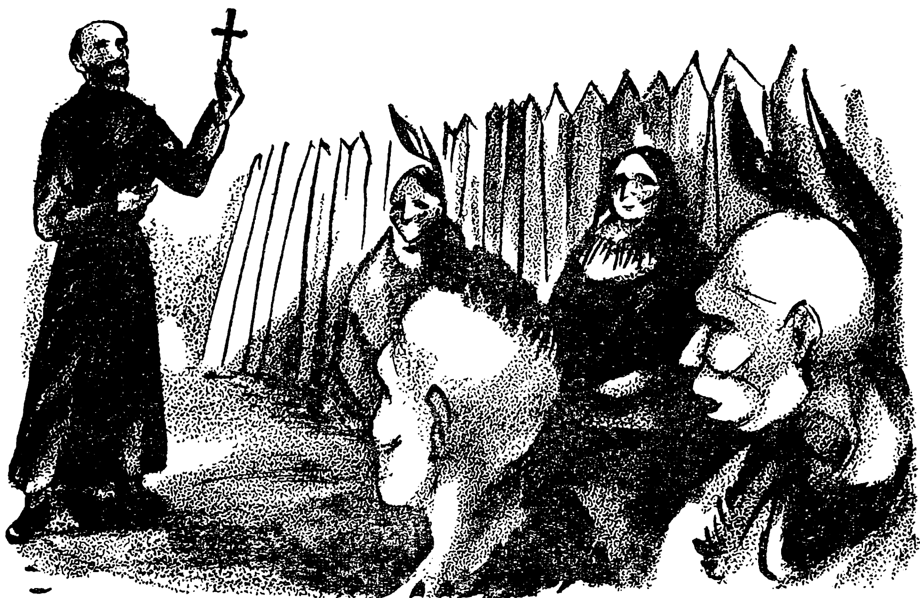
Ces voyages duraient parfois trente, quarante jours et même davantage. En songeant à la fatigue, à la faim, aux nuits sans sommeil des voyageurs dévorés par les moustiques, il est aisé de comprendre les souffrances endurées par les missionnaires en route vers les contrées à évangéliser. Et dire que les épreuves ne faisaient que de commencer.

Une fois rendu en pays de mission, le missionnaire se construisait une cabane d'écorce et entreprenait son travail d'apôtre. Les pires ennemis du missionnaire étaient les sorciers qui faisaient croire aux autres sauvages que les « robes-noires » étaient des menteurs, de méchants sorciers, des magiciens qui faisaient mourir le blé, qui empoisonnaient les eaux des rivières, qui tuaient les hommes, qui mangeaient des os et qui bu-

vaient du sang humain. Malheureusement, trop de sauvages croyaient toutes ces faussetés. Et voilà pourquoi les missionnaires avaient tant de peine à convertir les païens.

Malgré tout, les missionnaires réussissaient à se faire aimer ; car les sauvages s'apercevaient bien que ces hommes-là n'étaient pas comme les autres. Il n'y avait qu'eux pour venir de si loin leur parler du bon Dieu, malgré les dangers et les fatigues. Avant de comprendre les vérités de la religion, les sauvages étaient gagnés par la charité et la vie sainte de ces hommes de prière. Les missionnaires soignaient les malades, ils consolaient les malheureux, ils aidaient les Indiens dans leurs travaux et leur rendaient toutes sortes de services.

Les sauvages appréciaient ce que les missionnaires faisaient pour eux et, peu à peu, s'intéressaient à la religion catholique. Ils allaient assister aux cérémonies ; ils écoutaient les leçons de catéchisme au cours desquelles les Pères leur parlaient du ciel, de l'enfer, du péché, de la mort, des mystères de notre religion et de tout ce que les païens doivent connaître pour devenir chrétiens. A l'occasion, le missionnaire faisait jouer des



saynètes afin d'expliquer les vérités de la religion. Pour se faire mieux comprendre, le missionnaire se servait du crucifix et d'images coloriées. Il utilisait aussi une espèce de jeu de cartes en couleurs ; les sauvages appelaient ce jeu *le chemin pour arriver au Paradis ou pour aller en Enfer*. Dans ce jeu, ils trouvaient, en effet, tout ce qu'un chrétien doit savoir pour se sauver et éviter les flammes de l'enfer.

Au commencement, les conversions étaient plutôt rares ; les sorciers travaillaient toujours de leur côté. Mais, heureusement, les nouveaux convertis amenaient d'autres païens aux missionnaires et, peu à peu, des milliers de sauvages furent baptisés. Comme c'était touchant de voir ces sauvages convertis pratiquer courageusement la religion ! Plusieurs Indiens et Indiennes moururent comme des saints et des saintes. Vous vous rappelez la petite Catherine Tékakwitha. Des exemples comme celui-là, il y en eut un grand nombre.

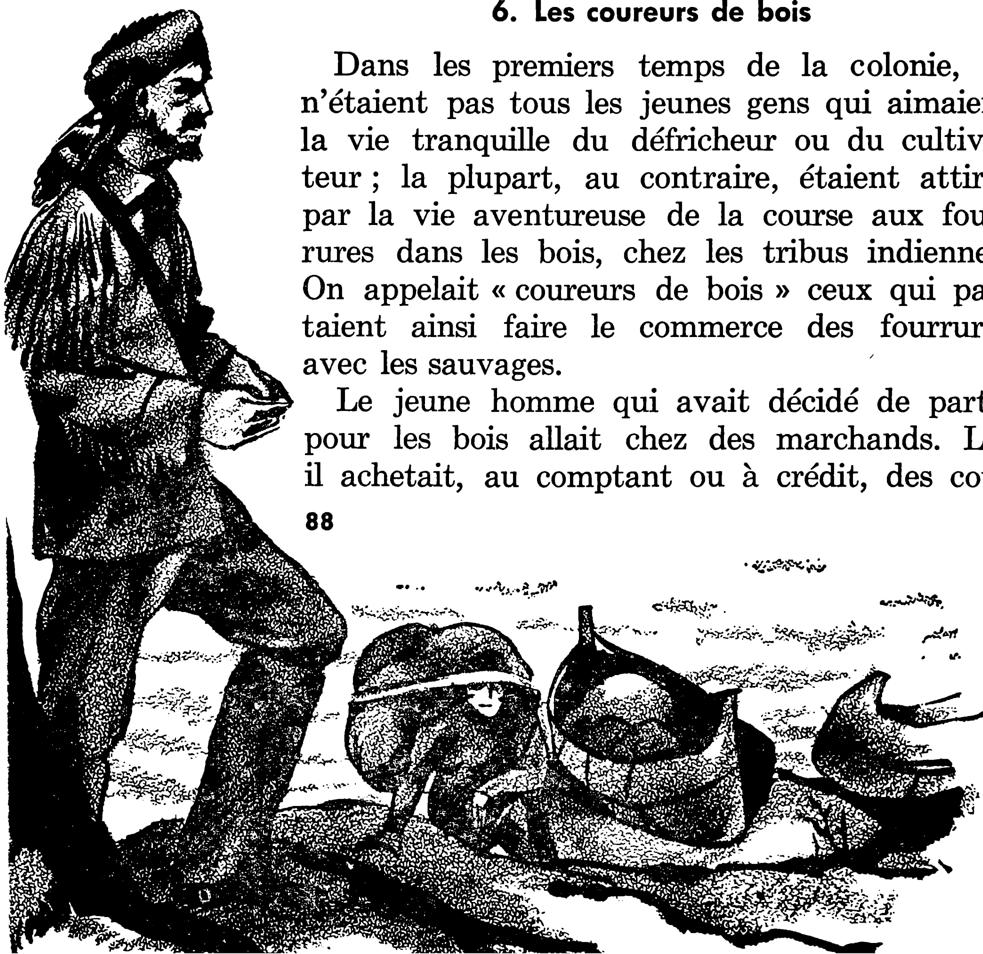
La plupart des missionnaires ont sacrifié leur vie au service de ces pauvres païens ; plusieurs ont reçu la grâce du martyre. Toutes leurs souffrances, ils les ont endurées avec joie pour faire connaître et aimer le nom



du bon Dieu. Grâce à ce dévouement des missionnaires, grâce à leurs sacrifices, l'Église s'est enrichie de nombreux convertis et de nouveaux saints.

Grâce aussi à ce zèle infatigable des missionnaires, les nations indiennes furent mieux connues et le pays fut de plus en plus exploré. Comme l'a écrit un historien, pas un cap n'a été contourné, pas une rivière n'a été découverte sans qu'un missionnaire n'ait montré le chemin. C'était une façon de dire que les missionnaires ont été des explorateurs et des découvreurs, tout en étant des porteurs d'Évangile.

6. Les coureurs de bois



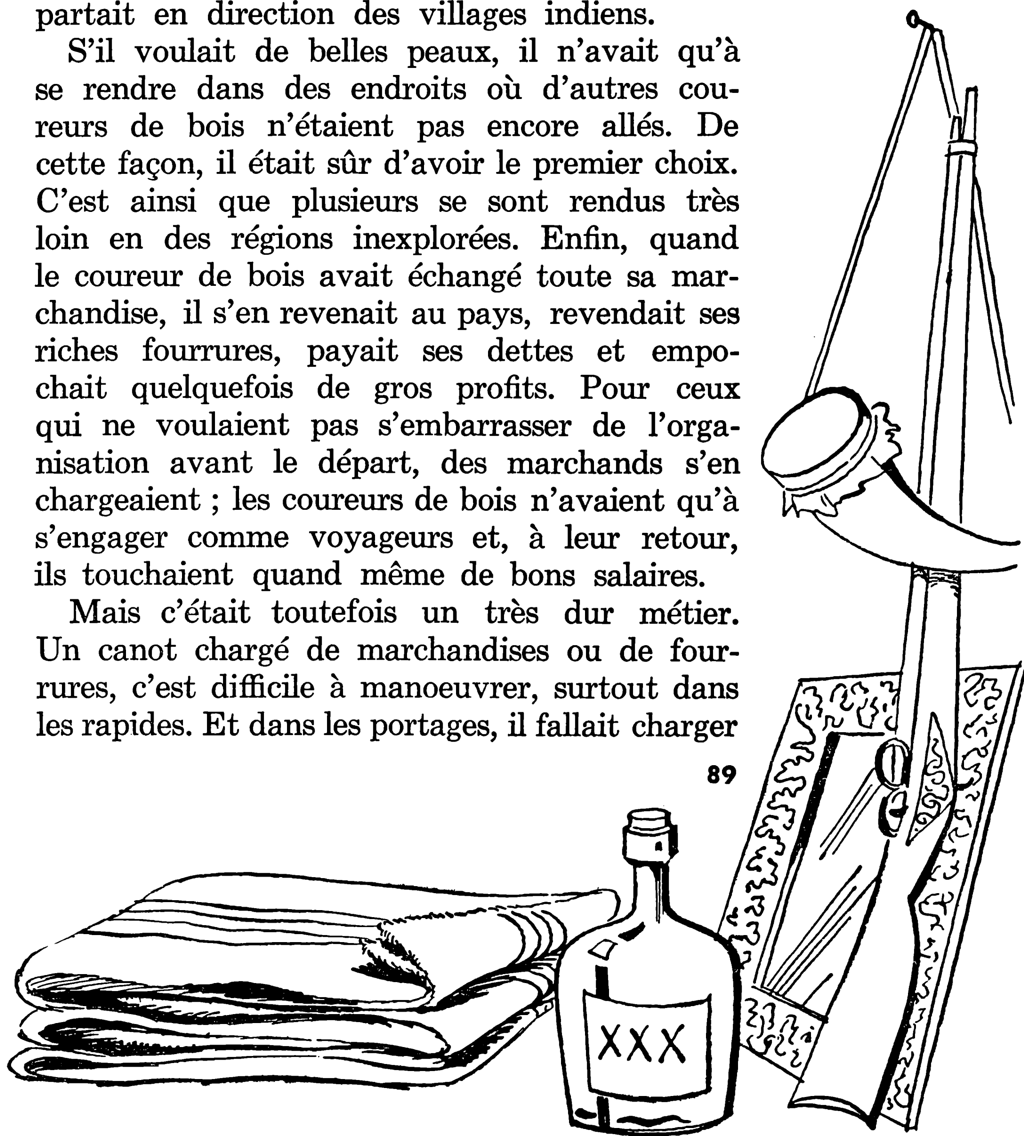
Dans les premiers temps de la colonie, ce n'étaient pas tous les jeunes gens qui aimaient la vie tranquille du défricheur ou du cultivateur ; la plupart, au contraire, étaient attirés par la vie aventureuse de la course aux fourrures dans les bois, chez les tribus indiennes. On appelait « coureurs de bois » ceux qui partaient ainsi faire le commerce des fourrures avec les sauvages.

Le jeune homme qui avait décidé de partir pour les bois allait chez des marchands. Là, il achetait, au comptant ou à crédit, des cou-

teaux, des étoffes, des *boissons fortes* ; autant de choses que les sauvages appréciaient beaucoup et contre lesquelles ils étaient prêts à échanger leurs plus belles fourrures. Le voyageur chargeait sa marchandise dans un canot ; puis, en compagnie d'un ou de deux autres jeunes gens aussi avides d'aventures que lui, il partait en direction des villages indiens.

S'il voulait de belles peaux, il n'avait qu'à se rendre dans des endroits où d'autres coureurs de bois n'étaient pas encore allés. De cette façon, il était sûr d'avoir le premier choix. C'est ainsi que plusieurs se sont rendus très loin en des régions inexplorées. Enfin, quand le coureur de bois avait échangé toute sa marchandise, il s'en revenait au pays, revendait ses riches fourrures, payait ses dettes et empochait quelquefois de gros profits. Pour ceux qui ne voulaient pas s'embarrasser de l'organisation avant le départ, des marchands s'en chargeaient ; les coureurs de bois n'avaient qu'à s'engager comme voyageurs et, à leur retour, ils touchaient quand même de bons salaires.

Mais c'était toutefois un très dur métier. Un canot chargé de marchandises ou de fourrures, c'est difficile à manoeuvrer, surtout dans les rapides. Et dans les portages, il fallait charger



sur son dos des paquets de deux cents livres et plus. Par beau temps et dans le sens du courant, on pouvait couvrir une distance de cinquante milles par jour ; mais pas plus d'une trentaine de milles, en remontant le courant. Et dire qu'il y avait même des garçons d'une douzaine d'années qui s'engageaient dans ce métier ; ils devaient être bien *bâtis* ; autrement, ils ne seraient jamais revenus de tels voyages.

Les coureurs de bois qui étaient honnêtes et qui se conduisaient bien avaient une grande influence sur les sauvages ; certains furent traités comme de vrais capitaines indiens. Ils ont rendu d'importants services à leur patrie. Ils ont aussi aidé les missionnaires dans leur travail de conversion. Grâce aux coureurs de bois, Français et sauvages ont vécu habituellement dans une grande amitié ; bien souvent aussi, les coureurs de bois ont réussi à empêcher une guerre entre tribus indiennes. De retour dans le pays, ces bons coureurs de bois s'achetaient une terre, se bâtissaient une maison, se mariaient et vivaient heureux au milieu de leur famille.

Mais tous les coureurs de bois n'étaient pas aussi sages. Plusieurs ne cherchaient que l'argent et le plaisir ; ils trompaient les sauvages dans leurs marchés ; ils encourageaient les Indiens à commettre toutes sortes de crimes en leur distribuant trop de *boissons fortes* ; et ils se conduisaient parfois si mal que les sauvages finissaient par se débarrasser de ces effrontés soit en les chassant de leur bourgade, soit en les massacrant sans pitié. Les mauvais coureurs de bois qui revenaient dans leur paroisse, ne pensaient qu'à s'amuser et à gaspiller leur argent. Ils en venaient à mener la vie insouciante des Indiens ; ils négligeaient leurs devoirs de religion, devenaient ivrognes, paresseux et vicieux. Ils donnaient de mauvais exemples et de mauvais conseils. Ils se moquaient des gens qui cultivaient la terre et qui travail-

laient à établir une colonie solide. Par leur mauvaise conduite, ils ont nui au pays et à la religion chrétienne, alors qu'ils auraient pu être très utiles comme l'ont été les bons coureurs de bois.

À présent, quand vous penserez aux découvreurs et aux explorateurs de notre pays, vous n'oublierez pas les missionnaires et les coureurs de bois. Leurs longs voyages à la recherche des tribus indiennes les ont conduits dans des régions nouvelles où, parfois, pas un Blanc n'était encore allé ; ils ont ainsi contribué à la découverte de notre pays.

Dans les chapitres qui vont suivre, vous aurez l'occasion de faire des voyages avec quelques-uns des missionnaires, par exemple, les pères Marquette et Albanel ; et, avec quelques-uns des coureurs de bois, comme Nicolet, Radisson, Des Groseilliers, La Salle, La Vérendrye, Mackenzie et d'autres. Vous verrez alors jusqu'à quel point ils ont aidé le Canada.

• • • POUR BIEN PROFITER DE LA LEÇON • • •

1 et 2. Champlain en Acadie et au lac Champlain

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

a) Indiquez sur une carte jusqu'où Champlain s'est rendu :
Sur les côtes de l'Atlantique ;
Sur le Saint-Laurent ;
Sur la rivière Richelieu.

b) Dressez une liste de ce que Champlain admirait dans notre beau pays.

c) Au cours des expéditions de guerre, est-ce qu'on voyage de jour ou de nuit ? Expliquez.

d) Tout le monde est-il content après ce combat au lac Champlain ? Expliquez pourquoi.

B. RETENEZ BIEN CECI :

Champlain est venu en Acadie puis il s'est établi à Québec.
Champlain s'est rendu jusqu'au lac Champlain.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) Dans les notes de voyage de Champlain, on trouve de très jolis dessins qui illustrent les richesses du pays. Vous allez vous construire vous-même un petit album de ce genre. Choisissez le format que vous voudrez. Sur la première page, écrivez le titre :

RICHESSES DU CANADA

Sur chacune des pages suivantes, illustrez une de ces richesses et écrivez au bas, selon le cas : *COURS D'EAU, FORÊTS, SOL FERTILE, POISSONS, ANIMAUX À FOURRURE.*

b) Trouvez un vieux calendrier et, au verso, dessinez le Saint-Laurent depuis le golfe jusqu'à Hochelaga. Ajoutez-y la rivière Saguenay, le lac Saint-Pierre, le Richelieu et le lac Champlain. Vous compléterez cette carte plus tard en étudiant les autres voyages de Champlain. Prévoyez de l'espace pour les Grands Lacs.

c) Dessinez les arbres que Champlain a remarqués en route. Inscrivez le nom de ces arbres. Servez-vous des illustrations de votre manuel, de photographies, de tout ce que vous voudrez. Faites un album, si cela vous plaît.

d) Toute la classe peut jouer la rencontre des ennemis au clair de lune. Vous faites comme dans votre récit. Tout le monde joue !

e) Vous pourriez jouer le combat de Champlain au lac Champlain. Cela pourrait peut-être se faire dans la salle de récréation ou en plein air. Une baguette peut servir d'arquebuse et votre règle peut remplacer l'arc des sauvages.

3. Champlain remonte l'Outaouais

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

a) En vous servant d'une carte, racontez le voyage de Champlain sur l'Outaouais.

b) Champlain a-t-il fait la guerre au cours de ce voyage ?

B. RETENEZ BIEN CECI :

Champlain a remonté l'Outaouais, une première fois jusqu'à l'île aux Allumettes.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) Ajoutez sur la carte commencée au verso d'un calendrier ce que Champlain a découvert de neuf au cours de son voyage sur l'Outaouais (les rapides de Lachine, le lac Saint-Louis, le lac des Deux-Montagnes, l'île aux Allumettes). Vous compléterez la carte à la prochaine leçon.

b) Essayez de rebâtir le village des Algonquins qui vivaient à l'île aux Allumettes. Utilisez la boîte de sable, par exemple.

c) Jouez la scène où Champlain dit aux sauvages pourquoi il est venu dans leur pays. Un élève fait le discours ; quatre autres élèves représentent des Français ; le reste de la classe joue le rôle des sauvages. Il y a plusieurs chefs de tribus ; chacun prononce un discours à sa façon. On échange des présents.

d) Construisez en petit une croix comme celle que Champlain a plantée à l'île aux Allumettes avant son départ pour Québec.

4. Champlain explore la région du lac Ontario

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

a) Pourriez-vous dresser une liste des rivières et des lacs que

Champlain a parcourus ou traversés avant d'arriver au village iroquois ?

b) Imaginez le discours que Champlain prononça devant tous les sauvages alliés avant de partir en guerre. expliquez :

1. Pourquoi il accompagne les alliés ;
2. Ce qu'il attend des alliés en retour ;
3. Comment il faudra voyager en pays ennemi ;
4. Comment il faudra se conduire au cours du combat.

c) Champlain a-t-il été chanceux dans ce combat contre les Iroquois ? Pourquoi ?

B. RETENEZ BIEN CECI :

Champlain a exploré la région du lac Ontario où vivaient les Hurons et les Iroquois.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) Terminez votre carte déjà commencée au verso d'un calendrier. Indiquez-y la rivière Outaouais, le lac Nipissing, la rivière des Français, les cinq grands lacs.

1. A l'endroit où Champlain s'est reposé deux jours, dessinez deux petites tentes ;
2. Là où les Hurons ont caché leurs canots, dessinez plusieurs petits canots ;
3. Là où se trouvait le village iroquois, dessinez une palissade ;
4. Là où il s'est fait une grande chasse, au retour du combat, dessinez des chasseurs, un arc et des flèches et des animaux.

b) Il y a de belles poésies sur Champlain ; n'aimeriez-vous pas en apprendre une que vous pourriez réciter chez vous ou en classe ? Parlez-en à votre professeur.

c) Reproduisez le tableau suivant dans votre cahier et remplissez les blancs. Cela vous aidera à ne pas confondre les deux expéditions de Champlain contre les Iroquois.

	1608	1615
Départ de :	....	....
Nombre de Français :	....	....
Lieu du combat :	....	....
Route suivie :	....	....
Résumé du combat :	....	....
Résultat du combat :	....	....

5. Les missionnaires vont chez les païens

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

a) Pourquoi les sauvages trouvent-ils que les missionnaires ne sont pas des hommes comme les autres ?

b) Pourriez-vous dresser une liste de ce que faisaient les missionnaires pour les sauvages ?

c) Y a-t-il encore des missionnaires aujourd'hui ? Où? Pouvez-vous les aider ? Par quels moyens ?

B. RETENEZ BIEN CECI :

Les missionnaires ont porté l'Évangile aux païens.
Les missionnaires ont pénétré au cœur du pays.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) Ensemble nous allons monter une bande illustrée sur la vie du missionnaire chez les sauvages. Elle se composera de quinze images :

Voici la liste des scènes que vous allez illustrer. Bien entendu, vous travaillez en équipe ; ça va toujours mieux : vous pouvez vous aider les uns les autres quand il se présente des difficultés. Vous en avez déjà réussi des « films » de ce genre.

1. En canot, c'est fatigant !
2. Un portage n'est pas une promenade.
3. De la farine de blé-d'Inde pour nourriture.
4. Parfois, un grand festin.
5. Du jus de lacets...
6. Un sorcier dansant.
7. Un missionnaire-médecin.
8. La « robe-noire » sème du blé.
9. Il se fait de belles cérémonies chez les missionnaires.
10. Une leçon de catéchisme.
11. Le baptême d'un petit païen.
12. La mort de Catherine Tékakwitha.
13. Le martyre d'un missionnaire.
14. Un vieux missionnaire sur son lit de mort.
15. « Saints Martyrs Canadiens, priez pour nous. »

b) En parlant de films ; vous savez que des missionnaires ont tourné de beaux films dans leurs missions. Et le plus intéressant, c'est que vous pouvez les voir, ces films. Parlez de cela à votre maître ou à votre maîtresse. Il y aurait peut-être moyen d'organiser une heure ou deux de cinéma sur les missions.

c) Vous allez jouer une scène qui se passe chez les Hurons. Vous faites partie de la tribu. L'un de vous fait le sorcier. Il accuse les missionnaires de toutes sortes de crimes. Il est très menteur ce sorcier, il invente beaucoup. Heureusement, d'autres Indiens défendent les missionnaires. Vous pouvez faire venir le missionnaire dans votre assemblée ; il vient peut-être soigner un enfant. Laissez parler les assistants. Il se fait des conversions à cette occasion-là ; peut-être même qu'un chef se convertit... probablement qu'il fait un discours... Continuez à imaginer le reste de la scène.

d) N'aimeriez-vous pas collectionner des images qui ressembleraient à celles dont les missionnaires se servaient pour enseigner le catéchisme aux sauvages ?

e) Ou bien, vous pourriez dessiner le jeu de cartes du missionnaire ; vous savez, *le chemin pour arriver au Paradis ou pour aller en Enfer.*

f) Avez-vous déjà vu une exposition missionnaire ou un musée missionnaire ? Vous pourriez peut-être faire quelque chose du genre, mais en plus petit.

g) Voici une liste de revues et de livres qui parlent des missionnaires du Canada et de bien d'autres pays. Vous connaissez probablement d'autres ouvrages ; complétez cette liste ; vous y trouverez des lectures intéressantes.

Prêtre et Missions, Québec.

Rayonner, Montréal.

Le Précurseur, Montréal.

L'Oeuvre Pontificale de la Propagation de la Foi, Québec.

Missions étrangères, Montréal et Québec.

Le Brigand, Montréal.

Missions d'Afrique des Pères Blancs, Québec.

Apostolat des Pères Oblats, Ottawa.

Ville-Marie Missionnaire 1642-1942. Secrétariat du Comité missionnaire, Montréal. (Volume souvenir — Exposition du Troisième Centenaire de Montréal tenue à l'Oratoire Saint-Joseph du 17 septembre au 4 octobre 1942.)

6. Les coureurs de bois

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

a) Dites en vos propres mots pourquoi il y avait des coureurs de bois autrefois.

b) Vous êtes un coureur de bois et vous voilà rendu près du lac Huron. Un jour, un autre coureur de bois vous remet une lettre de votre jeune frère. Dans cette lettre, votre frère parle d'aller vous rejoindre et d'exercer votre métier. Répondez-lui en expliquant que le métier est peut-être trop dur pour lui. Il n'a que treize ans.

c) Supposons qu'au cours d'une conversation sur les coureurs de bois, quelqu'un vous dise comme ça : « Ah ! ces coureurs de bois ! ils étaient tous pareils, des voleurs, des vauriens, des lâches, des ivrognes, des vicieux. » Pourriez-vous défendre les bons coureurs de bois ? Pourriez-vous dire ce qu'ils ont fait pour la patrie et pour la religion ?

B. RETENEZ BIEN CECI :

Les bons coureurs de bois ont aidé la patrie et la religion.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) Dessinez les objets qui servaient d'échange aux coureurs de bois : haches, canifs, couteaux, étoffes, bouteilles d'alcool, fusils, pièges à animaux, sacs de poudre à fusil, miroirs, aiguilles, alènes, etc. A côté de chaque objet, indiquez sa valeur en peaux de castors ou d'autres animaux. Servez-vous de la table su vante :

1 hache........................	4	peau(x) de castor.
1 canif	1	— — —
1 couteau	2	— — —
1 verge d'étoffe	1	— — —
1 pinte d'alcool	3	— — —
1 fusil	15	— — —
1 livre de poudre	2	— — —
2 miroirs	1	— — —
10 aiguilles	1	— — —
3 alènes	1	— — —
1 livre de tabac	1	— — —
1 chemise	3	— — —
1 couverture de laine	1	— — —

b) Vous jouez une scène d'échange de fourrures. Servez-vous de ce que vous avez dans la classe et dans le vestiaire. Par exemple, vos coiffures peuvent remplacer les peaux de castor ; vos paletots et vos manteaux sont pour la circonstance des peaux de renard, de bison, d'ours ; les foulards, les mitaines, les gants représentent des peaux de vison, de rat musqué, de chat sauvage, d'hermine, etc. Il serait peut-être bon d'afficher la table de la valeur d'échange des fourrures. Arrangez la scène à votre goût. Mettez-y de la vie ; il peut y avoir des mécontents, des satisfaits, des capricieux, des rusés et d'autres ; faites parler et agir tous ces gens.

c) Demandez la permission de visiter la garde-robe de votre maman ou de votre grande soeur. Demandez des renseignements sur les fourrures que vous y verrez.

d) Dessinez des animaux à fourrure ou découpez-en dans des revues ou des journaux ; collez ensuite ces animaux dans un album.

e) Il existe de beaux musées où vous pourriez voir des animaux à fourrure. Il serait peut-être possible d'organiser une visite en groupe.



OÙ EN SONT LES DÉCOUVERTES ?

a) Comparez la carte *B* avec la carte *A* de la page 31.

b) Montrez que vous avez bien observé en faisant l'exercice suivant . Séparez une page de votre cahier en trois colonnes auxquelles vous donnerez ces trois titres :

EXPLORATEURS   RÉGIONS EXPLORÉES   PAYS INTÉRESSÉS

Inscrivez à présent dans la première colonne le nom de tous les explorateurs qui se sont ajoutés à ceux de la carte *A* ; dans la deuxième colonne, mentionnez vis-à-vis chaque nom la région découverte ; enfin, dans la troisième colonne, indiquez le pays qui a encouragé la découverte et qui en a tiré profit.

c) D'après la carte *B*, quelle partie de l'Amérique les Anglais et les Français ont-ils explorée ?



CARTE B

Les ANGLAIS et les FRANÇAIS découvrent le NORD-EST



CHAPITRE VI

ON ATTEINT LE CENTRE DE L'AMÉRIQUE

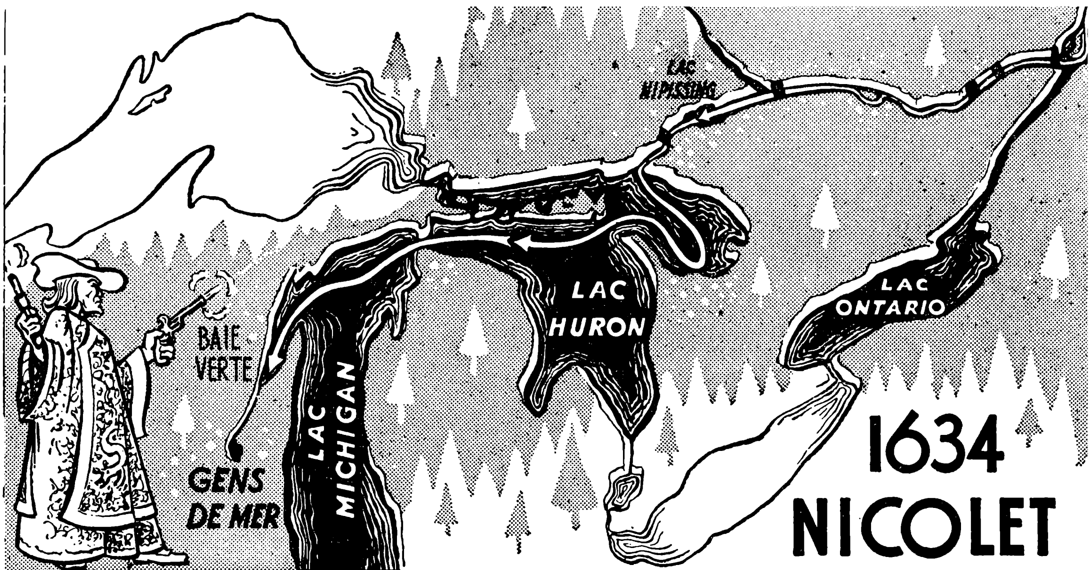
1. Jean Nicolet se rend au lac Michigan

Champlain s'était rendu jusqu'au lac Huron qu'il avait appelé la Mer Douce. Il aurait bien voulu visiter des régions encore plus éloignées et faire la connaissance de nouvelles tribus sauvages. Mais la colonie qu'il avait fondée à Québec lui demandait tout son temps. D'ailleurs, il avait vieilli et il ne pouvait plus partir en exploration. Il eut cependant la bonne idée de se faire remplacer par Jean Nicolet, qui n'était pas un coureur de bois ordinaire. En effet, Nicolet connaissait les sauvages, parlait leur langue et avait même le titre de capitaine algonquin, ce qui était un très grand honneur et une preuve de grande amitié.

Chez les sauvages qui vivaient près du lac Nipissing et où il avait passé huit ou neuf ans, Nicolet avait même le droit d'assister aux séances du grand conseil de la nation. Il avait sa cabane à part comme un grand chef ; tous les sauvages le respectaient. C'est dire que Jean Nicolet jouissait d'une influence extraordinaire et qu'il pouvait rendre de grands services.

Durant son séjour chez les sauvages, Nicolet avait souvent entendu parler de grandes rivières inconnues, de mer et de *Gens de mer* qui vivaient là-bas, du côté de l'ouest. A quels pays conduisaient ces lacs et ces rivières ? Quels étaient ces *Gens de mer* qui vivaient là-bas, du côté de l'ouest ? Jean Nicolet voulait bien trouver une réponse à ces questions. Pour explorer ces nouveaux territoires, pour faire la paix avec les nations redoutables qui les habitaient, pour ouvrir la route aux missions, Nicolet était prêt à entreprendre un long voyage. Au cours d'une rencontre à Québec, Nicolet parla de ce projet à Champlain ; et comme Champlain avait une grande confiance en Nicolet, il lui donna la permission d'aller chez les *Gens de mer* leur porter la paix des Français et des Indiens alliés.

Jean Nicolet quitte donc les Trois-Rivières au milieu de l'été de 1634. Parmi ses compagnons de voyage se trouvent le Père de Brébeuf et un autre missionnaire qui s'en vont au pays des Hurons. Les canots suivent à peu près la route que Champlain avait empruntée une vingtaine d'années auparavant. En cours de route , Nicolet s'arrête ici ou là. Il réussit à engager sept guides qui le conduiront chez les *Gens de mer*. Dans la baie Georgienne, le voyage se continue par le nord. Tout le long du trajet, Nicolet se fait des amis parmi les sauvages, même parmi les plus méfiants. Il sait se servir des trucs qu'il a appris à force de vivre avec les Indiens. Par exemple, quand il approche d'un village et qu'il ne



sait pas trop s'il va être bien reçu ou massacré, il plante en terre deux bâtons et y suspend des présents. Cela signifie qu'il est un ami. Les sauvages comprennent toujours ce langage, et Nicolet peut traverser ce pays sans danger.

Arrivé au nord du lac Huron, Nicolet continue vers l'ouest et débouche dans un autre lac encore plus grand que le lac Huron : c'est le lac Michigan ; il est le premier Blanc à explorer ce lac qui s'allonge vers le sud à perte de vue. L'explorateur traverse le lac par le nord et entre dans une longue baie que les sauvages appellent la baie Verte à cause des joncs et des roseaux qui poussent sur la rive. C'est au fond de cette baie que vivent les *Gens de Mer* ; Nicolet s'y dirige. Comment va-t-il aborder ces barbares qui, paraît-il, ne laissent jamais sortir vivants de leurs villages les étrangers qui y entrent ? On raconte même que les *Gens de mer* font bouillir leurs victimes dans de grandes chaudières et qu'ils les mangent ; tous les sauvages ont peur des *Gens de mer*. Il ne doit pas être facile pour un Blanc d'aller parler de paix, de religion, d'amitié à ce peuple cruel. Nicolet prend des précautions spéciales ; il se prépare à faire une impression extraor-

dinaire chez les *Gens de mer*, qu'on croit très farouches.

D'abord, il délègue un de ses guides sauvages chez les *Gens de mer* afin de leur annoncer qu'un capitaine des Visages-Pâles, très puissant, arrive de loin pour leur porter la paix. A cette nouvelle, les *Gens de mer* se montrent joyeux. Sans retard, ils envoient un groupe de jeunes gens au-devant de ce visiteur extraordinaire. Ce sont eux qui portent ses bagages et qui le guident vers le village. Pour impressionner les Indiens, Nicolet s'est revêtu d'un costume assez curieux : il s'agit d'une robe de soie de Chine ornée de dessins de fleurs et d'oiseaux, une robe comme en portaient les riches des Indes. Tout en approchant des *Gens de mer*, il décharge en l'air les deux gros pistolets qu'il tient dans les mains. Ce qui fait croire aux sauvages que Nicolet est un dieu descendu du ciel, un Manitou qui porte le tonnerre dans ses mains. Aussitôt, les chefs donnent l'ordre de faire une grande assemblée ; plus de



quatre mille sauvages se réunissent à cet endroit. Chaque chef de tribu veut offrir un grand banquet en l'honneur de Nicolet, le nouveau Manitou. On fait des discours, on échange des cadeaux, on se donne des gages de paix. Nicolet devient un grand ami des *Gens de mer*. Il visite leur pays, observant, se renseignant sur leur genre de vie, leurs coutumes, leur religion. Sa mission terminée, il prend le chemin du retour.

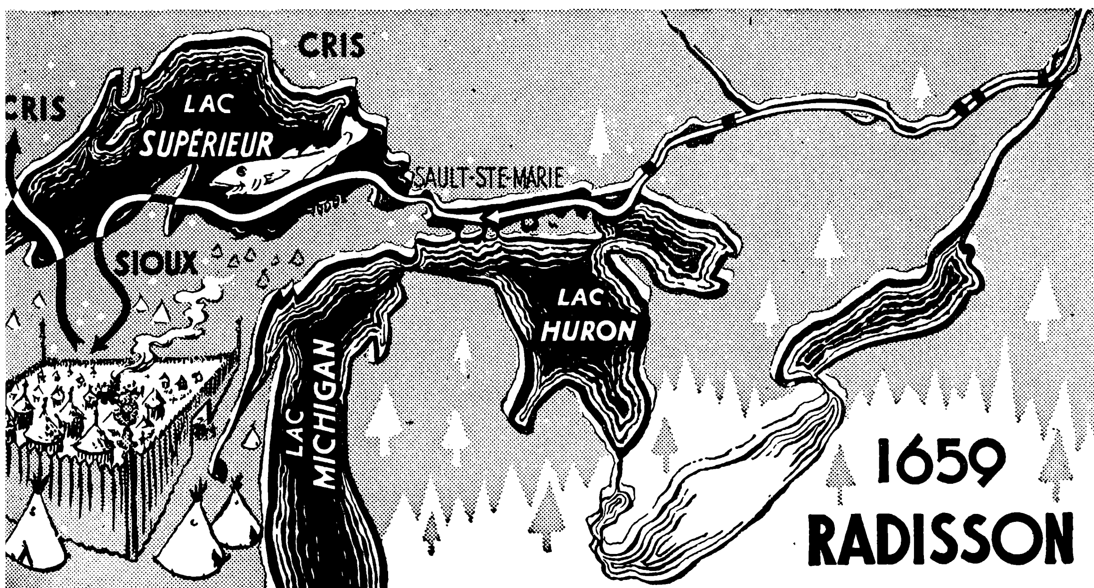


En se rendant jusque chez les *Gens de mer*, Nicolet avait été le premier Blanc à s'aventurer si loin vers le centre de l'Amérique. Il n'avait pas découvert le passage tant cherché vers la Chine, ni la mer qu'il avait espéré trouver chez les *Gens de mer* ; mais son voyage et le récit qu'il en fit donnèrent à d'autres explorateurs l'ambition d'aller chercher encore plus loin ce que lui, Nicolet, n'avait pas trouvé chez les *Gens de mer*.

Nicolet avait pour mission de faire connaître le nom de la France et la religion chrétienne dans ces contrées lointaines ; c'est ce qu'il a fait. Il a réussi parce qu'il avait les qualités d'un bon explorateur, d'un habile interprète, d'un grand chrétien et même, à l'occasion, d'un missionnaire dévoué. Très souvent, il a baptisé des Indiens ; il a même décidé un sorcier algonquin à abandonner ses cérémonies païennes. C'est dire que Nicolet avait beaucoup d'influence sur les Indiens. On avait souvent recours à lui dans les difficultés. N'écoutant que son dévouement et son coeur d'apôtre, il ne refusait pas un service. C'est d'ailleurs en remplissant une semblable mission qu'il trouva la mort. Le Père Vimont avait bien raison d'écrire de lui : *Il nous a laissé des exemples... qui tiennent de la vie apostolique et qui laissent une envie au plus fervent religieux de l'imiter.* On ne pouvait rien écrire de plus beau ni de plus vrai à la louange du grand ambassadeur chrétien que fut Jean Nicolet.

2. Pierre Radisson se rend au lac Supérieur

Un autre coureur de bois, du nom de Pierre-Esprit Radisson, pénétra au centre de l'Amérique ; il visita la région des grands lacs Michigan et Supérieur.



Radisson était un Français arrivé au Canada vers l'âge de quinze ans. Encore jeune, il eut avec les sauvages ennemis une aventure qui faillit lui coûter la vie. Un jour, il s'en allait à la chasse avec deux amis, non loin des Trois-Rivières. Soudain, arrivent des Iroquois qui leur tombent dessus. Les deux compagnons de Radisson sont tués et scalpés. Quant à lui, il se défend si bien que les sauvages, surpris de son courage, décident de lui laisser la vie sauve et de l'emmener prisonnier chez eux.

Un peu plus tard, Radisson réussit à s'échapper et se dirige vers les Trois-Rivières. Il y est presque rendu quand des Iroquois le font de nouveau prisonnier. Cette fois, c'est plus sérieux ; les Iroquois, remplis de colère, sont bien décidés à punir de mort le déserteur. Ils l'attachent à un poteau et lui font d'abord subir plusieurs supplices ; ongles arrachés, doigt brûlé dans un calumet, peau rôtie à l'aide de plaques de fer rougies au feu. Ensuite, ils s'apprêtent à mettre le feu au poteau



de torture : Radisson va être brûlé vif. Mais, par bonheur, un Indien qui l'avait adopté comme son fils obtient sa grâce.

Radisson demeure avec ses « parents adoptifs » et se remet de ses blessures. Mais, un jour, il profite d'une partie de chasse pour s'échapper de nouveau et retourner, après bien des aventures, au milieu de sa famille fixée aux Trois-Rivières. Il y passe quelque temps. Mais c'est une vie bien trop tranquille pour Pierre Radisson ; ce qu'il veut, c'est de l'aventure, des voyages, la liberté des gens des bois. Et cela se comprend bien : il a vécu tant d'années chez les sauvages qu'il a fini par s'habituer à leurs coutumes et à leur langue. Aussi, dès qu'il en a l'occasion, il est content de se faire coureur de bois.

Il n'a que dix-huit ans, mais déjà il entreprend plusieurs voyages dans la région des Grands Lacs ; à l'été de 1659, il part pour une expédition qui va surpasser toutes les autres. Son beau-frère, Des Groseilliers, un officier du fort des Trois-Rivières, est prêt à l'accompagner, malgré la défense du gouverneur. Les aventuriers quittent donc les Trois-Rivières de nuit, en cachette, et se dirigent en canot vers Montréal. Au lac Saint Pierre, quelques Hurons se joignent à eux. Près de Montréal, d'autres sauvages viennent grossir le nombre des voyageurs ; c'est une flottille de quatorze canots qui s'engage maintenant sur la rivière Outaouais. En cours de route, les voyageurs rencontrent des Iroquois ; une bataille s'engage mais ne peut se prolonger à cause de l'obscurité. Seule la fuite peut sauver nos amis. Aussi, profitent-ils de la nuit pour s'échapper.

Pendant trois jours et trois nuits, sans arrêt, les fugitifs rament à toutes forces. Au bout de cette course, ils n'en peuvent plus ; ils prennent un peu de repos. Un nouvel effort les conduit jusqu'au lac Nipissing ; les forces leur manquent pour aller plus loin, et dire



qu'ils n'ont plus rien à manger. Radisson, indomptable, demande un dernier coup de coeur à ses hommes. De peine et de misère, on descend la rivière des Français et l'on atteint le lac Huron ; après une pareille course de vingt-deux jours, il fait bon se reposer et se sentir en sûreté. La nourriture cependant reste rare ; on doit se contenter de petits fruits qui poussent sur la rive.



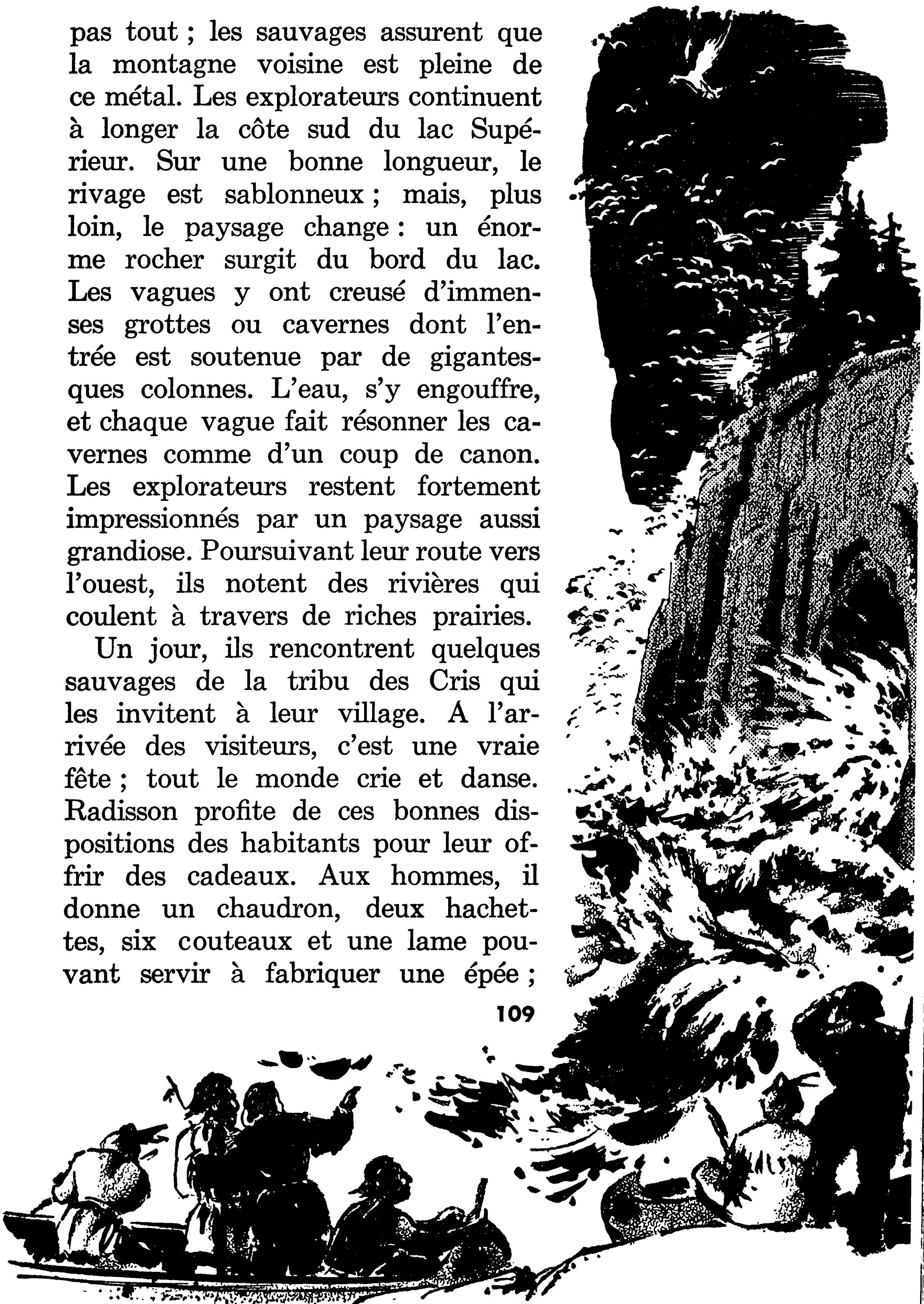
Et le voyage n'est pas terminé. Dès que nos amis se sentent un peu remis de leurs fatigues, ils reprennent l'aviron. Ils traversent le lac Huron. Au lieu de descendre vers le lac Michigan, comme Nicolet et Radisson lui-même l'ont déjà fait, ils s'engagent dans le passage du Sault-Sainte-Marie et ils arrivent bientôt sur un lac immense, encore plus grand que les autres, le lac Supérieur. Enfin, ils trouvent là de quoi se rassasier : ils pêchent de gros poissons blancs et tuent des ours, des castors et même des orignaux. Après avoir jeûné si longtemps, ils se croient rendus dans un paradis terrestre, ainsi que l'écrit Radisson dans son journal.

Reposés et repus, nos amis filent sur le lac vers le sud. Pas de vent ; une température des plus agréables. Ils descendent à l'entrée d'une petite rivière que les sauvages appellent la rivière au Cuivre. C'est un nom bien choisi ; car, à deux cents pas, dans la forêt, on peut voir des monceaux de cuivre. Ce n'est



pas tout ; les sauvages assurent que la montagne voisine est pleine de ce métal. Les explorateurs continuent à longer la côte sud du lac Supérieur. Sur une bonne longueur, le rivage est sablonneux ; mais, plus loin, le paysage change : un énorme rocher surgit du bord du lac. Les vagues y ont creusé d'immenses grottes ou cavernes dont l'entrée est soutenue par de gigantesques colonnes. L'eau, s'y engouffre, et chaque vague fait résonner les cavernes comme d'un coup de canon. Les explorateurs restent fortement impressionnés par un paysage aussi grandiose. Poursuivant leur route vers l'ouest, ils notent des rivières qui coulent à travers de riches prairies.

Un jour, ils rencontrent quelques sauvages de la tribu des Cris qui les invitent à leur village. A l'arrivée des visiteurs, c'est une vraie fête ; tout le monde crie et danse. Radisson profite de ces bonnes dispositions des habitants pour leur offrir des cadeaux. Aux hommes, il donne un chaudron, deux hachettes, six couteaux et une lame pouvant servir à fabriquer une épée ;



aux femmes, il distribue des miroirs, des alènes, des aiguilles, des peignes et d'autres objets utiles ; il fait même des cadeaux aux enfants : bracelets de cuivre, clochettes, petits morceaux de verre coloré. Très satisfaits de tant de présents, les Cris ne se lassent pas de répéter qu'ils n'ont pas de plus grands amis que les Français. Pendant trois jours, les chants, les danses, les cérémonies se succèdent en l'honneur des deux bienfaiteurs, Radisson et Des Groseilliers, qui décident de passer l'hiver dans cette partie du pays ; ils se proposent de rencontrer les chefs de toutes les nations de la région.

Bientôt les premières neiges annoncent l'arrivée de l'hiver. Pour les Indiens, c'est aussi l'annonce de la famine. Alors, pour ne pas mourir de faim, ils font leurs paquets et s'enfoncent plus loin dans les épaisses forêts où ils espèrent trouver du gibier. Avant de se disperser, ils se donnent rendez-vous pour la grande fête des Morts qui aura lieu dans *cinq lunes*. Et chacun prend sa direction. Au début, le gibier est abondant. Chaussés de longues raquettes, les chasseurs rejoignent facilement les animaux qui, eux, enfoncent à chaque pas dans la neige épaisse. On mange de la viande fraîche tous les jours : c'est un festin continuel.

Cependant, les Indiens ne perdent pas de vue la fête des Morts ; et chaque groupe s'achemine vers le lieu du rendez-vous. Mais, peu à peu, les bêtes sauvages, effrayées par tout ce monde, s'enfuient de plus en plus loin ; à la fin, il n'y a plus rien à manger, c'est la famine ! Ceux qui ont encore assez de forces tâchent de trouver quelques racines sous l'épaisse couche de neige et dans la terre gelée. Mais quel travail épuisant ! D'autres tuent leurs chiens et les mangent ; puis ils font bouillir les os trois ou quatre fois. Quelques-uns se nourrissent des peaux qu'ils avaient mises de côté pour la confection des chaussures et des vêtements ; d'autres sont



réduits à manger des écorces et des branches d'arbres. C'est la vraie misère ! Radisson écrit dans son journal qu'il avait peine à distinguer les vivants des morts. En fait, plus de cinq cents hommes, femmes ou enfants meurent de faim pendant ce triste hiver.

Un jour, le bon Dieu a pitié de cette foule. Il envoie de la pluie, puis un gros froid ; il se forme alors sur la neige une croûte épaisse capable de porter les hommes mais non les bandes d'orignaux et de chevreuils qui viennent à passer par là. Les pauvres bêtes ne peuvent plus fuir ; elles restent enfoncées dans la neige. Alors, les chasseurs les moins faibles s'arment de bâtons solides et de longs couteaux, s'approchent lentement des bêtes prises comme dans un piège et réussissent à en tuer un bon nombre sans difficultés. De retour au campement, c'est un festin à n'en plus finir. Tous les survivants, Blancs et Indiens, sont sauvés.

Comme la grande fête des Morts approche, tout le monde voit aux préparatifs. On bâtit un fort immense et, à l'intérieur, on construit autant de cabanes que possible. En dehors du fort, on aménage de vastes terrains où de nombreuses familles pourront s'installer

Le premier jour de la fête arrivé, des représentants d'au moins dix-huit nations sont réunis. Radisson ne manque pas l'occasion de faire des discours et d'offrir des cadeaux. Pour imiter les sauvages qui ont jeté quelques poignées de tabac dans le feu, en l'honneur des esprits, les Français, eux, y jettent de la poudre à fusil. L'explosion formidable qui suit épouvante les sauvages ; tout tremblants, ils promettent d'obéir entièrement aux puissants Français. Ces cérémonies se terminent par un banquet à la fin duquel on fume le calumet en signe d'alliance. Le lendemain et les jours suivants, ce sont encore des discours, des présents et toutes sortes de démonstrations d'amitié.



Au cours de la fête, Radisson et une cinquantaine de sauvages se rendent au pays des Cris et leur font promettre de garder la paix avec les Sioux, leurs plus grands ennemis. La fête des Morts se continue en danses, en discours, en festins, en visites aux tombeaux, en chants funèbres, en traités d'amitié. Après la fête, chacun retourne dans son village.

Après avoir rendu visite aux tribus indiennes de la région du lac Supérieur, les Français songent à retourner aux Trois-Rivières. Justement, sept cents sauvages sont prêts à porter leurs riches fourrures, jusqu'au pays des Français ; Radisson et Des Groseilliers vont les accompagner. Bientôt plus d'une centaine de canots, chargés à pleins bords, filent sur le chemin du retour. Le voyage se fait assez rapidement. En passant au Long-Sault, les voyageurs voient les restes du fort de Dollard, attaqué quelques semaines plus tôt par les Iroquois. Triste spectacle ! Ils se hâtent de gagner Montréal. Les Français passent



là trois jours et s'acheminent ensuite vers les Trois-Rivières, la ville qu'ils ont désertée l'été précédent.

Nos amis s'attendent peut-être à une grande réception... Ils vont être bien déçus. Le gouverneur fait emprisonner Des Groseilliers pour être parti sans permission des Trois-Rivières ; de plus, les deux Français doivent payer une forte amende et abandonner une bonne partie de leurs fourrures.

Ils avaient désobéi à un ordre grave, il est vrai ; et cette désobéissance méritait une punition. Toutefois, le gouverneur ne s'était-il pas montré trop sévère ? Ces hommes avaient risqué leur vie ; ils avaient fait des découvertes importantes ; ils avaient apporté des fourrures d'une très grande valeur. Au retour de leur voyage, il se trouvait que la colonie était très pauvre ; grâce aux fourrures de nos deux amis, les marchands ont pu obtenir des couvertures de laine, des ustensiles et toutes sortes de produits apportés par les vaisseaux de France. C'est pourquoi plusieurs personnes de la colonie ont accueilli, en cette occasion, Radisson et Des Groseilliers comme des sauveurs inespérés et non comme des fugitifs.

Dès qu'il le put, Des Groseilliers se rendit en France afin d'obtenir justice. Là-bas, on se débarrassa de lui par des promesses. Fâchés d'être traités aussi injustement, les deux amis décidèrent de ne plus travailler pour la France, mais d'offrir leurs services à l'Angleterre, la rivale de la France dans le Nouveau-Monde.

Nos deux coureurs de bois firent, dans la suite, plusieurs voyages à la baie d'Hudson. C'est grâce à eux, à leurs connaissances des sauvages et à leur influence que la compagnie de fourrures de la baie d'Hudson put s'établir et réaliser de très gros profits. Aussi, les chefs de la compagnie anglaise, ne pouvant se passer des deux coureurs de bois français, les traitaient-il d'abord avec

beaucoup d'égards. Mais, à mesure que le commerce de la compagnie se fortifiait, ces mêmes chefs laissaient entendre à Radisson et à Des Groseilliers qu'ils ne voulaient plus de leurs services. Alors, nos amis s'engagèrent de nouveau pour la France, promettant de rester fidèles à leur pays, cette fois. A la fin, Des Groseilliers abandonna ce commerce où il ne trouvait plus que des ennuis ; quant à Radisson, oubliant ses promesses, il repassa au service de l'Angleterre ; mais il mena une vie bien misérable.

Telles sont les aventures, bien en raccourci, de Radisson et de son compagnon Des Groseilliers, deux hommes qui avaient certainement de grandes qualités mais aussi quelques défauts. Mieux compris de leurs chefs et traités avec plus de justice, ces deux vaillants coureurs de bois auraient fait beaucoup plus de bien à la Nouvelle-France, qui avait tant besoin de bons hommes à cette époque.

• • • POUR BIEN PROFITER DE LA LEÇON • • •

1. Jean Nicolet se rend au lac Michigan

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

a) D'après ce que vous savez des coureurs de bois, Nicolet était-il

Un coureur de bois ordinaire ?

Un mauvais coureur de bois ?

Un très bon coureur de bois ?

Expliquez votre choix en quelques mots.

b) Où Nicolet a-t-il pris l'idée de pénétrer si loin vers l'ouest ?

c) Est-ce que Nicolet avait le tour de se faire accepter par les sauvages qu'il visitait ? Comment s'y prenait-il ?

d) Qu'est-ce que Nicolet allait faire chez les *Gens de mer* ? A-t-il réussi sa mission ?

e) Il y a des gens qui prétendaient que le voyage de Nicolet n'avait servi à rien. Êtes-vous du même avis ?

B. RETENEZ BIEN CECI :

Jean Nicolet a exploré le nord du lac Michigan.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) Vous allez dessiner une grande carte qui va servir à illustrer le voyage de Nicolet. Il n'est pas nécessaire de dessiner tout le cours du Saint-Laurent. Disons que vous le dessinez à partir de Québec. Indiquez la ville des Trois-Rivières, l'emplacement de la bourgade d'Hochelaga. Dessinez l'Outaouais et continuez le Saint-Laurent jusqu'au bout des Grands Lacs. C'est surtout dans cette région des Grands Lacs qu'on va voir du neuf. Tracez en bleu le trajet suivi par Nicolet.

b) Une saynette à jouer : ça se passe dans un comptoir ou magasin de fourrures, aux Trois-Rivières. C'est Nicolet qui est commis et interprète à ce magasin. Il y a là des sauvages et des Français. Faites entrer dans le magasin et en sortir des amis, des inconnus, des gens de passage. A un moment donné, quelqu'un propose à Nicolet de raconter son voyage chez les *Gens de mer*. Nicolet accepte et débite son récit avec les gestes et la mimique convenables. Il y en a qui peuvent poser des questions.

c) Vous pourriez jouer l'arrivée de Nicolet chez les *Gens de mer* (avec costumes, si vous le voulez). Tâchez de rendre cela aussi vrai que possible. Préparez des discours et un banquet.

d) Vous savez que Nicolet avait les qualités

D'un bon explorateur,

D'un habile interprète,

D'un grand chrétien,

D'un missionnaire dévoué.

Choisissez dans l'histoire de Jean Nicolet, un exemple qui se rapporte à chacune de ces qualités. Vous pourrez ensuite vous grouper en équipes pour rédiger une petite composition sur Jean Nicolet ; chacun pourra écrire un paragraphe sur une des qualités indiquées plus haut. Vous pourriez donner pour titre à cette composition : *Un homme peu ordinaire* ou encore *Akira* : *homme deux fois* (C'est le nom que les sauvages donnaient à Nicolet). Si chaque équipe pouvait illustrer sa composition, ce serait encore plus beau ; vous pourriez afficher ces travaux lors d'une exposition.

2. Pierre Radisson se rend au lac Supérieur

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

a) Un élève va parler de Radisson et de quelques aventures qui lui sont arrivées au cours de sa jeunesse.

b) Un autre élève va raconter son voyage au lac Supérieur.

c) Un autre va parler de la grande famine de cet hiver-là.

d) Que faisaient les Indiens pendant les huit jours que durait la fête des Morts ?

e) Comment Radisson et Des Groseilliers furent-ils reçus par le gouverneur des Trois-Rivières ?

f) Qu'est-ce que le gouverneur et les deux coureurs de bois auraient pu faire pour que cette aventure tourne au plus grand profit de la patrie ?

g) Voici dix phrases qui se rapportent à la vie de Radisson. Vous les voyez ici sans ordre. Ne pourriez-vous pas les transcrire dans un ordre convenable ? Aidez-vous de votre livre de classe.

1. A quinze ans, Radisson est fait prisonnier par les sauvages.

2. Radisson passe quelque temps chez les Sioux et va aussi chez les Cris.

3. Les deux Français sont fâchés ; ils décident de travailler pour les Anglais.

4. En 1659, Radisson et son beau-frère Des Groseilliers quittent les Trois-Rivières pour aller au fond du lac Supérieur.

5. Environ sept cents sauvages viennent chez les Français pour vendre leurs fourrures.

6. Au cours de l'hiver, il y eut une grande famine dans ce pays-là (cinq cents morts).

7. Au lac Nipissing, les voyageurs souffrent de la faim.

8. En arrivant aux Trois-Rivières, nos deux amis sont très mal reçus.

9. Tout en longeant la côte sud du lac Supérieur, Radisson et ses gens remarquent des rivières, des îles, des grèves de sable, des rochers creusés en cavernes, des baies, des digues de castors, des gisemens de cuivre, etc.

10. Les Sioux viennent signer la paix.

B. RETENEZ BIEN CECI:

Radisson et Des Groseilliers ont exploré la région du lac Supérieur.

Ils ont fait plusieurs voyages à la baie d'Hudson.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) Essayez de jouer l'aventure qui arriva à Radisson un jour qu'il était à la chasse non loin des Trois-Rivières. Défense d'utiliser des instruments dangereux : couteaux, fusils, etc. Dans le jeu, il suffit de *faire semblant.*

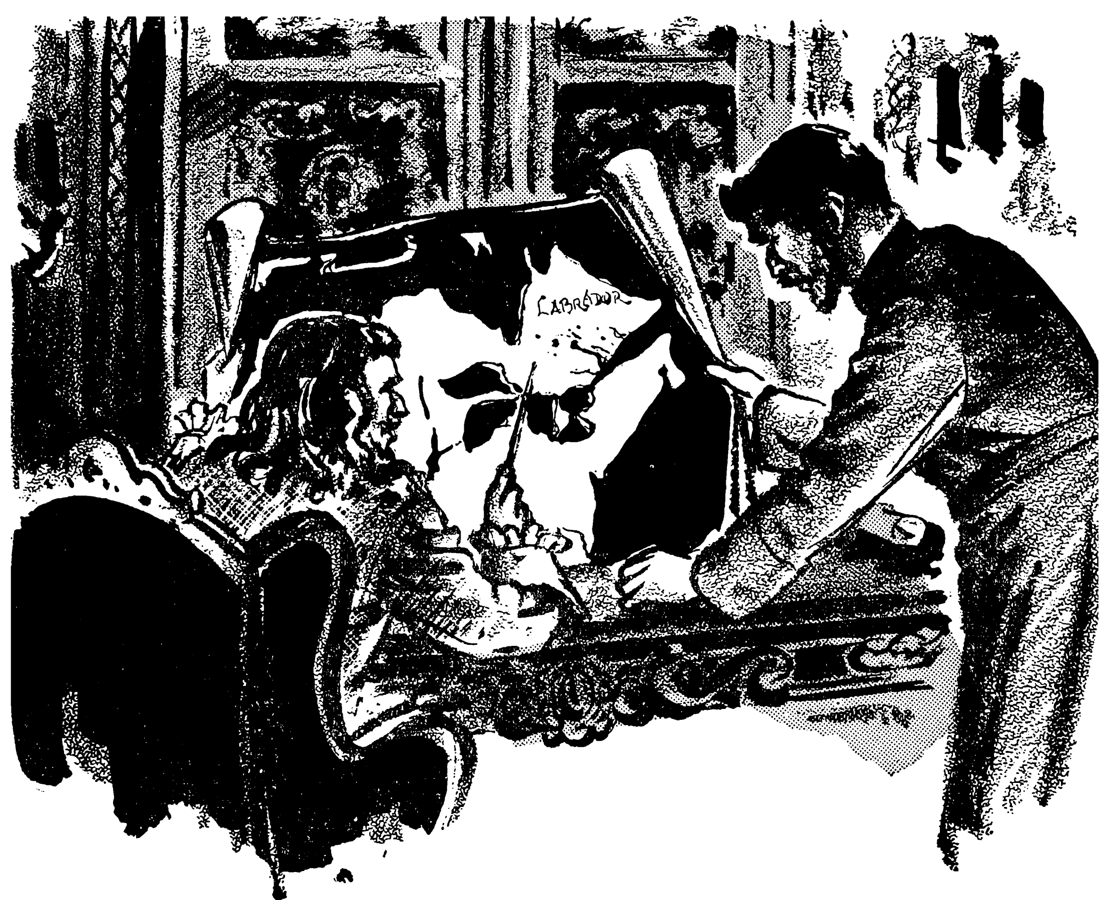
b) Sur la carte que vous avez dessinée pour le voyage de Nicolet, vous allez tracer le voyage de Radisson au lac Supérieur. Utilisez de la craie rouge, cette fois, pour marquer le trajet.

c) Essayez de représenter le fort et les alentours du fort lors de la fameuse fête des Morts. Imaginez que vous voyez la scène du haut des airs, en avion. Faites un dessin ou bien construisez la scène dans la boîte de sable.

d) Préparez cinq questions se rapportant à Radisson et remettez-les au professeur. Ces questions vous serviront à préparer, un programme de radio, genre questionnaire. Discutez la façon dont le programme sera présenté. Trouvez un titre à votre

programme ; faites des invitations, montez une scèue de théâtre, choisissez le maître ou la maîtresse de cérémonies et les juges du concours. Préparez tout ce qu'il faut. Fixez la date et l'heure du programme.

e) Parmi les livres qui parlent des voyages de Radisson, il y en a quelques-uns qui sont écrits comme des contes d'aventures et se lisent très bien. Essayez de trouver le livre de Donatien Frémont intitulé : *Pierre Radisson* (Montréal, 1933).



CHAPITRE VII

ON MONTE A LA BAIE D'HUDSON

1. Le Père Albanel se rend à la baie d'Hudson par l'intérieur

Les explorateurs et les missionnaires français avaient agrandi le domaine de notre pays de chaque côté du Saint-Laurent et dans la région des Grands Lacs. Mais, du côté du nord, c'étaient les Anglais qui avaient établi des postes et qui profitaient du commerce des fourrures. Excepté Radisson qui y avait fait quelques voyages, surtout au profit des Anglais, très peu de Français s'étaient aventurés du côté de la baie d'Hudson.

Enfin, les chefs de la Nouvelle-France décidèrent

d'envoyer des explorateurs et des missionnaires qui prendraient possession de toutes ces régions au nom du roi de France. Le Père Albanel, missionnaire jésuite, fut chargé de cette expédition. Au lieu de passer par la mer comme l'avaient fait Hudson, Radisson et les Anglais, le Père Albanel résolut d'atteindre la baie d'Hudson par terre, en utilisant les lacs et les rivières qui se trouvent entre le Saint-Laurent et cette baie. Cette nouvelle route devait permettre de relier les futurs postes de la baie d'Hudson à ceux du Saguenay et du Saint-Laurent. La route par terre paraissait plus courte que la route par mer ; mais elle était bien plus difficile. Des coureurs de bois s'y étaient aventurés déjà mais, découragés, ils avaient dû abandonner leur projet avant d'atteindre la baie d'Hudson.

Le Père Albanel, très confiant malgré les difficultés, quitte Québec au début du mois d'août 1671 et se rend à Tadoussac où deux Français doivent le rejoindre pour l'accompagner dans son voyage. Le Père connaît bien le poste de Tadoussac ; il y est allé souvent en mission auprès des sauvages. Trois Indiens de Tadoussac acceptent de lui servir de guides ; le chef lui-même s'offre à conduire le Père dans sa barque jusqu'à une bonne centaine de milles. Les Français sont vraiment chanceux de rencontrer un groupe d'amis aussi aimables et aussi empressés.

Les voyageurs se lancent sur la rivière du Saguenay. En cours de route, de nouveaux Indiens s'engagent à faire le voyage avec le Père. Le 26 août, le groupe des voyageurs s'arrête à Chicoutimi.

Le Père y passe deux jours à confesser et à communier les sauvages. Le troisième jour, tous ensemble transportent bagages et canots au haut d'un rapide sur la rivière. Là, on doit se séparer. Le Père remercie donc le chef et les sauvages de Tadoussac qui l'ont accompagné



et il leur fait des présents. Puis, avec ses compagnons, ses guides indiens, et les autres sauvages, il continue de remonter le Saguenay jusqu'au lac Saint-Jean, un beau grand lac où viennent se déverser une dizaine de rivières. Les voyageurs admirent les belles prairies, les forêts et les terres planes qui l'entourent. Et le gibier ne manque pas : il y a des orignaux, des castors, des loutres, des porcs-épics. Les voyageurs passent là trois jours à refaire leurs provisions. Après avoir traversé le lac, ils s'engagent dans une des rivières qui viennent du nord.

Une dizaine de jours plus tard, ils rencontrent cinq canots de sauvages qui leur apportent cette nouvelle peu rassurante : deux bateaux anglais ont fait la traite dans la baie d'Hudson ; il y a eu de la bataille ; un sauvage a été tué et un autre, fait prisonnier.

Le Père pense qu'il serait bon d'avertir les autorités. Il envoie donc deux sauvages et un Français à Québec chercher des lettres officielles et demander conseil. Pendant ce temps, le Père s'occupe à instruire les sauvages ; il baptise un petit enfant et convertit deux grandes personnes.

Trois semaines après leur départ, les envoyés reviennent de Québec avec des lettres de monseigneur l'évêque et des passeports du gouverneur de Courcelles et de l'intendant Talon. Le Père Albanel peut continuer sa route en sûreté ; s'il rencontre des Anglais, ils leur montrera ses papiers et il ne risquera pas d'être fait prisonnier. Mais, d'un autre côté, la saison est déjà avancée et ce sera bientôt l'hiver ; d'ailleurs, les guides sauvages laissent voir qu'ils n'ont pas envie d'aller plus loin. Ils savent trop bien les fatigues et les nombreux dangers qui les attendent s'ils s'aventurent plus avant vers la baie d'Hudson. Aussi, le Père décide-t-il de passer l'hiver à cet endroit où le gibier est abondant.

Si le missionnaire n'a pas à souffrir de la faim, il lui faut cependant endurer les grossièretés des Indiens qui cherchent à le décourager et à lui faire abandonner son voyage. Heureusement, le bon Dieu le console par de grandes grâces et par des conversions. Une famille de neuf Indiens reçoit le baptême.

Le printemps arrivé, impossible de décider les guides à poursuivre le voyage. Ce n'est que le premier jour de juin que le Père réussit à trouver un bon vieillard et son fils qui consentent à l'accompagner. Il leur fait de beaux cadeaux et promet de leur fournir du tabac autant qu'ils voudront en fumer durant le voyage. Le marché est accepté et les explorateurs repartent donc, au nombre de dix-neuf personnes, dans trois canots.

Les premiers jours sont particulièrement pénibles. Le Père écrit dans son journal : « Il fallait faire monter presque continuellement le canot contre le fil de l'eau [c'est-à-dire contre le courant] ; bien souvent il fallait mettre pied à terre, marcher dans les bois ; grimper sur des rochers, se jeter dans des fossés et remonter sur des éminences escarpées à travers des touffes d'arbres, dont les branches nous déchiraient nos habits, et d'ailleurs

nous étions extrêmement chargés ; ensuite, nous fûmes arrêtés deux jours par des pluies. » Rien, donc, qui ressemble à une promenade facile ; au contraire.

Et ce n'est pas fini : on doit faire un nouveau portage d'au moins une dizaine de milles, à travers de mauvais sentiers, avec de l'eau boueuse jusqu'à mi-jambes et, dans certains ruisseaux, jusqu'à la ceinture. De rivière en rivière, de lac en lac, de portage en portage, on arrive à un lac si grand qu'il ne faut pas moins de vingt jours, au dire des sauvages, pour le contourner. C'est le lac Mistassini. Quel beau lac ! Quel pays magnifique ! et avec cela, riche en gibier ! Il fait bon vivre ici !

Un moment, on oublie la faim et les fatigues endurées ; mais, à peine s'éloigne-t-on de ce paradis terrestre et reprend-on le voyage, que les misères recommencent. Pour atteindre le lac suivant (Némiskau), nos voyageurs font dix-sept portages. Puis voilà que le guide perd sa route par deux fois ; ce qui oblige à faire de longs détours à travers



un pays montagneux coupé en tout sens par des rivières et des ruisseaux.

Enfin, le 28 juin, les voyageurs aperçoivent un petit vaisseau sur le bord d'une rivière. Ils s'approchent et constatent que c'est un bateau avarié que des Anglais avaient échoué là et abandonné. Quant aux Anglais eux-mêmes, le Père Albanel n'en voit aucun, heureusement. Tout près, il y a deux cabanes vides dans lesquelles les voyageurs s'installent. En visitant les environs, ils découvrent des carcasses d'animaux, des pierres noircies par le feu, des montants de tentes, des sentiers battus, autant de signes qui leur font dire que des sauvages ont passé l'hiver en cet endroit et qu'ils en sont partis il y a quelques jours à peine. Sans doute, nos voyageurs doivent-



ils approcher d'une région habitée. Ils reprennent leurs recherches et découvrent soudain une grande mer, la baie James, au sud de la baie d'Hudson. Imaginez leur joie ! Ils ont atteint la mer du nord par une route à l'intérieur des terres.

Ce coin du pays est magnifique en ce temps de l'année ; nos explorateurs ne se lassent pas de l'admirer. De belles îles, quelques-unes très étendues, découpent par-ci par-là la grande surface de la mer. Et, au dire des sauvages, ces îles sont remplies de gibier, comme d'ailleurs toute la région.

2. Le Père instruit, convertit et baptise des Indiens

Par cette découverte, le Père Albanel a rempli la mission que lui ont confiée les autorités de la Nouvelle-France. Il espère bien, à présent, rencontrer des âmes païennes à convertir et satisfaire ainsi les désirs de son coeur d'apôtre missionnaire.

Après s'être reposés dans les cabanes abandonnées, le Père et ses compagnons s'embarquent de nouveau et se dirigent vers un village situé de l'autre côté de la baie James. Comme ils y arrivent, un canot sauvage vient au-devant d'eux. Tout le long du rivage, les gens se pressent pour assister au débarquement des visiteurs. En apercevant le Père, le chef se met à crier : «La Robe-noire vient nous visiter ! » Aussitôt, des jeunes gens se jettent à l'eau ; quelques-uns portent le Père dans leurs bras jusque sur la grève ; d'autres s'occupent des canots et du bagage. Le chef prend le Père par la main et le conduit dans sa cabane, ainsi que les deux autres Français.



Le Père fait cadeau au chef d'un beau calumet et d'une bonne quantité de tabac. Pendant ce temps, des Indiennes construisent une cabane pour les visiteurs. Le chef fait préparer un grand festin. Les sauvages viennent chacun leur tour donner aux Blancs des signes d'amitié. Les Indiennes amènent leurs petits enfants voir la « robe-noire ».



Un jour, le Père fait assembler tous les chefs des villages voisins pour leur expliquer pourquoi il est venu de si loin. Il leur dit que c'est grâce au grand chef blanc que les sauvages jouissent à présent de la paix ; car c'est le grand chef blanc qui a vaincu les Iroquois et les a obligés à enterrer la hache de guerre. En même temps, le Père fait un premier présent. En offrant un deuxième présent, il leur dit qu'il est venu leur annoncer la vraie religion. Les sauvages comprennent le discours du Père : ils promettent de faire le commerce avec les Français ;

de plus, tous demandent à être instruits et baptisés, à commencer par le grand chef.

Vous pensez bien que le missionnaire est content de se rendre à leurs désirs. Il les instruit ; il baptise le chef qui se fait vieux et qui ne veut pas attendre à l'année suivante pour se faire baptiser, de peur de mourir entre-temps. Le Père a bien des consolations de la part de ses nouveaux amis. Et, quand vient l'heure de les quitter, il verse beaucoup de larmes ; les sauvages eux-mêmes ne peuvent s'empêcher de pleurer. Aussi longtemps que les canots sont en vue, les Indiens restent là, plantés sur la grève, à regretter le départ de leur grand ami, venu de si loin.

Sur le chemin du retour, à deux endroits, le Père plante une croix et prend possession du territoire au nom du roi de France. Enfin, le 1er août 1672, il rentre à Tadoussac.

Ce voyage de deux mille milles qu'on avait longtemps cru impossible, le Père Albanel vient de prouver qu'il est réalisable, même s'il faut *portager* deux cents fois à cause des chutes, même s'il faut franchir quatre cents rapides en s'aidant le plus souvent de longues perches.

Mais toutes les fatigues et les souffrances d'un tel voyage, le Père Albanel les oublie en songeant qu'il a fait connaître et aimer le grand chef blanc chez tant de sauvages ; et surtout, qu'il a fait connaître et aimer le bon Dieu à un grand nombre de païens. Les deux cents baptêmes qu'il a administrés n'ont été que le commencement d'une longue série de baptêmes et de conversions ; car, sur ses traces, de nouveaux missionnaires sont allés évangéliser les Indiens de la baie d'Hudson.

● ● ● POUR BIEN PROFITER DE LA LEÇON ● ● ●

1. Le Père Albanel se rend à la baie d'Hudson par l'intérieur

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

a) Expliquez ce qui décida les chefs de la Nouvelle-France à envoyer des explorateurs vers le nord.

b) A l'aide d'une carte, montrez que la route que le Père Albanel se proposait de suivre pour aller à la baie d'Hudson était une des plus courtes.

c) Dites pourquoi les voyageurs sont restés trois jours au lac Saint-Jean.

d) Le Père a-t-il bien fait d'envoyer chercher des papiers à Québec ?

e) D'après le Père Albanel, cet hiver-là fut le plus dur des neuf hivers qu'il avait passés en Nouvelle-France ; pourriez-vous dire pourquoi ?

B. RETENEZ BIEN CECI :

Le Père Albanel s'est rendu à la baie d'Hudson par une route nouvelle, la route de terre.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) Si votre professeur vous le permet, faites pour le voyage du Père Albanel ce que vous avez fait pour celui de Cartier. Vous vous souvenez ?... La grande carte dessinée sur le plancher ou sur un grand papier... Vous y êtes ?... Quelqu'un dessine la carte ; on doit y voir le Saint-Laurent, Québec, Tadoussac, le Saguenay, le lac Saint-Jean. Cela suffit pour le moment ; vous compléterez la carte au cours du récit. On part ?... Qui va lire le récit ? Qui va pousser, à l'aide d'une baguette, la barque du chef indien de Tadoussac et, après la séparation, le petit canot du Père ? Choisissez quelques scènes que vous pourrez jouer en y mettant de la vie.

b) Aimeriez-vous dessiner un beau paysage ? Relisez le passage où il est question du lac Mistassini ; vous y trouverez certainement de bonnes idées.

c) Il paraît que le guide a perdu sa route à deux reprises. C'est quelque chose qui peut arriver à n'importe qui dans le bois.

Mais, il existe des moyens d'éviter cet ennui. Les scouts et les guides, par exemple, en connaissent plusieurs. Tâchez de rencontrer un scout ou une guide, et informez-vous de ces moyens. On en reparlera en classe demain.

2. Le Père instruit, convertit et baptise des Indiens

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

a) Parlez de la réception que les sauvages de la baie d'Hudson ont faite au Père Albanel.

b) Quelles sont les deux raisons qui ont conduit le Père chez ces sauvages ? Est-ce que les sauvages ont bien compris le discours du Père ? Prouvez-le.

c) Expliquez à la classe que le voyage du Père Albanel fut un succès.

B. RETENEZ BIEN CECI :

Le Père Albanel a fait de nombreuses conversions et administré le baptême à plusieurs sauvages.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) Jouez la scène où tous les chefs sont rassemblés. Le Père va parler d'abord puis, chacun des chefs. N'oubliez pas les présents. Continuez le jeu jusqu'au départ du Père.

b) Un missionnaire, nouvellement arrivé à Québec, rencontre le Père Albanel et lui demande des renseignements sur ses missions auprès des Indiens et sur son grand voyage au pays de la baie d'Hudson. Avec un compagnon ou une compagne, jouez cette scène devant la classe.



CHAPITRE VIII

ON DESCEND VERS LE SUD

1. Louis Jolliet et le Père Marquette sur le Mississipi

Le pays des grands lacs est bien connu maintenant ; missionnaires et coureurs de bois s'y rendent fréquemment ; des postes et des missions ont été établis où l'on rencontre des sauvages des diverses nations environnantes. Le Père Marquette, après avoir séjourné à la mission du Sault-Sainte-Marie, a fondé la mission Saint-Ignace, située à peu près au point de rencontre des lacs Huron, Supérieur et Michigan.

Souvent il a entendu parler des nations établies vers le sud-ouest dans une région fertile, riche en gibier, abondante en rivières où il est facile de naviguer. L'une de ces rivières coule vers le sud et est si longue que les sauvages, qui y ont voyagé plusieurs jours, n'en ont pas encore trouvé l'embouchure. On l'appelle Mississipi, ce qui veut dire *grande eau* ou *grand fleuve*. On sup-

pose qu'elle se jette dans la mer de l'ouest. Intéressé par ces récits, le Père Marquette rêve de partir en mission vers ces régions inconnues. Bientôt, son rêve va se réaliser.

Au début de décembre 1672, un jeune Canadien, Louis Jolliet, arrive à la mission. Le gouverneur et l'intendant l'envoient poursuivre les explorations vers le sud. Jolliet annonce au Père Marquette qu'il vient le prendre comme compagnon de voyage. Grande surprise et grande joie pour le Père. Dès ce moment et durant tout l'hiver, il s'occupe des préparatifs de cet important voyage.

Au printemps de 1673, Louis Jolliet et le Père Marquette partent de la mission Saint-Ignace avec cinq autres Blancs ; ils ont pris place dans deux canots. Ils longent le nord du lac Michigan et s'engagent dans la baie Verte, comme l'avait fait Nicolet une quarantaine d'années auparavant.

Au fond de la baie, la rivière aux Renards les conduit chez les Maskoutins dont le village est bâti sur une colline. Au milieu de la bourgade, s'élève une grande croix ornée de peaux blanches, de ceintures rouges, d'arcs et de flèches. Le Père s'en étonne ; les sauvages lui expliquent qu'ils ont élevé ce monument pour remercier le Grand Manitou qui leur a donné une chasse abondante l'hiver dernier, alors qu'ils étaient menacés de mourir de faim. Autour du village, de grands espaces sont ensemencés de blé-d'Inde ; des pruniers et des vignes y poussent en abondance.

Le 10 juin, les explorateurs repartent en direction du sud. Deux guides les conduisent, après un portage, jusqu'à la rivière Wisconsin. Ils expliquent aux voyageurs qu'ils n'ont qu'à descendre cette rivière pour atteindre le Mississipi. Là-dessus, les deux guides souhaitent bon voyage aux explorateurs et retournent à leur

village. Avant de s'aventurer seuls dans ces contrées absolument inconnues, les Blancs se mettent sous la protection de Marie ; tous les jours, ils adresseront des prières particulières à la *Sainte Vierge Immaculée* pour qu'elle veille sur leur vie et sur le succès de leur voyage.

La rivière Wisconsin est large mais peu profonde ; à plus d'un endroit, il faut traîner les canots pour traverser des battures de sable. Les îles y sont nombreuses et toutes couvertes de vignes. Le long du rivage, ce sont tantôt des prairies et tantôt des forêts de chênes, de noyers ou de bois blanc ; de temps en temps, on voit des chevreuils et des bisons.

Le 17 juin, après avoir parcouru environ cent vingt milles le long du Wisconsin, les explorateurs débouchent sur le Mississipi. Ils sont les premiers Blancs à voir le Mississipi à cet endroit. Le coup d'oeil est splendide ; à l'ouest, c'est une chaîne de montagnes peu élevées ; à l'est, de belles terres planes. Le Mississipi coule paresseusement vers le sud. Nos voyageurs s'y engagent, tout fiers de leur découverte. Ils notent au passage plusieurs îles verdoyantes qui servent de refuges aux chevreuils, aux bisons et aux oiseaux.

Plus au sud, les che-



vreuils. les canards et les outardes ne se montrent plus ; par contre les dindons sauvages et les bisons abondent. Ces bisons ont une grosse bosse sur le dos ; ils ne sont pas méchants pourvu qu'on ne les attaque pas. Nos gens en voient un troupeau de quatre cents. Mais, ce qui inquiète les explorateurs, c'est qu'ils n'ont pas encore rencontré d'Indiens depuis qu'ils descendent le Mississipi. Quand ils arriveront chez ces nations inconnues, vont-ils trouver des amis ou des ennemis ? Aussi, se montrent-ils prudents. Ils ne font pas de gros feux : tout juste ce qu'il faut pour préparer le blé-d'Inde. Ils couchent dans les canots qu'ils ont la précaution d'éloigner du rivage et qu'ils tiennent immobiles à l'aide d'ancres et de perches. Toute la nuit, une sentinelle veille pendant que les autres dorment.

Un jour, quelqu'un découvre des pistes d'hommes sur le bord de l'eau. Et, tout près, un petit sentier. Pour des gens qui cherchent du nouveau, en voilà ; et pour ceux qui en veulent davantage, il n'y a qu'à aller voir ce qui se passe au bout de ce petit chemin. C'est justement





ce que font le Père Marquette et Jolliet, pendant que les autres ont l'oeil sur les canots. Après une randonnée de six milles, les deux explorateurs découvrent enfin un village sur le bord d'une rivière et deux autres villages un peu plus loin sur un coteau. Ils s'approchent du premier village et ils poussent un grand cri qui fait sortir tous les sauvages de leurs cabanes.

En apercevant une *robe-noire*, les sauvages ne semblent pas s'effrayer. Au contraire, ils envoient au-devant des Blancs quatre vieillards qui tiennent, élevés vers le soleil, de longs calumets ornés de plumes. A quelques pas des visiteurs, les vieillards s'arrêtent et les regardent en silence. Le Père leur demande qui ils sont. Ils répondent qu'ils sont des Illinois. Alors, les Indiens invitent les Blancs à fumer leur calumet et à entrer dans leur village où toute la nation les attend. Tout va donc pour le mieux.

Au village, les visiteurs sont conduits devant un vieillard qui leur souhaite la bienvenue par ces mots : *Que le soleil est beau, Français, quand tu viens nous visiter* ; *tout notre bourg t'attend, et tu entreras en paix dans nos*

cabanes. Le vieillard les invite en effet dans sa cabane où un bon nombre d'Indiens se sont rassemblés. On y fume le calumet en signe d'amitié. Le grand chef de tous les Illinois envoie dire qu'il veut voir les visiteurs dans son village. Les Blancs s'y rendent et sont reçus par le chef accompagné de deux vieillards. Là, encore, on fume le calumet. Et le Père fait un discours et offre en même temps des cadeaux. A son tour, le grand chef prononce son discours qu'il accompagne lui aussi de présents ; un de ces présents est un calumet qui va servir de passeport. Partout où les voyageurs iront, ils n'auront qu'à montrer ce calumet ; aussitôt, les sauvages sauront qu'ils ont affaire à des amis et ils les laisseront passer.

Après les discours, c'est un festin comprenant quatre plats présentés dans l'ordre suivant : de la farine de blé-d'Inde bouillie dans l'eau, trois poissons, un grand chien et un bon morceau de bison. Ce banquet terminé, les sauvages font visiter leur village qui contient trois cents cabanes. Tout au long du parcours, un guide invite les gens à venir examiner les Blancs. Et les curieux ne manquent pas. Ils sont d'ailleurs très polis ; ils offrent aux étrangers des ceintures, des jarretières et d'autres articles faits de poils d'ours ou de bison et teints en rouge, en jaune et en gris. Le soir, les invités couchent dans la cabane du chef et, le lendemain, au cours de l'après-midi, ils reprennent l'aviron. Plus de six cents Illinois viennent les saluer à leur départ. Les Illinois sont devenus les amis des Français.

Et les voyageurs continuent. A l'ouest, une rivière vient déverser ses eaux boueuses dans le Mississipi, charroyant toutes sortes de débris, des branches et même



des troncs d'arbres : c'est le Missouri. Le Mississipi, grossi par les eaux de cette grande rivière, prend une allure plus rapide. Il faut beaucoup d'habileté aux avironneurs pour n'être pas entraînés dans le courant violent et si dangereusement encombré.

A quelques jours de là, les voyageurs passent à l'embouchure de l'Ohio, une belle rivière qui vient de l'est. Plus bas, de grands roseaux verts poussent le long du rivage. C'est le royaume des maringouins. Pour se défendre, la nuit surtout, les sauvages ont une méthode assez curieuse. Ils dorment sur une plate-forme faite de rondins et élevée à quelques pieds du sol. Sous cette plate-forme, ils font du feu ; la fumée passe entre les rondins et chasse les maringouins. Pendant le jour, les explorateurs dressent sur leurs canots une espèce de cabane faite de leurs voiles ; ils peuvent ainsi poursuivre le voyage sans être trop incommodés par les maringouins ou par le soleil qui se fait de plus en plus chaud à mesure qu'ils descendent vers le sud.

Un jour, des Indiens apprennent au Père et à ses compagnons qu'il n'y a plus que dix jours de canot pour se rendre à la mer. Encouragés, les explorateurs rament plus que jamais. Le lendemain, une dizaine d'Indiens amis les guident vers le village voisin, habité par les Arkansas. Dès qu'ils apprennent l'arrivée des Blancs, des Arkansas viennent à leur rencontre. L'un d'entre eux agite son calumet, tout en chantant ; il offre à fumer aux voyageurs, et leur présente de la bouillie et de la galette de blé-d'Inde ; enfin, il leur fait signe de le suivre.

Au village, les Blancs sont invités à s'asseoir sur des nattes de joncs. Autour d'eux sont les vieillards, les guerriers et la foule des sauvages. A l'aide d'un interprète, le Père leur parle du bon Dieu. Les sauvages font comprendre qu'ils aimeraient bien que le Père reste avec eux ; ils sont si contents de l'entendre parler du

Grand-Esprit. Et, pour le décider, ils expliquent qu'il y a du danger à aller plus bas sur le fleuve : on y rencontre des tribus féroces armées de fusils. Durant tout le temps de cette conversation, les sauvages servent des plats ; soit de la bouillie de blé-d'Inde, soit du blé-d'Inde entier, soit un morceau de chien. Toute la journée se passe en festin. Le soir, il y a réunion du conseil ; le Père reçoit un calumet en signe de paix et d'amitié.

Le Père Marquette et Jolliet tiennent aussi conseil pour décider s'ils iront plus loin. Il y aurait certainement danger à s'aventurer chez les féroces tribus indiennes du Sud ou sur le territoire des Espagnols : danger d'être faits prisonniers ou danger d'être massacrés ; dans les deux cas, les explorateurs ne pourraient profiter de leurs découvertes. Mieux vaut ne pas aller plus au sud.

De l'embouchure de la rivière Arkansas, ils remontent le Mississipi. Cette fois, le voyage est lent, car il faut



ramer contre le courant. Au lieu de remonter jusqu'à la rivière Wisconsin, ils empruntent une route nouvelle plus rapide. Par la rivière des Illinois, ils débouchent presque en droite ligne au sud du lac Michigan. Ils longent la rive ouest du lac ; et, après un portage, les voici de nouveau dans la baie Verte. À la fin de septembre, ils se retirent à la mission Saint-François-Xavier au fond de la baie Verte ; c'est là que le Père Marquette hivernera.

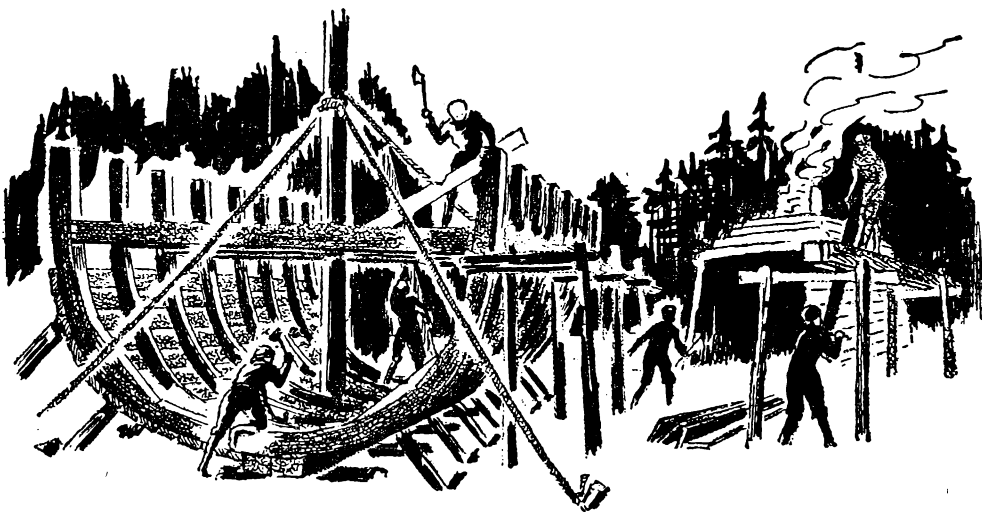
Ce long voyage de près de trois mille milles était donc terminé. D'autres missionnaires, d'autres voyageurs s'engageront maintenant sur cette route nouvelle. Le Père Marquette et Louis Jolliet peuvent se féliciter d'avoir travaillé à l'agrandissement de l'empire français en Amérique et à la propagation de l'Évangile. Ils n'auraient pu se dépenser pour une plus noble cause.

2. La Salle établit des postes

La route des Grands Lacs s'étend maintenant jusqu'au Mississipi. Il importe d'y établir des postes fortifiés afin de maintenir la paix et de protéger le commerce des fourrures avec les tribus sauvages de ces régions. Le gouverneur Frontenac charge de cette mission de confiance Robert Cavelier de La Salle, un jeune Français établi depuis quelques années seulement au Canada, mais qui s'est déjà fait remarquer par son goût du risque et de l'aventure, par son caractère entreprenant et audacieux.

La Salle est nommé commandant du fort Frontenac établi à Cataracoui, aujourd'hui Kingston. Il obtient la permission de faire le commerce des fourrures dans toute cette région. Bientôt il fait bâtir un deuxième fort à Niagara.

Le transport des marchandises et des fourrures se fait uniquement en canot ; ce qui demande beaucoup de temps et représente une dépense cosidérable. Afin d'éviter ces inconvénients, La Salle fait construire le *Griffon*,



un petit voilier, le premier qui fera le transport sur les lacs Érié, Huron et Michigan. Et, un jour, La Salle part sur ce bateau vers la baie Verte ; arrivé là, il charge une grande quantité de fourrures et renvoie le bateau au lac Érié. Si tout va bien, ce premier transport devrait rapporter une petite fortune à La Salle ; ce qui permettrait de payer une partie de ses dettes.

De la baie Verte, La Salle, avec une quinzaine d'hommes, se rend au sud du lac Michigan ; il y fait bâtir le fort Miamis, du nom d'une tribu sauvage des alentours. Peu après, un autre fort s'élève sur la rivière des Illinois ; c'est le fort Crève-Coeur, un nom qui va rappeler les malheurs qui fondent tous ensemble sur La Salle.

En effet, plusieurs de ses hommes viennent de déserter ; les sauvages qui, de leur côté, n'aiment pas les manières tranchantes et autoritaires de La Salle, se montrent hostiles ; et le commerce des fourrures diminue. De plus, pas de nouvelles du *Griffon*, qui devrait être de retour depuis longtemps avec une cargaison de marchandises pour la traite.

Inquiet, La Salle se rend au fort Niagara : personne n'a revu le *Griffon ;* ce n'est que plus tard que des dé-

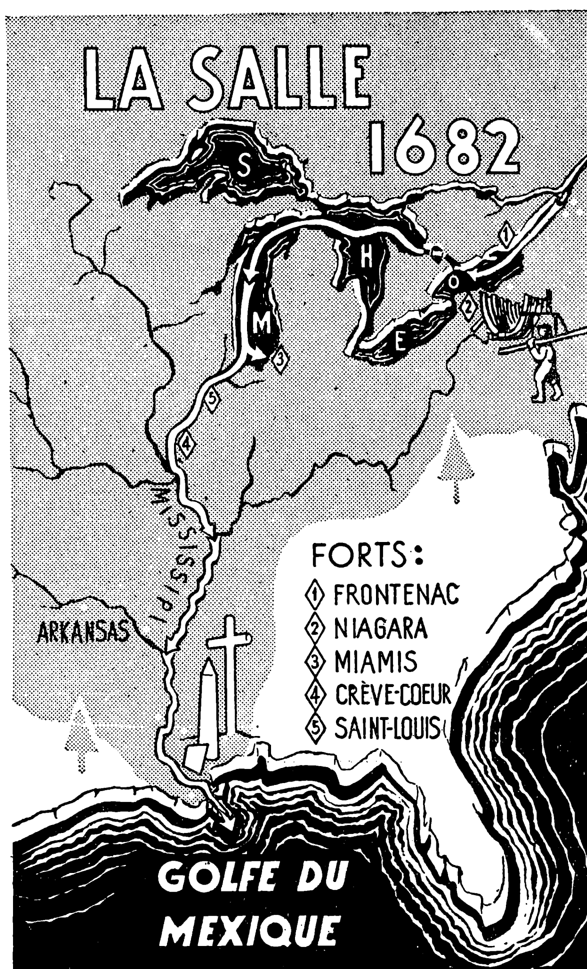
serteurs annonceront que le bateau a péri au retour de son premier voyage. Autre malheur : La Salle apprend que le bateau de marchandises qu'il attendait de France a péri dans le golfe Saint-Laurent. La Salle continue jusqu'au fort Frontenac où on lui dit que les hommes qu'il a laissés au fort Crève-Coeur ont déserté avec les marchandises, les munitions et les fourrures ; ils ont même démoli le fort avant de partir.

Un homme ordinaire se découragerait, mais La Salle est prêt à recommencer. Il n'a plus de marchandises, il n'a plus d'argent, il n'a plus d'hommes ; et pourtant il projette de repartir vers l'aventure ; il prépare une grande expédition qui le mènera plus loin encore que ne sont allés Marquette et Jolliet.

3. La Salle se rend au golfe du Mexique

Comme il s'agit d'un long voyage, La Salle part de Montréal au début de l'automne pour les Grands Lacs, afin de se réserver les mois de la belle saison pour son expédition vers le sud.

Aux premières semaines de janvier 1682, La Salle est prêt à quitter le lac Michigan, en compagnie de vingt-trois Français et d'une trentaine d'Indiens accompagnés de leurs femmes. Cependant, les rivières sont encore gelées; mais l'impétueux explorateur ne





veut pas perdre un temps précieux à attendre que les rivières soient navigables. Il fait charger canots et bagages sur de grands traîneaux que les hommes, chaussés de raquettes, tirent en suivant le cours de la rivière des Illinois. Dès que la rivière est libre de glaces, le voyage se continue en canot. Environ un mois plus tard, on arrive au Mississipi où le climat est déjà plus doux et le gibier plus abondant. Les beaux paysages le long du Mississipi charment les voyageurs tout comme ils avaient d'ailleurs enchanté le Père Marquette et ses compagnons.

Un jour, par un temps brumeux, on entend des cris au loin. Très prudents, nos gens vont se mettre à l'abri, de l'autre côté de la rivière. Ils voient bientôt venir un groupe de sauvages en canot. L'un de ces Indiens tire une flèche vers les étrangers ; ce qui est une façon de leur demander s'ils viennent faire la guerre. Comme les Français ne tirent pas de flèche, les Indiens retournent vite à leur village annoncer que ce sont des gens de paix. Aussitôt, le chef envoie six hommes porter le calumet aux visiteurs. Sur l'invitation de ces sauvages, La Salle

et ses hommes se rendent au village. Ils apprennent qu'ils sont chez les Arkansas, là même où Marquette et Jolliet avaient terminé leur voyage. Quelle joie ! Les Français sont revenus chez leurs amis, les Arkansas. Il faut absolument faire une grande fête !

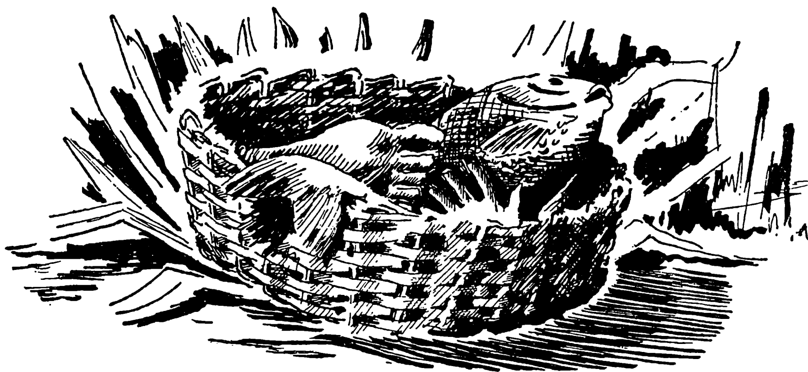
Le lendemain, grand rassemblement sur la place. Les chefs suspendent des cadeaux à des perches. On apporte deux calumets de pierre rouge, ornés de plumes aux couleurs voyantes. On fait fumer les chefs, puis, les autres assistants. En même temps, deux groupes exécutent, à tour de rôle, une chanson guerrière ; ils s'accompagnent de deux tambours et d'un instrument de musique assez curieux : un pot de terre rempli de cailloux et bouché par une peau. Puis, ceux qui ont accompli de belles actions dans leur vie se lèvent, prennent un tomahawk et vont frapper un poteau planté au milieu de la place ; ensuite ils racontent ce qu'ils ont fait de merveilleux et de bien. Mais, si quelqu'un s'aperçoit que le conteur ne dit pas la vérité, il se lève, va essuyer le poteau avec une peau et annonce qu'il a effacé le mensonge. Presque tous les Français vont



également raconter leurs exploits. Pendant que se déroule la cérémonie, on échange des cadeaux : fourrures, blé-d'Inde, fèves, prunes et raisin séchés.

Les visiteurs demeurent trois jours chez les Arkansas. La Salle en profite pour prendre possession de ces terres au nom du roi de France.

Malgré les marques d'amitié des Arkansas, qui voudraient retenir encore les Français, les canots reprennent le cours du Mississipi. Plus ils s'avancent vers le sud, plus les explorateurs se montrent prudents ; car les Arkansas leur ont parlé avec effroi de peuplades sauvages qui se nourrissent de chair humaine. La nuit, les voyageurs campent de préférence sur une île. Et, par mesure de précaution, ils étendent des branches sèches tout autour du camp. De cette façon, si les ennemis s'approchent, ils feront craquer les branches et ne réussiront pas à surprendre les dormeurs.

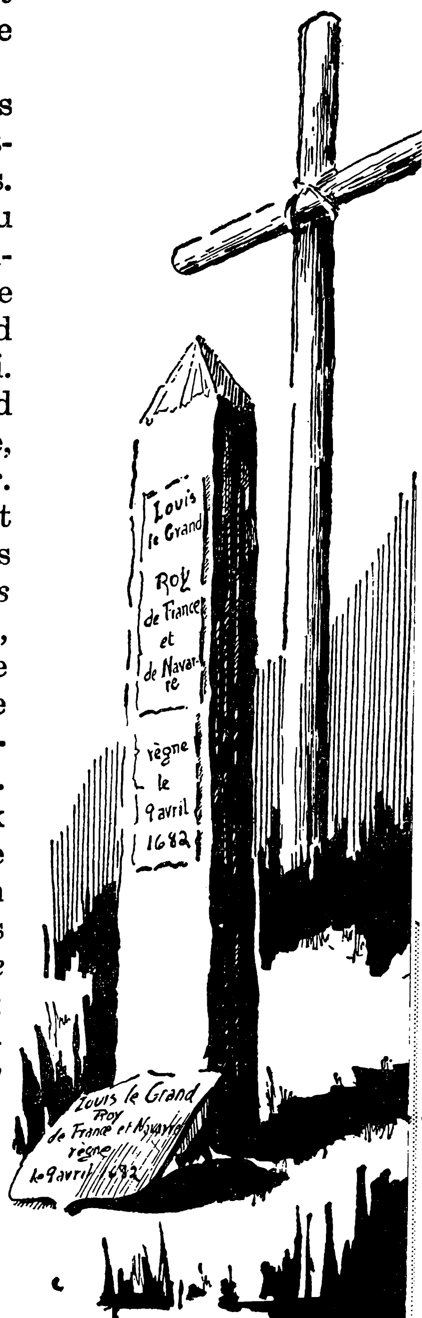


Un jour que nos gens naviguent tranquillement, ils voient des sauvages occupés à faire la pêche. En apercevant les étrangers, ces sauvages courent se cacher dans les bois et commencent à tirer des flèches. Les Blancs descendent sur la grève ; ils trouvent un panier dans le-

quel il y a un poisson, un pied d'homme et une main d'enfant ; le tout bien boucané. Dans un autre village, ils trouvent des carcasses d'hommes. C'est donc vrai que ces sauvages mangent les hommes ! Aussi, nos voyageurs se tiennent-ils fort sur leurs gardes.

Enfin, ils arrivent dans un pays de plus en plus marécageux où le Mississipi se divise en plusieurs branches. Ils explorent ces divers cours d'eau et se rendent compte que tous débouchent dans une grande mer, le golfe du Mexique. C'est la fin du grand voyage de trois mois sur le Mississipi.

Par un acte solennel, La Salle prend possession, au nom du roi de France, de tout le pays qu'il vient d'explorer. Il fait abattre un gros arbre, le fait équarrir et y fait peindre les armes du roi avec cette inscription : *Louis le Grand, Roy de France et de Navarre, règne le 9e avril 1682.* Et cette colonne est plantée en terre. Une plaque de plomb, portant une inscription semblable, est enterrée au pied du poteau. La Salle fait aussi élever une croix pour montrer que le roi désire que les pays découverts ou explorés en son nom soient évangélisés. Au cours de ces cérémonies, on chante le *Te Deum*, des hymnes et des cantiques ; on tire une fusillade d'honneur à laquelle se mêlent les cris : *Vive le roi !*



La Salle lit à haute voix l'acte de prise de possession pendant que tous se tiennent sous les armes. La France vient de s'enrichir d'un immense pays qui s'appellera la Louisiane, en l'honneur du roi Louis XIV.

De retour à Québec, La Salle, loin d'être reçu en triomphe, ne rencontre que des gens hostiles, des créanciers qui réclament l'argent qu'ils ont prêté à l'explorateur infatigable. Son protecteur, le gouverneur Frontenac, n'est plus là. La Salle passe alors en France pour se défendre, pour raconter au roi sa découverte et discuter de nouveaux projets.

4. La Salle en Louisiane

Après diverses conversations avec le roi et le ministre, La Salle voit son nouveau projet prendre la forme d'une grande entreprise. La Salle se rendra en Louisiane par l'océan Atlantique et le golfe du Mexique. Il établira une forte colonie française en Louisiane ; puis il s'emparera d'un territoire espagnol très riche en or et en argent à l'ouest du Mississipi. Plus tard, les Français pourront fonder d'autres postes le long du Mississipi jusqu'aux Grands Lacs. Alors, la France possédera un territoire immense en Amérique, couvrant toutes les terres arrosées par le Mississipi, les Grands Lacs, le golfe et le fleuve Saint-Laurent.

Pour exécuter ce grand projet, La Salle obtient des secours extraordinaires : quatre bateaux chargés d'armes, de munitions, de vivres et de matériaux pour la future colonie. Il emmène près de trois cents personnes : soldats, colons, missionnaires et artisans de tous métiers.

Les malheurs ne manquent pas durant la traversée. Arrivée dans la mer du sud au temps des grandes chaleurs, l'expédition a beaucoup à souffrir des fièvres ; il y a des morts ; La Salle lui-même est si gravement malade que l'on craint pour sa vie. Il faut s'arrêter aux Antilles. Pendant ce temps, un des bateaux qui s'était écarté des

autres, est capturé par les pirates **espagnols** ; par malheur, c'était le navire qui portait les meubles, les ustensiles et la plupart des vivres de la future colonie. Le mécontentement et la peur se répandent parmi les hommes ; plusieurs désertent.



Après deux mois de séjour aux Antilles, La Salle et ses hommes se rembarquent dans les trois bateaux qui restent. On pénètre dans le golfe du Mexique au mois de décembre. Après quelques semaines de navigation, on n'a pas encore trouvé l'entrée du Mississipi. Il faut dire qu'on n'entre pas dans le Mississipi comme dans le Saint-Laurent. A son embouchure, le Mississipi se divise en plusieurs canaux qui coulent entre des îles basses et marécageuses. Les bateaux filent toujours vers l'ouest. A la fin, on commence à croire qu'on a dépassé l'embouchure. La Salle remarque une baie et décide d'y faire descendre son monde.

Par la suite, un de ses bateaux va s'échouer et fait naufrage ; presque tout est perdu. Le capitaine des navires, en chicane avec La Salle, décide à ce moment de retourner en France sur l'un des bateaux. Il ne reste plus qu'un bateau à La Salle ; et plus tard ce bateau s'échoue à son tour et périt avec tous ses biens.

Mais La Salle ne se décourage pas ; il fait construire un petit fort de bois au fond de la baie. Puis il va explorer la rivière qui débouche dans la baie. Avec une cinquantaine d'hommes, il remonte la rivière sur une distance de soixante milles environ. A cet endroit, il trouve des terres fertiles où le gibier est abondant ; il décide d'y installer tout son monde. Il fait donc bâtir une grande habitation en bois et d'autres plus petites. Il fait ensuite venir les hommes, les femmes et les enfants restés au fort. Tels sont les débuts de la colonie en Louisiane.

Après bien des malheurs et de longs retards causés par la maladie, La Salle se remet à la recherche du Mississipi. Alors commencent d'épuisantes expéditions à pied à travers des terres marécageuses, sans routes, sans guides. La maladie, la faim, la peur des sauvages hostiles et le mauvais caractère de La Salle lui-même, répandent le désaccord et le découragement parmi les hommes. Il y en



a qui désertent ; il y en a qui meurent des fièvres ; il y en a plusieurs qui se noient ; d'autres sont tués par les sauvages. Et l'on n'a pas encore atteint le Mississipi !

La Salle se résout alors à une entreprise désespérée : rejoindre à pied l'un des postes établis au sud des Grands Lacs. A plusieurs reprises, malgré les obstacles et la maladie, il reprend cette marche de la mort. Le voici une dernière fois en route, accompagné de seize hommes. Il atteint un endroit qu'il a déjà visité et envoie des hommes à la recherche d'une cachette de blé qu'il a faite l'année précédente. Les hommes trouvent la cache ; malheureusement le blé est pourri et ils s'en reviennent les mains vides. Mais, en route, ils ont la chance de tuer deux bisons. Aussitôt, quelqu'un va porter la nouvelle à La Salle qui charge son neveu et quelques compagnons de rapporter la viande. Arrivé sur les lieux, le neveu, Moranger, est fâché de voir que les envoyés ont déjà commencé à goûter à leur chasse ; il leur arrache la viande des mains et profère des insultes et des menaces. Le soir, durant son sommeil, les chasseurs révoltés le massacrent d'un coup de hache ; deux autres qui étaient reconnus comme des amis de La Salle subissent le même sort.

La Salle, inquiet de l'absence prolongée de ses hommes, part à leur recherche. Bientôt, il aperçoit des aigles qui planent, en décrivant un cercle. Sans doute, ce doit être l'endroit où les bisons ont été dépecés. La Salle tire un coup de fusil pour annoncer son arrivée. Pris de panique, les meurtriers se mettent aussitôt en embuscade dans les hautes herbes. La Salle s'approche sans méfiance. Pendant qu'il questionne les meurtriers au sujet de son neveu, une balle le frappe soudain à la tête. Il tombe, assassiné par un de ses hommes. Les assassins dépouillent le cadavre, le traînent dans un trou et l'abandonnent aux loups et aux oiseaux de proie.

Dans la suite, il y eut encore d'autres meurtres parmi ces gens démoralisés, malades et affamés. A la fin, seulement cinq d'entre eux réussirent à atteindre le Canada. Quant aux colons restés à l'établissement près du golfe du Mexique, ils furent presque tous tués par les sauvages, excepté les enfants que les Espagnols du Mexique firent plus tard prisonniers.



Ils ne restait donc rien de la grande entreprise de La Salle ; rien, sauf l'exploration, pour le moment inutile, des territoires voisins de la Louisiane. Des difficultés imprévues, la maladie, la famine et le désaccord avaient fini par terrasser celui qui avait voulu braver tous les dangers sans compter avec les faiblesses de ses hommes et ses propres misères.

Tout venait de finir par une mort tragique et regrettable ; tout, sauf la gloire d'un projet audacieux, qui aurait pu donner à la France le plus grand empire en Amérique du Nord.

● ● ● POUR BIEN PROFITER DE LA LEÇON ● ● ●

1. Louis Jolliet et le Père Marquette sur le Mississipi

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

a) Que connaissait-on du territoire des Grands Lacs avant la venue de Louis Jolliet ?

b) Vous rappelez-vous pourquoi les Maskoutins avaient élevé une croix au milieu de leur bourgade ?

c) Essayez de trouver la rivière Wisconsin sur une carte des États-Unis ; trouvez à présent la ville de Portage. Pouvez-vous expliquer ce nom de Portage ?

d) Comment les indiens se protégeaient-ils des maringouins ?

B. RETENEZ BIEN CECI :

Louis Jolliet et le Père Marquette ont découvert le Mississipi en 1673.

Ils ont exploré le Mississipi jusqu'à la rivière Arkansas.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) Vous allez dessiner une carte sur un grand papier jaune et y illustrer le voyage de Marquette et de Jolliet. Indiquez-y les Grands Lacs, la rivière aux Renards, l'endroit du portage, la rivière Wisconsin, le Mississipi jusqu'au golfe du Mexique. Tracez à présent le trajet que les explorateurs ont suivi ; utilisez de la craie de couleur ou bien une corde de couleur que vous

fixez d'un point à un autre, à l'aide d'une aiguille enfilée ou à l'aide de papier collant.

b) Complétez votre carte en y ajoutant les rivières rencontrées au cours du voyage ; dessinez une croix au village des Maskoutins ; un calumet, au village des Illinois ; et le mot *Retour*, au village des Arkansas. Si vous le voulez, ajoutez-y des animaux, des arbres, des îles, des villages que les explorateurs ont vus.

c) Que pensez-vous des prières que les voyageurs font à la Sainte Vierge ? Écrivez dans votre cahier quelques occasions où il est bon de faire une prière.

d) A votre choix, vous pourriez reconstituer un des villages que nos gens ont visités. Servez-vous de la boîte de sable.

2. La Salle établit des postes

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

a) A l'aide d'une carte, expliquez pourquoi on a établi des forts sur la route des Grands Lacs et sur celle du Mississipi.

b) Dressez une liste des forts que La Salle a fait construire. Expliquez le nom qu'il a donné à chacun.

c) Pourriez-vous donner une idée des difficultés que La Salle a rencontrées ? Faites une liste de ses malheurs. Que pensez-vous de celui qui ne se laisse pas décourager par les épreuves ?

B. RETENEZ BIEN CECI :

La Salle a établi au moins quatre postes dans la région des Grands Lacs.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) Vous avez dû remarquer que La Salle avait de belles qualités mais aussi de vilains défauts. Trouvez ces qualités et ces défauts et illustrez-les par un exemple.

b) Indiquez sur une carte l'emplacement des quatre premiers postes que La Salle a établis. Dessinez des forts à ces endroits.

c) Enrichissez votre collection de bateaux en y ajoutant le *Griffon*.

d) Jouez la scène où La Salle apprend ce qui est arrivé au fort Crève-Coeur. Il a dû faire une colère.

3. La Salle se rend au golfe du Mexique

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

a) Trois élèves vont raconter chacun une partie du voyage de La Salle au golfe du Mexique :

Le premier : depuis Montréal jusqu'au Mississipi ;
Le deuxième : de là, jusqu'aux Arkansas ;
Le troisième : des Arkansas jusqu'au golfe du Mexique.

b) Montrez que les voyageurs sont prudents. Ont-ils raison de prendre de telles précautions ? Expliquez un peu.

c) Est-il vrai que La Salle a été mal reçu à Québec ?

B. RETENEZ BIEN CECI :

La Salle a descendu le Mississipi jusqu'au golfe du Mexique en 1682.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) Dessinez en grand le cours du Mississipi. Aux endroits convenables, vous allez dessiner les scènes qui se rapportent à chacune des phrases suivantes de votre livre :

« ... sur de grands traîneaux que les hommes, chaussés de raquettes, tirent en suivant le cours de la rivière des Illinois ».

« ... Ils prennent un tomahawk et vont en frapper un poteau planté au milieu de la place ».

« ... La nuit, les voyageurs campent de préférence sur une île ».

« ... Une plaque de plomb, portant une inscription semblable est enterrée au pied du poteau ».

b) On joue ce qui se passe chez les Arkansas. En vous exerçant un peu, vous pourriez réussir une belle représentation.

c) Demain, en classe, nous allons faire comme chez les Arkansas. Chaque élève va venir nous parler d'une bonne action (les scouts disent une B. A.) qu'il a eu l'occasion de faire dans sa vie. (Pas de mensonges) Vous pourrez raconter votre bonne action ou bien la lire, comme vous voudrez. Ça doit être court, une minute ou deux au plus. Donc, ce soir, vous préparez un plan de ce que vous allez dire ou bien le texte que vous allez lire. A propos, qu'est-ce que vous suggérez de faire, au lieu d'aller donner un coup de tomahawk sur le poteau ? Écrivez votre suggestion sur un petit feuillet que vous remettrez, signé, au professeur. C'est peut-être votre idée qu'on va réaliser demain.

d) Vous allez faire un grand dessin ou une grande peinture montrant La Salle au moment où il prend possession du pays.

4. La Salle en Louisiane

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

a) Faites comme si vous étiez La Salle ; parlez de votre grand projet : fonder un établissement sur les bords du Mississipi.

b) La Salle avait-il des chances de trouver le Mississipi, par mer et par terre ? Discutez la question ensemble.

c) Qui va raconter les circonstances de la mort de La Salle ?

d) Comment s'est terminé ce projet d'une colonie sur les bords du Mississipi ?

B. RETENEZ BIEN CECI :

La Salle voulut fonder une colonie en Louisiane ; son projet n'a pas réussi.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) N'oubliez pas, dans votre collection, les bateaux de La Salle.

b) Dessinez rapidement une carte qui illustrera la dernière expédition de La Salle :

Indiquez le trajet par un trait de couleur.

Aux endroits où il est arrivé un malheur, faites un dessin qui va expliquer ce malheur.

Indiquez l'emplacement du premier fort, par une cabane ; dessinez d'autres cabanes à l'endroit du deuxième établissement.

Marquez d'un fusil, le lieu de l'assassinat de La Salle.

c) Choisissez vous-même une ou deux scènes de cette aventure de La Salle et jouez ces scènes en y mettant de la vie.



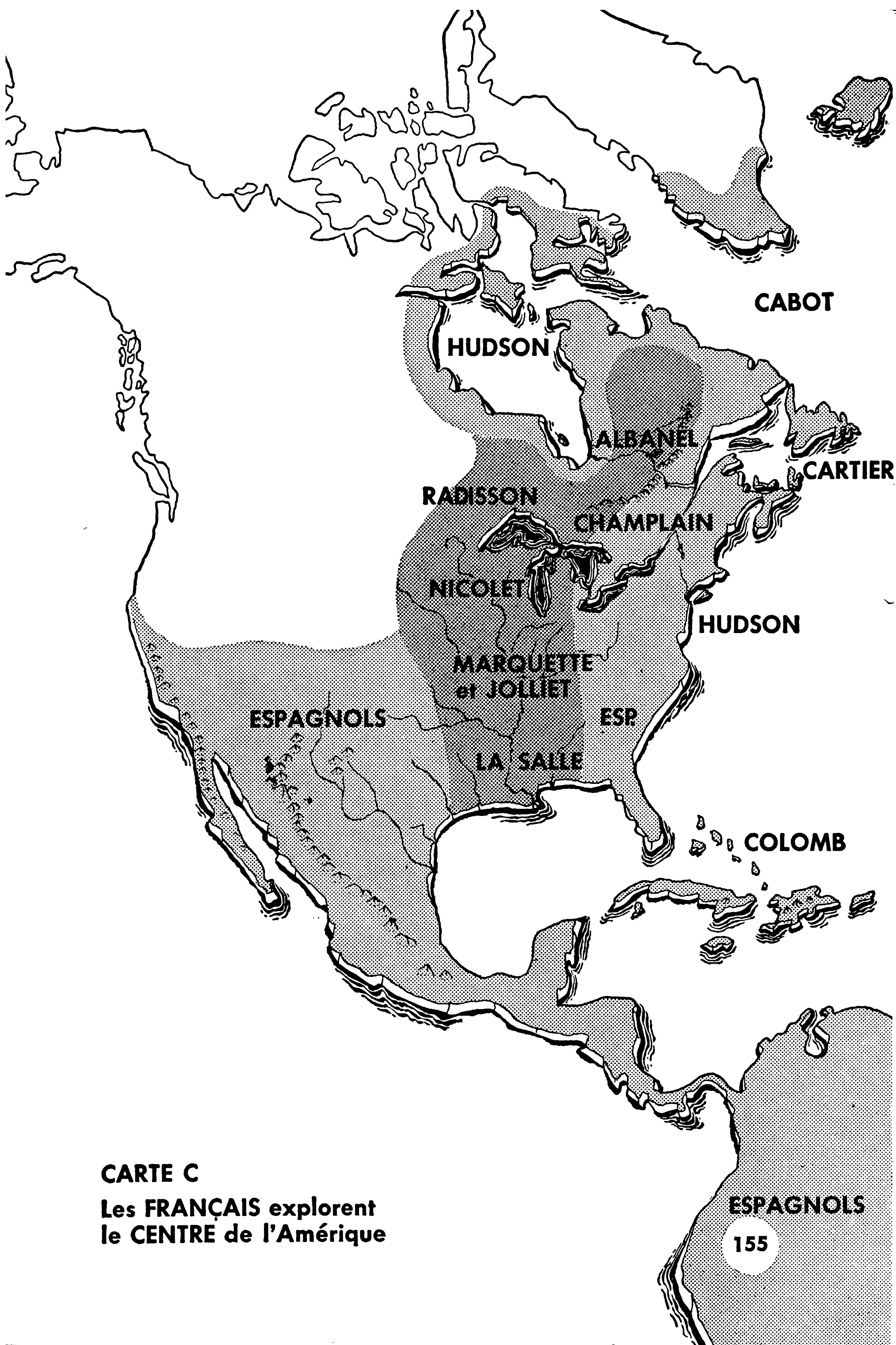
OÙ EN SONT LES DÉCOUVERTES ?

a) Comparez la carte *C* avec la carte *B* de la page 99.

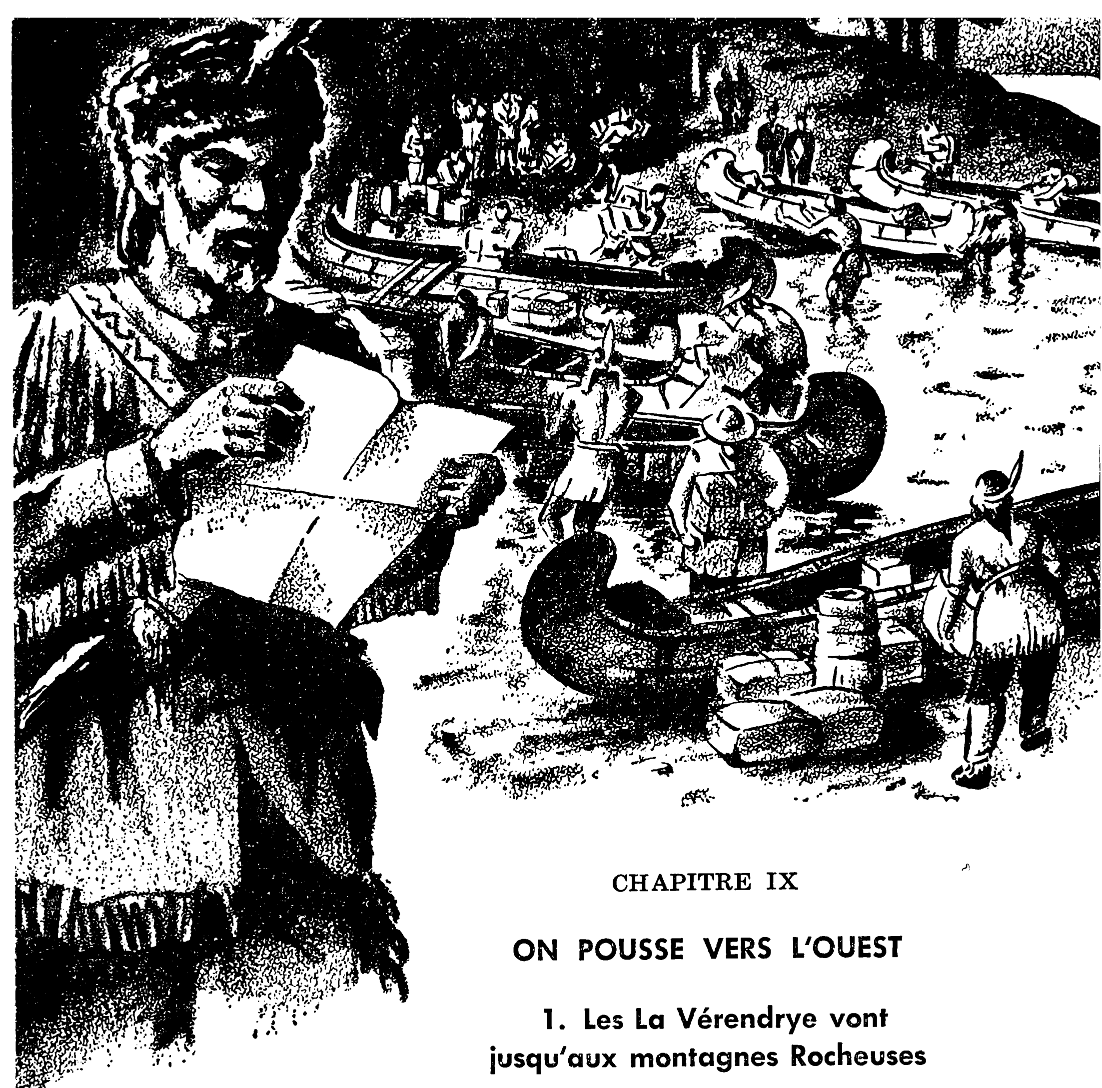
b) Montrez que vous avez bien observé en répétant pour cette carte l'exercice *b* que vous trouverez à la page 98.

c) D'après cette carte *C*, est-il vrai de dire que tout l'est de l'Amérique est à présent découvert ?

d) Pourquoi l'est de l'Amérique a-t-il été découvert avant l'ouest de l'Amérique ?



CARTE C
Les FRANÇAIS explorent le CENTRE de l'Amérique



CHAPITRE IX

ON POUSSE VERS L'OUEST

1. Les La Vérendrye vont jusqu'aux montagnes Rocheuses

Du côté de l'ouest, plus loin que les Grands Lacs, le pays était encore inconnu. C'était à Pierre de La Vérendrye et à ses fils que devait revenir l'honneur de découvrir toute cette région qu'on a appelée l'Ouest canadien.

La Vérendrye était commandant des forts du lac Nipigon, au nord du lac Supérieur. Les sauvages des régions voisines venaient y échanger leurs fourrures; ils parlaient à La Vérendrye de leur pays, des nations sauvages qui vivaient plus à l'ouest, là-bas, vers

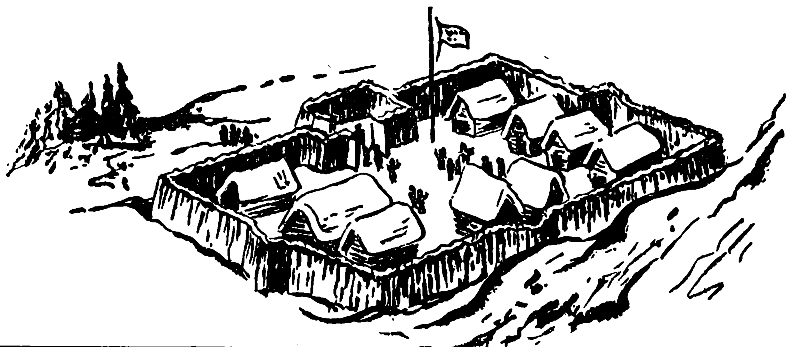
une certaine mer située tout à fait à l'ouest du pays. La Vérendrye les écoutait, les questionnait et se renseignait sur tout ce qui concernait l'Ouest. Peu à peu, un grand projet s'était formé dans son esprit : il irait découvrir cette mer de l'ouest.

Une fois bien décidé, il explique son plan au gouverneur, le marquis de Beauharnois, qui lui donne la permission d'entreprendre cette grande expédition de découverte. Avant de partir, La Vérendrye forme une société de marchands. Il promet de leur livrer les fourrures qu'il rapportera de l'Ouest ; et les marchands s'engagent à lui fournir l'argent et les marchandises nécessaires à son voyage.

Le 8 juin de l'année 1731, La Vérendrye part de Montréal avec trois de ses fils, son neveu et plus de cinquante hommes. Quelques mois après, les voyageurs se trouvent au bout du lac Supérieur.

La Vérendrye n'a pas fait dix milles qu'il doit s'arrêter. Certains de ses voyageurs ne veulent pas aller plus loin : ils se disent fatigués. Alors La Vérendrye décide de rester sur place avec le gros de ses hommes pendant que son neveu, un de ses fils et quelques braves continueront l'expédition. Ces hommes courageux se rendent au lac de la Pluie où ils construisent le fort Saint-Pierre. Là, durant tout l'hiver, ils font le commerce des pelleteries avec les sauvages des alentours. Ce n'est qu'au milieu de l'été suivant (1732) que La Vérendrye et le reste des voyageurs les rejoignent.

Plus à l'ouest, l'expédition rencontre le lac des Bois. La Vérendrye y fait construire un beau et grand fort



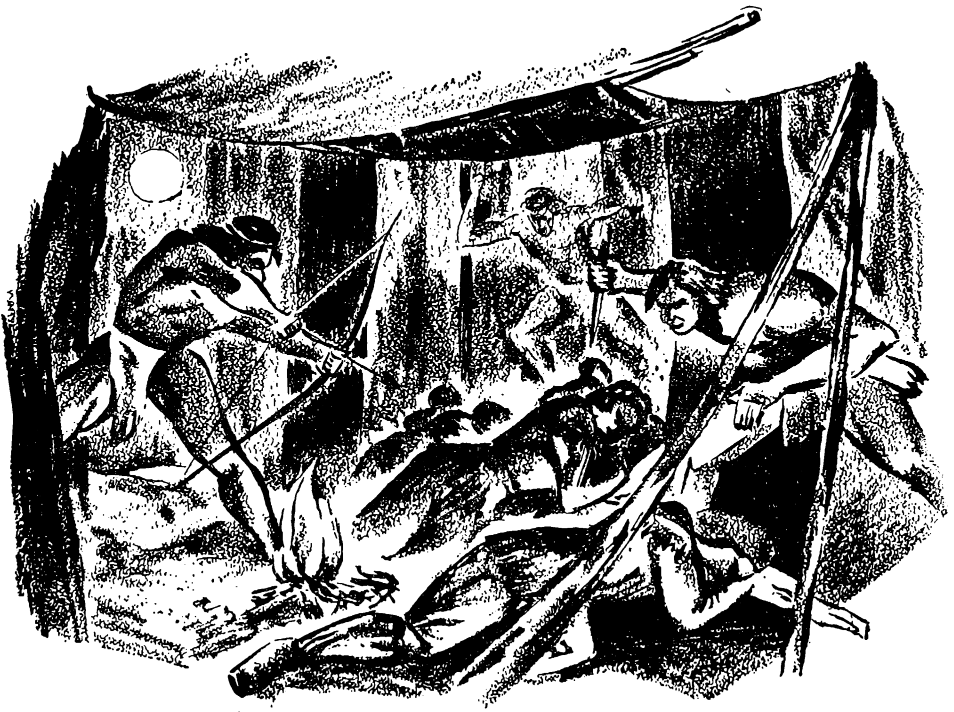
carré d'une centaine de pieds de côté. Une double rangée de piquets de quinze pieds de hauteur l'entoure. A l'intérieur de cette palissade, on aménage une maison pour le missionnaire, une chapelle, une maison en bois rond pour le commandant et quatre autres pour ses compagnons ; on y ajoute une cabane pour serrer la poudre et une autre, pour les provisions. Le fort prend le nom de Saint-Charles. C'est là que La Vérendrye passe son deuxième hiver dans l'Ouest.

Au printemps, La Vérendrye est prêt à repartir ; mais toutes sortes de difficultés arrêtent son projet. Les marchandises qu'il attendait de Montréal n'arrivent pas ; il n'a plus d'argent et ceux qui lui en ont prêté refusent de de lui en fournir de nouveau. Les hommes de l'expédition sont mécontents parce qu'ils ne reçoivent pas de salaire; le missionnaire qui accompagne le groupe tombe malade et se propose de retourner à Montréal. Vraiment tout va mal.

La Vérendrye ne voit qu'un moyen d'en sortir : c'est de rencontrer le gouverneur, de lui expliquer ses difficultés, de lui raconter les découvertes et les explorations déjà faites, de lui exposer ses nouveaux projets et de lui demander de l'aide. A la fin du mois d'août 1734, La Vérendrye est à Montréal. Le gouverneur Beauharnois le reçoit, l'écoute et l'encourage à continuer malgré les difficultés. La Vérendrye obtient de l'argent de ses nouveaux prêteurs , puis, au printemps de 1735, il retourne au fort Saint-Charles.

Une année se passe encore dans les difficultes et les chagrins. Un jour, les vivres viennent à s'épuiser au fort Saint-Charles. Alors, le bon Père Aulneau s'offre à aller chercher des provisions à un fort du lac Supérieur. Il s'embarque avec Jean, le fils aîné de La Vérendrye, et une vingtaine d'hommes, dans trois canots.

Un soir, les voyageurs descendent sur une île et y



dressent les tentes pour la nuit. Mais, non loin de là, des Sioux les guettent et attendent que les voyageurs soient bien endormis pour s'approcher d'eux à pas de loup ; au signal donné, les Indiens se jettent sur les Blancs et les massacrent tous sans pitié. Quelques jours après, des hommes de La Vérendrye découvrent les corps des victimes. Les cruels Sioux, pour se moquer des Blancs, toujours à la recherche des fourrures, avaient enveloppé les têtes des cadavres dans des peaux de castor. Le missionnaire, lui, avait une flèche plantée dans le côté. Quant au fils de La Vérendrye, son dos était tout rayé de coups de couteau, ses reins étaient percés d'une pioche de fer ; les cruels sauvages lui avaient tranché le cou. En souvenir de ce triste événement, l'île s'est appelée depuis l'Ile-au-Massacre.

La Vérendrye, le coeur brisé, pleure la mort de son fils bien-aimé et celles du Père Aulneau et de ses braves com-



pagnons. Mais, plein de courage et de confiance, il décide de pousser ses explorations plus loin vers l'ouest, malgré les obstacles, malgré les plus dures épreuves.

Ce qu'il veut, c'est d'étendre le pays des fourrures ; c'est de construire de nouveaux forts afin d'empêcher les sauvages d'aller porter leurs fourrures aux marchands anglais de la baie d'Hudson ; ce qu'il veut surtout c'est d'aller vers l'ouest jusqu'à la mer, si possible. Mais ces projets demandent de fortes dépenses et La Vérendrye n'a que des dettes. Plus d'une fois, il va chercher du secours à Montréal, au prix de voyages épuisants.

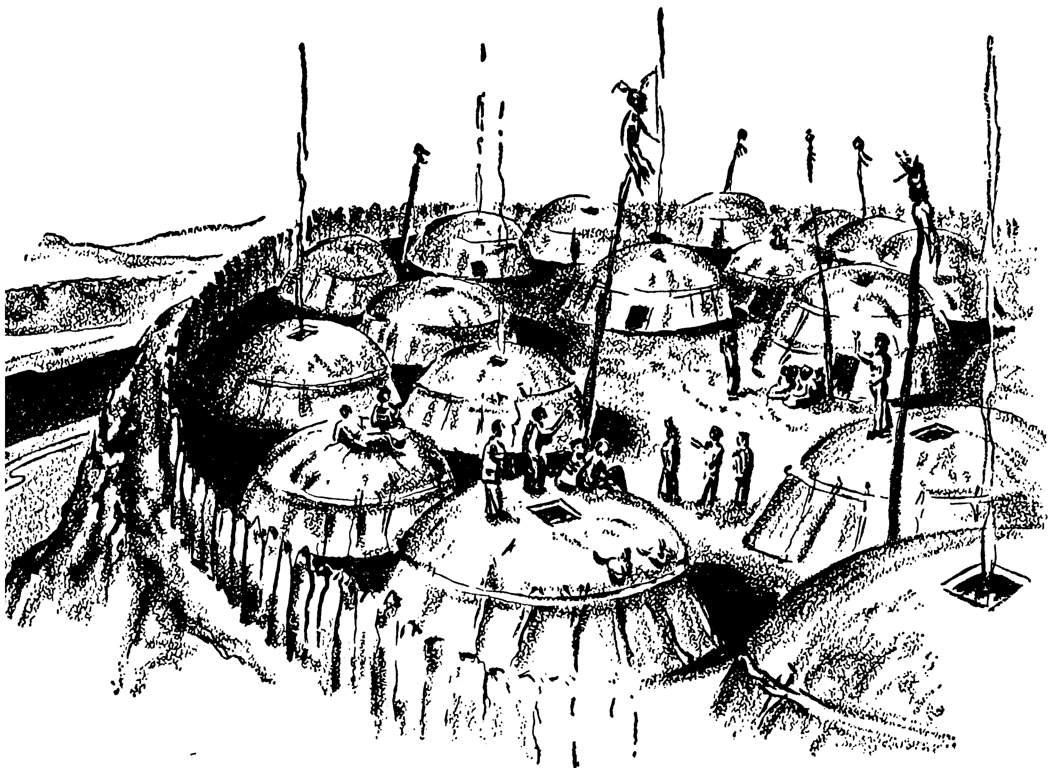
Au cours de l'année 1738, La Vérendrye construit le fort Rouge, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de Winnipeg, puis le fort de la Reine, sur la rivière Assiniboine. Avec le fort Maurepas, qu'un de ses fils avait bâti sur les bords du lac Winnipeg, La Vérendrye possède au moins cinq forts dans l'Ouest ; mais, il n'est pas satisfait : il n'a pas encore atteint la mer. Un jour, il part pour une nouvelle excursion. Il rencontre des Indiens qui lui parlent des Mandanes; cette tribu sauvage vit, paraît-il, dans de belles villes bâties le long d'une grande rivière qui coule vers l'ouest. Aussitôt, La Vérendrye décide d'aller vers ces Mandanes ; peut-être atteindra-t-il la mer de l'ouest en suivant leur rivière.

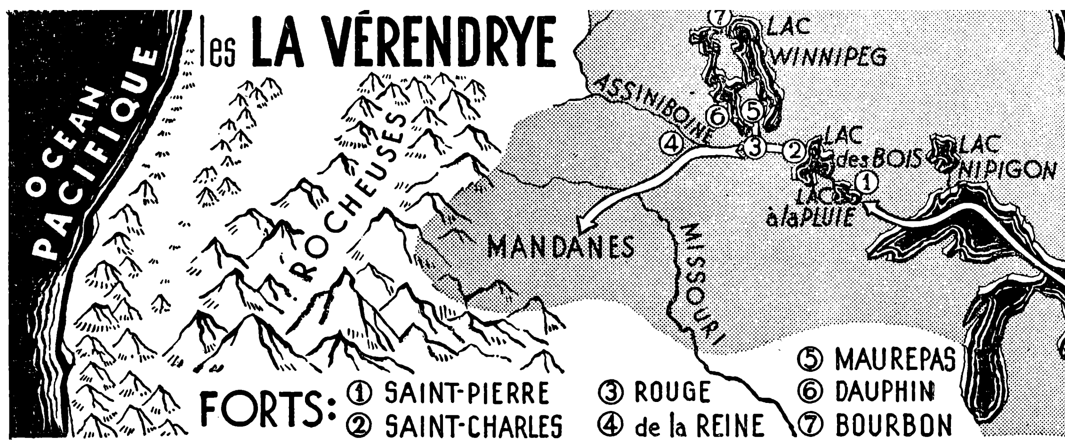
La Vérendrye se met en route avec ses hommes et plusieurs sauvages. La troupe s'avance à travers de grandes prairies qui s'étendent à perte de vue. Par-ci par-là, il y a, comme disent les sauvages, des « *îles d'arbres* », mais en très petit nombre. Quand les voyageurs rencontrent un troupeau de bisons, ils organisent une

chasse ; ils entourent les bêtes, les cernent et en tuent autant qu'ils en veulent, dix, vingt et plus ; ils font un bon festin et emportent des provisions de viande pour les prochains repas.

Après plusieurs jours de voyage, on arrive chez les Mandanes. Leur village est entouré d'une palissade et d'un large fossé, à la façon des forts des Français. On y trouve au moins cent trente cabanes ou maisons de forme ronde et recouvertes de paille. Quant à la rivière qui longe les villages des Mandanes, elle ne coule pas vers l'ouest mais vers le sud-est ; c'est le fleuve Missouri qui se jette dans le Mississipi. La Vérendrye est un peu déçu, lui qui se croyait sur une route qui le mènerait à la mer de l'ouest. Il décide de passer l'hiver chez les Mandanes.

Mais la malchance semble poursuivre La Vérendrye. Un jour, un de ses guides s'enfuit avec le sac de cadeaux destinés aux Mandanes. Une autre fois, c'est son inter-





prète qui déserte à son tour. La Vérendrye est bien embarrassé : pas de cadeaux pour les Mandanes, alors que les présents sont comme des passeports chez les sauvages ; plus d'interprète pour se faire comprendre et pour obtenir de nouveaux renseignements sur le pays. Il ne peut plus demeurer chez les Mandanes, ni aller plus loin. Il revient donc au fort de la Reine, épuisé et malade à en mourir.

L'été suivant (1739), La Vérendrye envoie un de ses fils et quelques-uns de ses compagnons en expédition vers le nord. Les explorateurs y construisent le fort Dauphin et le fort Bourbon, ce qui porte au moins à sept le nombre de postes de fourrures des La Vérendrye.

Chaque fois que les La Vérendrye établissent un fort, les sauvages des environs sont bien contents : ils ne seront plus obligés de se rendre jusqu'à la baie d'Hudson pour échanger leurs fourrures. D'un autre côté, pour les La Vérendrye, chaque nouveau fort représente plus de dépenses que de profits. Cependant, les jaloux prétendent qu'ils s'enrichissent aux dépens des autres. A les croire, les La Vérendrye réalisent de gros bénéfices et possèdent une grande fortune. On leur fait subir des procès ; on leur crée des difficultés. A tous ces mauvais esprits, La Vérendrye peut répondre fièrement : « *Je me suis sacrifié, avec mes enfants, pour le service de Sa Majesté et le bien de la colonie* ».

Faute d'argent, les La Vérendrye doivent remettre toujours à plus tard leur grand projet d'atteindre la mer de l'ouest. Ce n'est qu'à la fin d'avril 1742, que La Vérendrye peut envoyer deux de ses fils et deux Français continuer l'exploration vers l'ouest. Lui-même, il ne peut y aller car les tribus sauvages menacent de se faire la guerre. Il doit réunir les chefs des Cris, des Assiniboines et des Sioux, leur faire des discours, leur donner des présents et obtenir la promesse qu'il n'y aura plus de guerres entre eux.



Les quatre voyageurs quittent donc le fort de la Reine et se rendent chez les Mandanes. Plus loin, ils rencontrent d'autres nations qui les reçoivent avec de grandes démonstrations d'amitié. Chez les Gens de l'Arc, ils sont traités comme de très grands personnages. Le chef prend soin de leurs bagages ; il leur enseigne sa langue. En peu de temps, Blancs et Indiens sont de grands amis.

Au cours de leurs conversations avec ce chef, nos voyageurs apprennent que, du haut des montagnes qui sont plus à l'ouest, ils pourraient apercevoir la mer ; ce qui leur donne une plus grande envie d'y aller. Justement, plusieurs nations préparent une expédition de guerre contre les Gens du Serpent, une nation très féroce qui vit du côté des montagnes. Le chef ami invite les Blancs à l'accompagner dans cette expédition. Les La Vérendrye sont con-



tents de suivre leur ami, mais ils ne feront pas la guerre : ils veulent être en paix avec tout le monde.

Au jour fixé, Blancs et Indiens montent à cheval et se dirigent vers le pays des montagnes. En chemin, les sauvages de plusieurs villages se joignent aux guerriers ; si bien qu'ils sont bientôt deux mille.

Le 12 janvier 1743, les voyageurs arrivent au pied des montagnes qu'on appelle aujourd'hui les Rocheuses ; elles sont très hautes, ces montagnes, et couvertes par endroits de belles forêts. C'est là que vivent les Gens du Serpent. Dès qu'ils aperçoivent tout ce monde à cheval, les Gens du Serpent prennent peur et s'enfuient à toutes jambes. Mais les sauvages amis des Français croient que leurs ennemis s'en vont attaquer leurs villages par derrière ; ils font brusquement volte-face et courent défendre leurs maisons, laissant les Blancs seuls avec le chef des Gens de l'Arc.

Ainsi abandonnés de leurs alliés, les La Vérendrye ne pensent pas à aller plus loin.

Avant de prendre le chemin du retour, ils veulent du moins laisser un signe de leur passage et montrer qu'ils prennent possession de tout ce territoire au nom du roi de France. Ils enterrent une plaque de plomb sur laquelle sont gravés les armes et le nom du roi. A l'endroit même où ils ont enterré la plaque, ils entassent des pierres et construisent une sorte de monument. Le 2 juillet 1743, ils rentrent au fort de la Reine d'où ils étaient partis une quinzaine de mois auparavant. Ils avaient été les premiers Blancs à se rendre aux Rocheuses.

Mais les jaloux, au lieu de se réjouir de ces succès, continuent à répandre des faussetés au sujet des La Vérendrye. Heureusement Beauharnois prend leur défense auprès du ministre et du roi de France. La Vérendrye reçoit le titre de capitaine, en récompense de ses travaux. Mais les jaloux réussissent à lui faire perdre le commandement des forts de l'Ouest. La Vérendrye en éprouve bien du chagrin. Pour le consoler, le roi lui fait remettre la Croix de Saint-Louis et accorde à deux de ses fils des grades dans l'armée. Enfin, après bien des démarches, La Vérendrye obtient la permission de reprendre ses explorations vers l'ouest. Quelle joie ! Il va pouvoir atteindre la fameuse mer de l'ouest !

Plein d'espoir, il commence les préparatifs au début de l'hiver 1749. Mais, la mort le surprend en pleine activité. C'est une lourde perte pour la Nouvelle-France.

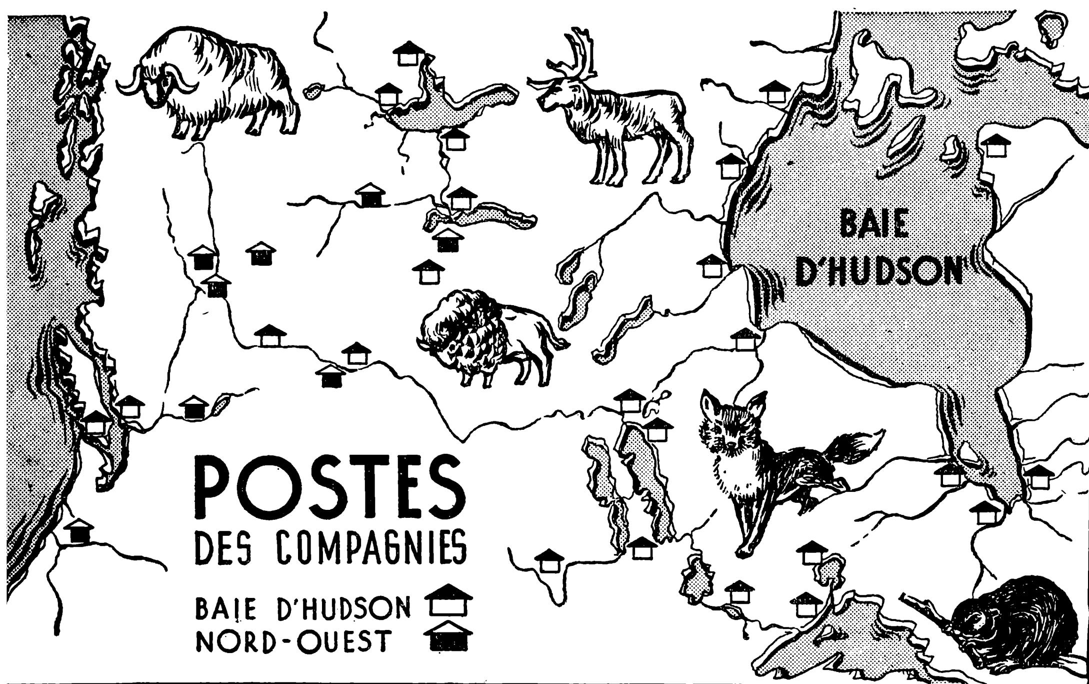
Il est vrai que ses trois fils restaient pour continuer l'oeuvre commencée. Mais, le nouveau gouverneur confia à d'autres le soin de poursuivre l'exploration vers l'ouest.



En toute justice, cet honneur revenait aux enfants de La Vérendrye qui y avaient consacré leur fortune, leur santé, leur vie même. L'histoire a été plus juste à leur égard. Aujourd'hui, leurs noms inscrits sur les monuments redisent à tous leur grande énergie, leur persévérance et leur dévouement au service de la patrie.

2. La compagnie de la Baie d'Hudson et la compagnie du Nord-Ouest

Les successeurs des La Vérendrye ne firent pas progresser la découverte de l'Ouest. Les uns après les autres, les forts tombèrent en ruines ; les sauvages reprirent alors leur habitude d'aller échanger leurs fourrures à la baie d'Hudson. Ils trouvaient là plusieurs postes de traite situés le plus souvent à l'embouchure des rivières. Tous ces postes appartenaient à la compagnie de la baie d'Hudson fondée par de grands personnages et de riches marchands d'Angleterre, avec l'aide de Radisson et de son beau-frère, Des Groseilliers. Par une permission spéciale du roi d'Angleterre, ces marchands étaient les seuls à



pouvoir faire le commerce des fourrures à la baie d'Hudson. Aussi réalisaient-ils de gros bénéfices.

Mais, un jour, un marchand anglais de Montréal eut l'idée d'aller chez les sauvages du Nord-Ouest pour y faire le commerce des pelleteries. Il revint à Montréal avec une si grande quantité de fourrures qu'il devint riche tout d'un coup ; ce succès poussa d'autres marchands à faire comme lui. Petit à petit et un peu partout entre le lac Supérieur et le lac des Esclaves, des postes s'élevèrent et les Indiens y portèrent de nouveau leurs fourrures.

Pendant un certain temps, les marchands connurent de très beaux succès. Mais voilà que quelques-uns, plus ambitieux que les autres, commencèrent à se montrer voleurs, jaloux, menteurs et batailleurs. Les sauvages mécontents en massacrèrent un bon nombre ; les autres durent s'enfuir et abandonner leur commerce pourtant si payant. Toutefois, les marchands revinrent plus tard chez les Indiens et tâchèrent de leur faire oublier le passé, en leur faisant des cadeaux et en payant leurs fourrures un bon prix. Vers 1784, tous ces marchands de Montréal forment une seule compagnie, la compagnie du Nord-Ouest.

Il y avait donc, à cette époque, deux grandes compagnies de fourrures au Canada : celle de la Baie d'Hudson qui appartenait à des commerçants d'Angleterre et celle du Nord-Ouest qui appartenait à des marchands anglais de Montréal. Comme on pouvait s'y attendre, des disputes éclatèrent alors entre les deux compagnies. Chacune cherchait à s'enrichir et à détruire le commerce de la compagnie rivale. Il en résulta des chicanes, des vols, des batailles et même des meurtres.

Au début de cette course aux fourrures, la compagnie du Nord-Ouest se montra plus forte que l'autre parce qu'elle avait réussi à attirer les sauvages à ses postes, en leur faisant plaisir et en cherchant à les émerveiller. Par exemple, elle les invitait à de grands festins et à des



danses où elle leur donnait du rhum à boire. Dans ces occasions-là surtout, ses officiers, commis, engagés et interprètes portaient de beaux costumes aux couleurs voyantes afin d'émerveiller les Indiens. Ce qui rendait encore la compagnie du Nord-Ouest assez populaire auprès des Indiens, c'est qu'au nombre des commis et des engagés, il y avait beaucoup de Canadiens français ; ces Canadiens avaient le tour de se faire aimer des sauvages et de leur faire plaisir ; ils cherchaient à les comprendre et à les aider. On dit aussi que les sauvages n'aimaient rien autant que de regarder filer les longs canots chargés de voyageurs, chantant de belles chansons canadiennes et ramant avec beaucoup d'ensemble. Donc, la compagnie du Nord-Ouest était très populaire.

Pendant ce temps-là, le commerce de l'autre compagnie diminuait de beaucoup car les sauvages ne se donnaient plus la peine d'aller jusqu'à la baie d'Hudson. Alors, la compagnie de la Baie d'Hudson installa elle aussi des postes de commerce dans les territoires du Nord-Ouest. Souvent les postes des deux compagnies se trou-



vaient voisins les uns des autres ; ce qui donnait occasion à des disputes, à des batailles et à des vols. Et, à force de se combattre, les deux compagnies s'affaiblissaient d'année en année. Malgré sa popularité, la compagnie du Nord-Ouest fut la première à céder et dut, pour ne pas disparaître complètement, se joindre à celle de la Baie d'Hudson, en 1821.

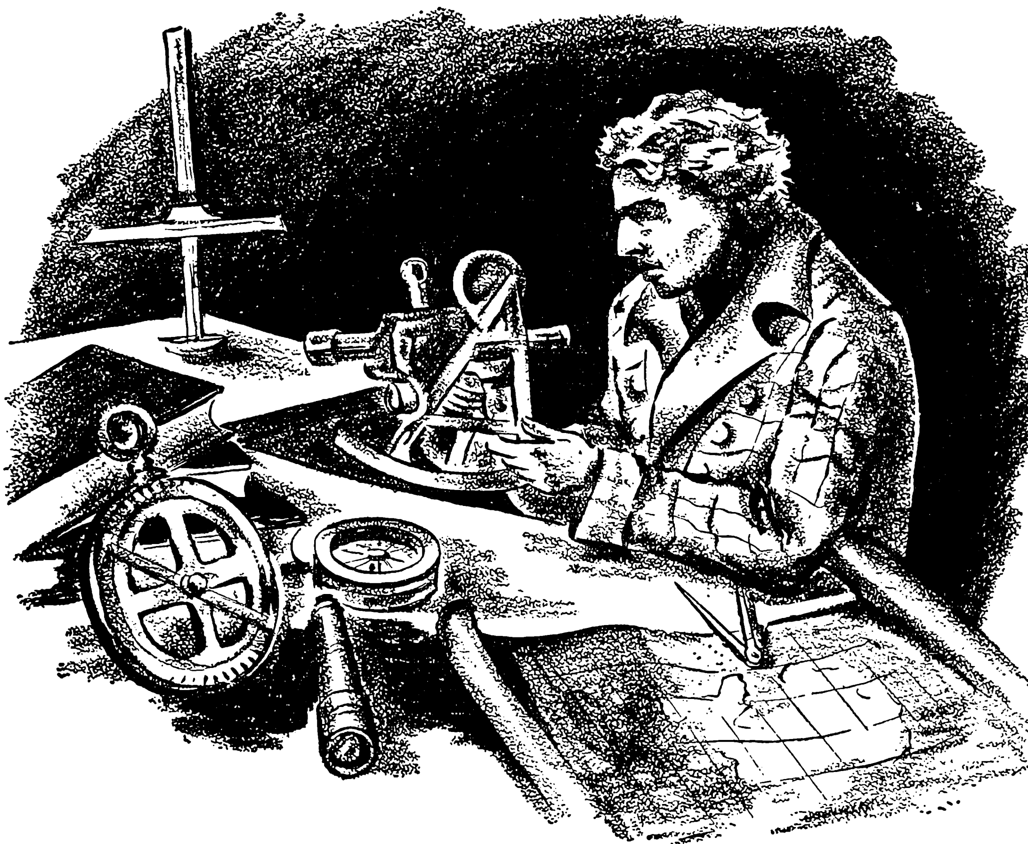
Dès ce moment, l'unique compagnie compta près de cent soixante-quinze forts ou postes de traite parsemés à travers le Canada. Il y en avait depuis les Rocheuses jusqu'au Labrador, depuis le lac Huron jusqu'à la baie d'Hudson et jusqu'au Grand-Nord. Grâce à tous ces établissements de traite et aux randonnées innombrables des voyageurs, le pays fut de plus en plus exploré, de mieux en mieux connu. De grandes villes comme Churchill, Winnipeg, Edmonton, Calgary, Vancouver, Victoria furent d'abord de simples postes de traite.

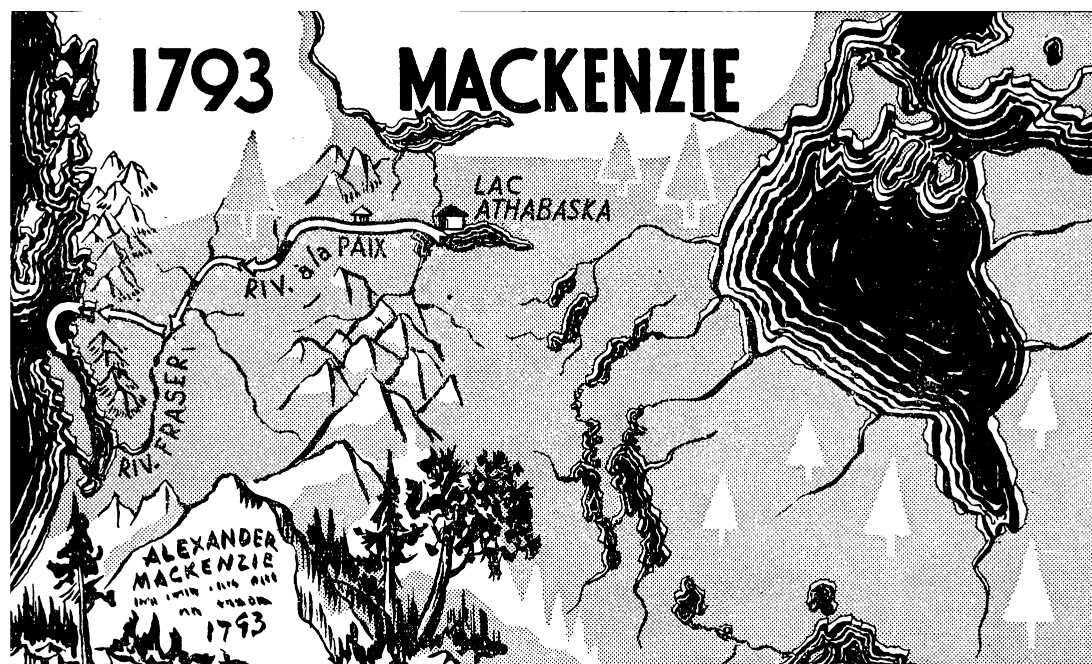
Il faut rendre hommage à ces compagnies de fourrures qui ont contribué à la découverte et au développement du pays. Sans l'argent, le matériel et les hommes qu'elles

ont fournis, bien des explorateurs n'auraient jamais entrepris de voyages vers des régions inconnues. Mais, encouragés et soutenus par elles, ils se sont aventurés jusqu'à la mer de l'ouest, jusqu'aux limites du Grand-Nord.

3. Alexander Mackenzie se rend à l'océan Pacifique

Parmi les hommes que les compagnies de fourrures envoyèrent au loin pour découvrir un passage vers la mer de l'ouest ou pour établir des postes de traite, il y eut un Écossais du nom d'Alexander Mackenzie. La compagnie du Nord-Ouest lui avait confié le commandement d'un poste au lac Athabaska.





Mackenzie entreprit quelques voyages d'exploration ; mais il s'aperçut qu'il lui manquait des connaissances pour bien diriger ses voyages. Il se rendit en Angleterre où il fit des études spéciales pour apprendre à tracer des cartes, à faire des calculs savants et à manier des instruments de route. Une fois instruit, il s'acheta les instruments et les livres nécessaires aux explorateurs et revint au Canada.

A l'automne de 1792, il était prêt pour le long voyage qu'il avait projeté vers la mer de l'ouest. Il quitte son fort du lac Athabaska en compagnie de plusieurs coureurs de bois et de sauvages. Il passe l'hiver dans un petit poste construit le long de la rivière à la Paix et fait le commerce des pelleteries. Le 8 mai 1793, il expédie six canots de fourrures au lac Athabaska et, le lendemain, il s'embarque avec neuf compagnons dont six Canadiens français et deux sauvages, pour continuer son voyage interrompu par l'hiver.

Installés avec tout leur bagage dans un grand canot long de vingt-cinq pieds, les hardis explorateurs remon-

tent la rivière à la Paix, en direction de l'ouest. Le pays qu'ils traversent est bien magnifique. Tantôt ce sont de verdoyantes pelouses qui s'étendent sur le flanc des premières collines ; tantôt ce sont des rochers grisâtres ou de grands arbres qui annoncent la forêt prochaine. La contrée est habitée par des Indiens qui se montrent assez surpris de voir des Blancs ; quelques-uns d'entre eux suivent le canot en marchant le long du rivage. Mackenzie avance très prudemment ; il se méfie de ces sauvages sournois.

La rivière présente aussi des dangers à cause des rapides ; à certains endroits, l'eau est fort basse et les roches, très nombreuses. Le canot, lourdement chargé, avance péniblement. Les voyageurs doivent mettre de côté les avirons et se servir de longues perches qu'ils piquent dans le fond de la rivière. Mais il faut avoir la main ferme et surveiller attentivement. Un moment d'inattention, et le gros canot peut frapper une roche et se déchirer. C'est précisément ce qui se produit un jour.

Mackenzie ordonne alors d'approcher du bord de la rivière afin d'examiner le canot. La roche a fait une large entaille à l'écorce de l'embarcation. Il faut absolument réparer l'avarie : ce qui veut dire débarquer plus d'une tonne et demie de marchandises, faire sécher le canot puis le rapiécer et le regommer. La déchirure réparée, les explorateurs rechargent les bagages et poursuivent leur route, se promettant d'être plus prudents à l'avenir.





Mais, malgré toute leur bonne volonté, il leur faut, plus d'une fois, recommencer le même manège.

Le 17 mai devait être une journée mémorable pour nos explorateurs. Partis de grand matin, comme d'habitude, ils remontent la rivière à la Paix sur une distance d'une douzaine de milles. A deux heures de l'après-midi, ils peuvent voir, au loin, les sommets neigeux des montagnes Rocheuses. Grande joie pour tout l'équipage !

Mais les courageux voyageurs ne sont pas au bout de leur peine ; les Rocheuses sont encore bien loin. Plus ils avancent, plus la navigation est difficile ; la rivière à la Paix, qui descend des montagnes, prend parfois des allures de torrent ; les chutes et les rapides sont nombreux. A cer-

tains endroits, le courant est si fort que le canot ne peut avancer, ni à l'aviron, ni à la perche. Alors, il faut débarquer, attacher une longue corde au canot et le traîner en longeant la grève. Mais, quand la rive est trop encombrée de roches, de troncs d'arbres et de broussailles, il faut alors marcher dans le courant, avec de l'eau jusqu'à la ceinture, jusqu'à la poitrine même. Dans ces conditions, le passage d'un rapide est épuisant et très lent. Certain jour, par exemple, nos amis avancent à peine de trois milles ; en eau calme, ils auraient pu faire cinquante milles dans le même temps.

Un soir, pendant que la troupe fatiguée se repose sous la tente, Mackenzie, en compagnie d'un de ses Indiens, escalade une petite montagne afin de voir si, au loin, la la rivière à la Paix est plus navigable. Quelle déception ! Aussi loin que sa vue peut porter, Mackenzie n'aperçoit qu'une suite de cascades, de chutes et de rapides. Que faire ? Mackenzie réunit ses hommes et discute avec eux. On en arrive à cette décision héroïque : continuer à tout prix l'exploration.

Dès le lendemain matin, 22 mai, commence un voyage extraordinaire pour nos héros. Chargés du canot et de tous les bagages, ils franchissent, en deux jours, une distance de neuf milles à travers les forêts de la montagne. Enfin, la rivière est de nouveau navigable. Les courageux voyageurs peuvent alors poursuivre leur voyage en canot. De temps en temps, le canot subit encore quelques avaries mais rien de grave. Ce pauvre canot ! il a été rapiécé et regommé si souvent qu'il doit bien peser deux fois plus qu'au début du voyage. Mais, qu'importe, pourvu qu'on avance. Et quand il sera inutilisable, les voyageurs en construiront un autre. Finalement, Mackenzie et ses hommes atteignent la source de la rivière à la Paix.

De là, à travers bois, lacs et ruisseaux, ils arrivent à une autre rivière qui est le commencement d'un fleuve, le



Fraser ; mais cette rivière descend vers le sud, et c'est à l'ouest que se trouve la mer. Des Indiens expliquent à Mackenzie qu'il ferait mieux de continuer le voyage à pied, jusqu'à la mer. Mackenzie décide de suivre ce conseil Pour diminuer les fatigues d'un tel voyage, il est entendu qu'on n'apporte que le matériel indispensable : de la poudre à fusil, un peu de marchandises, quelques cadeaux, des armes, un peu de provisions et les instruments de route. Tout le reste est caché dans une fosse protégée par du bois. Quant au canot neuf que Mackenzie a fait construire, il est placé à l'envers sur des supports et recouvert de branches et de petits arbres ; sans cette dernière précaution, les rayons du soleil le rendraient inutilisable en peu de temps.

Chacun prend alors sa part du bagage et l'on s'achemine

vers la mer de l'Ouest. Parfois, il n'y a pas de chemin du tout et les voyageurs marchent ainsi des milles et des milles, à travers bois, escaladant des montagnes, enjambant des ruisseaux ou côtoyant des précipices. En cours de route, ils traversent plusieurs villages d'Indiens où ils sont habituellement bien reçus. Quand la chasse est bonne ou quand les gens d'un village se montrent généreux dans leurs présents de viandes et de céréales, les explorateurs peuvent manger à leur faim et même faire des cachettes afin d'avoir de quoi manger au retour.

Malgré le mauvais vouloir de certains guides indiens qui désertent ou se font prier pour aller plus loin, malgré la difficulté des chemins, malgré la morsure des moustiques, le voyage progresse et, un jour, Mackenzie atteint le sommet des Rocheuses. Une couche de neige durcie forme un capuchon blanc à chaque montagne. Bien entendu, il fait froid et les tempêtes ne sont pas rares sur ces hauteurs. Pourtant on est à la mi-juillet.

Encouragés par l'idée qu'ils vont bientôt voir la mer, les explorateurs entreprennent la dernière partie de leur voyage. Ils descendent le versant ouest des Rocheuses. En chemin, ils côtoient de véritables précipices, traversent des forêts et finalement pénètrent dans un village d'Indiens. Là, ils se procurent des canots et peuvent continuer leur voyage en utilisant de nouveau les rivières. Enfin, ils atteignent le dernier village indien et, le 19 juillet au soir, Mackenzie peut admirer, au bout de la petite rivière qu'il vient de descendre, une partie de la mer de l'ouest. Fatigués, les voyageurs mangent les restes du dernier repas et se couchent dans une cabane abandonnée. Trop épuisés pour célébrer leur arrivée sur la côte du Pacifique, ces héros gardent dans leur coeur la joie d'avoir accompli une grande action.

Le lendemain et les jours qui suivent, Mackenzie explore la côte et les îles. Pour laisser une marque de son passage,



il démêle, dans de la graisse, une espèce de poudre rouge très voyante et il écrit en grandes lettres sur un rocher ces mots en langue anglaise : *Alexander Mackenzie est venu ici du Canada, par terre, le 22 juillet 1793.* Plus heureux que tous les chercheurs de la mer de l'ouest, Mackenzie avait, lui, réalisé le grand rêve de sa vie. Il avait atteint l'océan Pacifique aux limites du pays, du côté de l'ouest.

La grande leçon d'énergie et d'endurance qu'il venait de donner encouragera d'autres explorateurs à visiter de nouvelles régions au prix des plus grands sacrifices.

4. Les missionnaires se rendent aussi dans l'Ouest

Sur les routes de l'Ouest, on retrouve aussi les missionnaires ; infatigables voyageurs, ils s'aventurent eux aussi en pays inconnu. Mais ce qu'ils cherchent, eux, ce ne sont pas des richesses ; ce sont des âmes à gagner à Dieu. Ce

qu'ils apportent, ce sont les biens impérissables du ciel. Suivons-les dans les grandes plaines du Nord-Ouest ; nous y rencontrerons non seulement des hommes robustes mais même de faibles femmes, soutenues elles aussi par la plus grande force, l'amour de Dieu et du prochain.

Des missionnaires avaient accompagné les La Vérendrye à travers les plaines de l'Ouest. Plus tard, d'autres vinrent s'établir dans ces contrées éloignées pour enseigner l'Évangile aux peuplades indiennes et pour procurer les secours de la religion aux Blancs qui travaillaient dans les postes de traite.

En 1818, Mgr Plessis, évêque de Québec, envoya deux prêtres à la rivière Rouge, là où se trouve aujourd'hui Saint-Boniface, près de Winnipeg. C'étaient messieurs Provencher et Dumoulin. Ces braves apôtres se mirent à l'oeuvre sans retard. Ils commencèrent par élever une cabane de billots. Dans une des chambres, ils installèrent leur chapelle. Alors, ils donnèrent leur première leçon de catéchisme et firent leur premier sermon. Pour aider ces pauvres gens à sortir de la misère, ils ouvrirent des classes pour l'enseignement de l'agriculture et le tissage de la laine et du chanvre. Le bon Dieu ne tarda pas à bénir ses dévoués missionnaires ; deux semaines après leur arrivée à la rivière Rouge, ils avaient déjà administré soixante-douze baptêmes.



Dès qu'ils eurent quelques compagnons, les deux vaillants apôtres organisèrent des missions du côté des Rocheuses, du côté de la baie d'Hudson, du côté de l'océan Glacial et, vers le sud, jusqu'aux États-Unis. Mais ce ne fut pas sans difficultés ; dans ce pays

immense, il aurait fallu des centaines de missionnaires et ils n'étaient, dans les débuts, que trois ou quatre. Quand l'abbé Provencher devint évêque des territoires du Nord-Ouest, il obtint, en 1845, l'aide des Oblats de Marie-Immaculée. A partir de ce moment, les missions de l'Ouest firent des progrès extraordinaires, malgré les difficultés.

Le climat était rude ; le pays sauvage ne produisait à peu près rien. Les populations, affamées et affaiblies, se déplaçaient continuellement ; ce qui rendait leur évangélisation très difficile. Souvent, le missionnaire les accompagnait dans leurs voyages ; alors, il devait, lui aussi, aller à pied, chausser les raquettes, utiliser le canot et, plus tard, la traîne à chiens et la charrette à boeufs, suivant la saison. Qui dira toutes les peines endurées dans ces contrées de misères ? Souffrances du corps mais aussi souffrances dans l'âme. Le missionnaire n'était pas toujours écouté des sauvages ; certains l'accusaient même de toutes sortes de crimes. Il lui arrivait aussi des ennuis de la part de quelques missionnaires protestants qui cherchaient par tous les moyens à gagner les sauvages à leur religion.

Mais tous ces sacrifices étaient bénis du bon Dieu. Avec le temps, des missions nouvelles se fondèrent près des forts des compagnies de fourrures. Il faut dire ici, à la louange de certaines compagnies, que souvent les missionnaires ont été aidés par des employés catholiques ou non-catholiques. Avec les années, le nombre des missionnaires augmenta, ce qui permit de porter plus loin la parole de l'Évangile. En 1857, on comptait déjà une vingtaine de pères et de frères oblats qui se dévouaient dans le Nord-Ouest. Des religieuses missionnaires ouvrirent des écoles, des couvents et des hôpitaux. Grâce à leur zèle et à celui des missionnaires, le nom du Christ fut prêché et aimé partout dans l'Ouest et dans le Nord.



Encore aujourd'hui, les missionnaires vont à la conquête de ces âmes ; et, pour les gagner, ils ne craignent pas de s'éloigner à des centaines de milles de l'endroit où ils ont toujours vécu heureux avec leurs parents et leurs amis. Ce qui les pousse à ce dévouement, c'est leur grand amour de Dieu ; ce qui les encourage, c'est l'espoir de sauver des âmes.

• • • POUR BIEN PROFITER DE LA LEÇON • • •

1. Les La Vérendrye vont jusqu'aux montagnes Rocheuses

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

a) Indiquez sur une carte le lac Nipigon et dites ce que La Vérendrye y faisait.

b) Voici une liste des difficultés que les La Vérendrye ont dû surmonter au cours de leurs voyages. Est-ce qu'il n'y aurait pas sept élèves qui aimeraient venir parler de l'une ou de l'autre de ces difficultés ?

1. Les voyageurs refusent d'aller plus loin.
2. La Vérendrye manque d'argent et de marchandises.
3. Les Sioux hypocrites massacrent les Blancs.
4. Chez les Mandanes, des hommes désertent.
5. Les sauvages amis abandonnent les La Vérendrye au pied des Rocheuses.
6. Des jaloux accusent faussement les La Vérendrye.
7. D'autres hommes sont chargés de continuer les explorations des La Vérendrye.

c) Les La Vérendrye étaient-ils obligés de construire ainsi des forts au fur et à mesure qu'ils s'avançaient vers l'ouest ? Pouvez-vous dire pourquoi ?

d) Qui va nous expliquer comment La Vérendrye s'y prenait pour obtenir l'argent dont il avait besoin pour ses expéditions ?

e) Pourquoi La Vérendrye désirait-il tant aller chez les Mandanes ? Y avait-il une rivière ?

f) Le père des La Vérendrye a-t-il vu les Rocheuses ? Expliquez pourquoi ?

g) D'après vous, les La Vérendrye sont-ils de grands explorateurs ? Pourquoi ?

B. RETENEZ BIEN CECI :

La Vérendrye et ses fils ont établi plusieurs forts dans l'Ouest.

Deux des fils de la Vérendrye ont été les premiers Blancs à se rendre aux Rocheuses (1743).

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) Essayez de jouer ces trois rencontres de La Vérendrye :

Avec les sauvages du lac Nipigon ;

Avec le gouverneur ;

Avec un groupe de marchands de Montréal.

Dans chaque cas, il est question d'aller vers l'ouest.

b) Sur une carte, vous allez situer tous les forts que les La Vérendrye ont construits dans l'Ouest.

c) Dans vos temps libres, vous pourriez construire le fort Saint-Charles en miniature. Utilisez des branches de la grosseur du doigt, pour la construction de vos palissades et de vos maisons. Le tout peut se monter dans votre boîte de sable.

d) Dessinez le campement de nos amis, tel qu'il apparaissait avant le massacre. Des Sioux sournois guettent dans l'ombre.

e) Les Prairies sont le pays du b son. Vous pourriez dessiner un de ces bisons ou en modeler un à l'aide de plasticine ou d'une autre matière.

f) Supposons que vous êtes un Mandane. Quelqu'un vous demande de parler de votre village. Donnez des explications avec dessins au tableau noir.

g) Vous pouvez jouer une des nombreuses assemblées que La Vérendrye a dû faire pour maintenir la paix chez les nations de l'Ouest. Quatre groupes participent au jeu : les Blancs, les Sioux, les Assiniboines et les Cris. Chaque nation se plaint des autres. La Vérendrye prononce un discours ; on fume de nouveau le calumet de paix ; on signe peut-être sur une écorce. Continuez à imaginer et à jouer la scène.

2. La compagnie de la Baie d'Hudson et la compagnie du Nord-Ouest

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

a) Trois élèves vont parler sur ces trois sujets :

1. Les sauvages vont commercer chez les Anglais de la baie d'Hudson ;

2. Les marchands de Montréal vont chez les sauvages du Nord-Ouest ;

3. Les deux compagnies s'unissent pour n'en former qu'une seule.

b) Est-il vrai que les compagnies de fourrures ont aidé aux découvertes ?

B. RETENEZ BIEN CECI :

Des marchands d'Angleterre ont établi des postes de fourrures sur les bords de la baie d'Hudson.

Des marchands de Montréal ont fondé la compagnie du Nord-Ouest.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) Supposons qu'un représentant de chaque compagnie vienne dans votre classe et vous explique ce qui s'est passé dans l'Ouest au sujet des voyages des explorateurs et au sujet de la traite des fourrures. Qui va représenter la compagnie du Nord-Ouest ? La compagnie de la Baie d'Hudson ? Vous pouvez vous grouper en équipes pour préparer ce travail intéressant.

b) La compagnie de la Baie d'Hudson a publié une carte bien illustrée se rapportant à l'établissement de ses postes de fourrures, aux explorations de ses engagés, aux richesses et industries du pays, etc. Demandez à votre maître ou maîtresse de vous procurer une de ces cartes que vous afficherez en classe et consulterez à l'occasion.

3. Alexander Mackenzie se rend à l'océan Pacifique

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

a) Expliquez à la classe comment Mackenzie s'est préparé à faire un succès de son voyage vers l'ouest.

b) Parlez des difficultés que Mackenzie a surmontées au cours de son voyage. Servez-vous d'une carte.

c) Est-ce que le voyage s'est fait d'un bout à l'autre en canot ?

B. RETENEZ BIEN CECI :

Au prix de nombreuses difficultés, Mackenzie s'est rendu à l'océan Pacifique (1793).

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) Dessinez le grand canot de Mackenzie ; ajoutez, comme à l'ordinaire, toutes les indications voulues et classez-le dans votre collection de bateaux.

b) Illustrez les dangers et les difficultés que Mackenzie a rencontrés dans son voyage. Collez vos dessins à la suite comme s'il s'agissait d'un film.

c) Imaginez la rencontre des Indiens et de Mackenzie sur le Fraser. Il y est question de continuer le voyage à pied, jusqu'à la mer. Faites parler Mackenzie, ses plus braves compagnons, les Indiens rencontrés, les guides qui préfèrent s'en retourner au fort.

d) Vous allez écrire la phrase que Mackenzie a peinte sur le rocher. Pour rendre cela plus ressemblant et donner l'effet d'un rocher, utilisez un grand papier brun ou gris que vous aurez eu soin de barbouiller de plusieurs couleurs. Un peu comme l'on fait pour les rochers où l'on installe les crèches de Noël.

4. Les missionnaires se rendent aussi dans l'Ouest

A. VOYONS SI VOUS BIEN COMPRIS :

a) Ecrivez dans votre cahier le nom des premiers missionnaires de l'Ouest ; écrivez quelques phrases rappelant ce qu'ils firent dès leur arrivée en pays de missions.

b) Quelle communauté d'hommes est venue prêter main-forte aux premiers prêtres missionnaires ?

c) De toutes les difficultés que rencontrait le missionnaire au Nord-Ouest, quelles sont, à votre avis, les trois plus grandes ? Ecrivez une phrase pour expliquer pourquoi.

d) Dites un peu ce que les religieuses missionnaires ont fait, à leur tour, dans les territoires de l'Ouest.

d) Y a-t-il encore des missionnaires aujourd'hui ?

B. RETENEZ BIEN CECI :

Des missionnaires, prêtres, religieux et religieuses sont allés dans l'Ouest porter les secours de la religion chrétienne aux Indiens.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) Il existe de beaux livres qui vous renseignent sur la vie des missionnaires de l'Ouest et du Nord-Ouest. Par exemple, lisez dans *Les Missions catholiques dans l'Ouest Canadien*, écrit par le Père Joseph-Etienne Champagne, o.m.i., l'arrivée des Oblats dans

l'Ouest (page 70) ; si vous voulez connaître comment les missionnaires s'y prenaient pour gagner les Indiens à la religion catholique, faites-vous expliquer le chapitre qui commence à la page 187.

Dans le livre de Mgr Taché, *Vingt années de mission dans le Nord-Ouest de l'Amérique*, lisez une description du « palais » de Monseigneur ainsi que le récit d'un de ses voyages (page 59 et suivantes).

N'oubliez pas le livre de monsieur l'abbé Tessier et de Hervé Biron, *Vers les pays d'En-Haut*. Au chapitre IV de ce volume, on raconte le voyage pénible que les Soeurs Grises entreprirent pour se rendre à leur mission lointaine de l'Ouest.

Enfin, un livre du Père Duchaussois, o.m.i., *Femmes Héroïques!*, vous donnera beaucoup de détails sur la vie des Soeurs Grises de l'Ouest et du Grand-Nord surtout. Ne manquez pas de lire le récit très émouvant du voyage de cinq religieuses en route vers une mission du Grand-Nord. Le récit commence à la page 83.

b) Dessinez un missionnaire ou une religieuse voyageant dans le Nord-Ouest. Arrangez la scène à votre goût.

c) Il existe des films sur les missions du Nord-Ouest. Parlez-en avec votre professeur. Il y aurait peut-être moyen d'en projeter un sur l'écran de votre école ou de votre classe.



OÙ EN SONT LES DÉCOUVERTES?

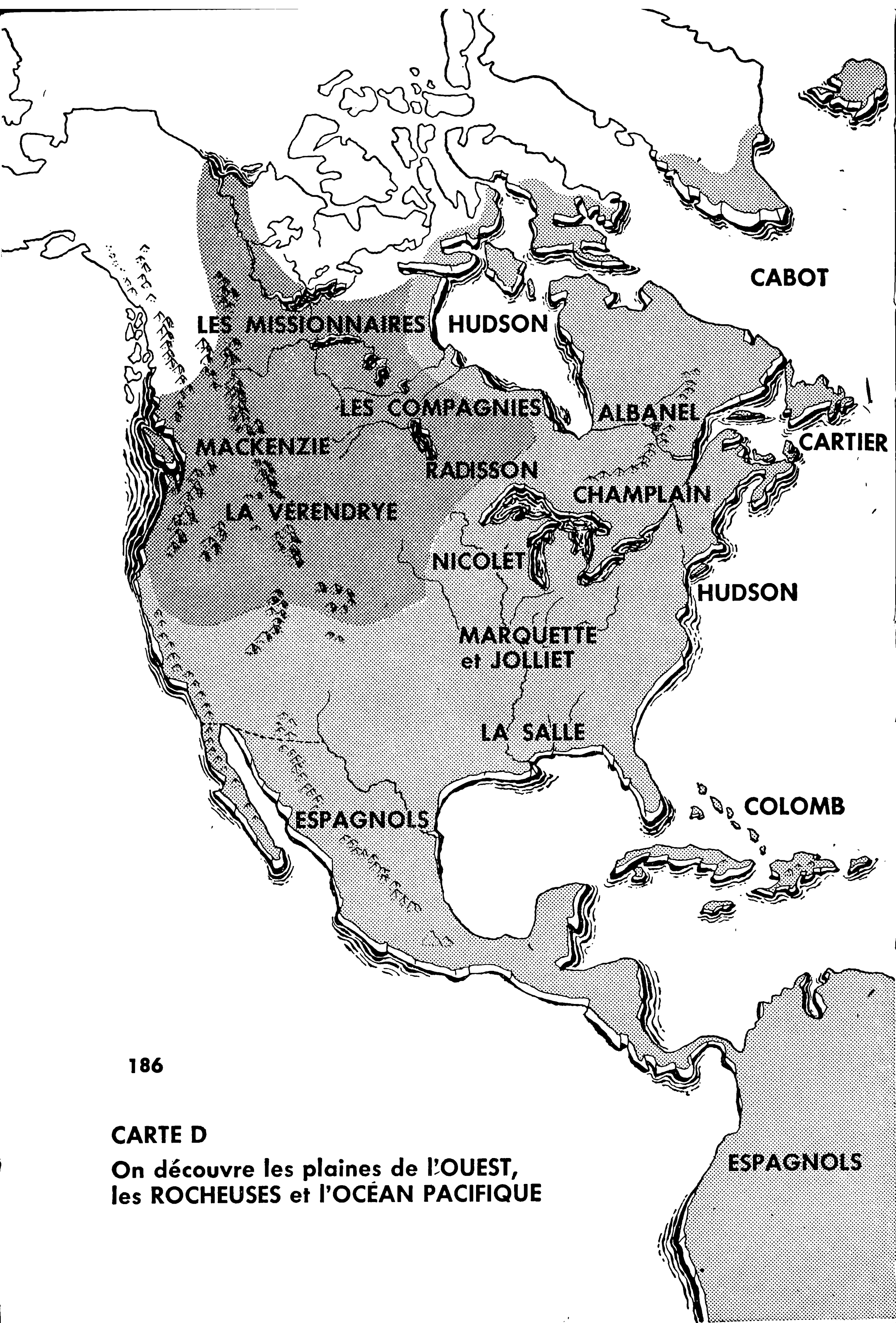
a) Comparez la carte *D* avec la carte *C* de la page 155.

b) Après avoir bien observé ce qui est ici différent de la carte *C*, vous pouvez à présent répéter l'exercice *b* de la page 98.

c) La mer de l'ouest est-elle découverte ?

d) Que reste-t-il à découvrir de l'Amérique ?

e) Avez-vous remarqué que les Espagnols ont perdu une partie de leurs colonies ? Ce sont les Français et les Anglais qui ont hérité de ces territoires.



CARTE D

On découvre les plaines de l'OUEST, les ROCHEUSES et l'OCÉAN PACIFIQUE



CHAPITRE X

JUSQU'AU GRAND-NORD

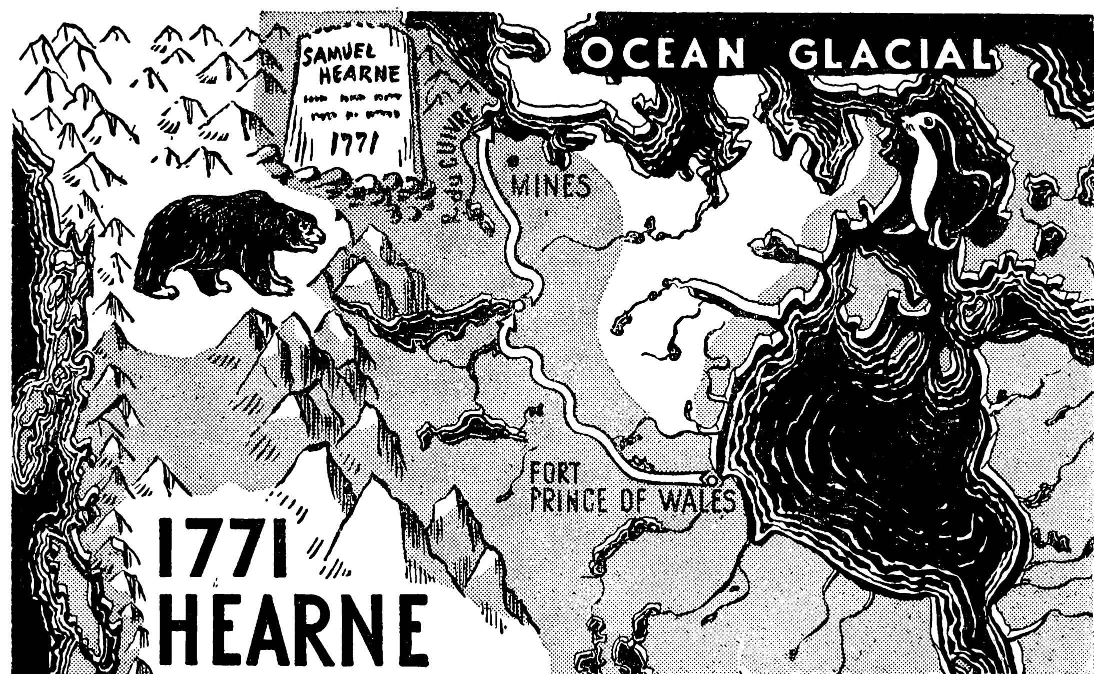
1. Samuel Hearne à l'océan Arctique

La compagnie de la Baie d'Hudson eut aussi ses explorateurs et ses découvreurs. Samuel Hearne fut un de ces hommes remarquables. Pendant qu'il remplissait les fonctions de commis dans un poste sur la rivière Churchill, un sauvage lui apprit qu'il y avait beaucoup de cuivre près d'une rivière tout à fait au nord. Du cuivre au Canada ? Ce serait très avantageux ! Hearne avait bien envie d'aller voir ce que pouvait être ce gisement de cuivre. Il parla de son projet au gouverneur du fort ; ce dernier l'encouragea à entreprendre ce voyage vers le nord ; il lui confia même la mission de chercher, du côté de l'océan Arctique, un passage qui conduirait à la mer de l'ouest.

C'était un projet audacieux. Pas un Blanc ne s'était encore aventuré dans les espaces glacés. Qu'importe ! C'était le genre d'aventure dont rêvait Hearne. Deux fois, Hearne organise son voyage et se met en route ; deux fois, il doit rebrousser chemin et rentrer au fort. Une année, ses guides indiens le volent et l'abandonnent ; l'année suivante, il brise son sextant, un instrument dont il a absolument besoin pour se diriger. Mais Hearne est un jeune Anglais tenace ; il se prépare à repartir pour la troisième fois.

Le 7 décembre 1770, il quitte le fort Prince of Wales. Il a choisi comme guide le chef Matonabbee, un Indien fiable, expérimenté, qui lui est entièrement dévoué. Des Indiens les suivent avec leurs femmes et leurs enfants.

Chaussés de longues raquettes, hommes et femmes tirent les traînes chargées des bagages. La première partie du voyage, en direction ouest, se fait à travers un pays rocheux, sans végétation ni gibier. Bientôt les provisions manquent et les voyageurs passent trois jours sans manger. Mais, quand ils atteignent les forêts



plus à l'ouest, la chasse est bonne et ils ont de quoi se régaler et renouveler leurs provisions.

Au début de mai 1771, ils atteignent le lac Clewey où ils se construisent des canots très légers et faciles à transporter. Avant longtemps, ils en auront besoin, car la glace des rivières commence à fondre. De plus, ils se fabriquent une espèce de bouclier qui les préservera des flèches des Esquimaux. En pays ennemi, il faut être prêt à tout événement ; une guerre est toujours possible. Comme on veut pousser plus rapidement l'expédition vers la rivière du Cuivre, on décide de laisser en cet endroit, jusqu'au retour, un premier groupe de femmes, d'enfants et de chiens, avec les bagages qui ne sont pas absolument nécessaires. Les voyageurs s'acheminent ensuite vers le nord.

Peu après, ils rencontrent un groupe de sauvages, des Gens du Cuivre, qui les reçoivent très bien. Samuel Hearne leur présente des cadeaux : des aiguilles, des couteaux, des limes ; on fume le calumet de paix. Les Indiens du Cuivre, qui n'ont jamais vu de Blancs, examinent Hearne comme s'il s'agissait d'un animal rare. Finalement, ils conviennent que c'est bien un homme, malgré ses cheveux aussi bruns que la queue d'un bison et ses yeux bleus comme ceux d'un goéland. Il faut dire que les Indiens, eux, ont les yeux et les cheveux noirs. Ils trouvent encore que sa peau blanche ressemble à de la viande qu'on aurait mise longtemps dans l'eau pour en faire sortir tout le sang. Pour eux, ce Blanc est une vraie curiosité.

Une semaine avant de reprendre le voyage vers le nord, Hearne envoie des sauvages chargés de cadeaux, afin de préparer son arrivée. Il ne sait pas trop à qui il aura affaire ; avec des cadeaux, c'est toujours plus sûr. Le 2 juillet, après avoir laissé encore un groupe de femmes et d'enfants, il se remet en route. Le pays



qu'il traverse est très rocailleux et peuplé de boeufs musqués, d'ours gris, de chevreuils et de petits animaux.

A cette époque de l'année, la température est changeante dans ces régions. Tantôt, c'est une violente tempête qui oblige tous les voyageurs à chercher un abri dans les cavernes et les crevasses de la montagne ; tantôt, c'est une neige fondante mêlée de pluie qui mouille les abris et empêche de faire du feu. A certains jours, la température est chaude, humide et désagréable ; et quand les maringouins se mettent de la partie, c'est vraiment insupportable.

Enfin, à la mi-juillet, on arrive à la rivière du Cuivre. Hearne est un peu déçu : les sauvages lui avaient parlé d'une grande rivière où les bateaux pourraient naviguer. Mais cette rivière n'est pas très large et au moins trois chutes sont en vue ; elle coule entre des montagnes.

Un jour, trois Indiens du Cuivre, envoyés en éclaireurs, reviennent annoncer à leurs compagnons qu'il y a des Esquimaux de l'autre côté de la rivière. Les Esquimaux, ce sont des ennemis ! Alors, les Indiens du Cuivre se préparent à l'attaque. La nuit venue, ils traversent la rivière ; ils ornent leurs boucliers de dessins divers, représentant assez gauchement le soleil, la lune, la mer, des animaux, des oiseaux ; autant d'esprits, pa-

raît-il, qui vont les protéger durant le combat. La marche se continue jusqu'aux environs du camp des Esquimaux endormis. Là, les sauvages font les derniers préparatifs : les uns se teignent le visage en rouge, d'autres, en noir ; d'autres utilisent les deux couleurs. Certains attachent leurs cheveux, de façon à ne pas les avoir dans la figure, durant le combat ; d'autres préfèrent se les couper ras, pour éviter d'être scalpés. Vers une heure, ils foncent comme des tigres sur les Esquimaux ; pas un n'échappe au massacre. Hearne est très peiné de n'avoir pu empêcher cette tuerie.

De là, il poursuit son expédition jusqu'à l'endroit où la rivière du Cuivre se jette dans l'océan Arctique. La mer est couverte de glaces fondantes ; des îles nombreuses s'étendent à perte de vue. Hearne note dans les environs quantité de phoques, d'oiseaux de mer, de canards, d'oies et de petits oiseaux.

Le 18 juillet 1771, il prend un des boucliers des Indiens et y grave son nom, la date et l'année de la découverte de cette région. Ensuite, il place le bouclier dans un tas de pierres au sommet d'une colline. Au nom de la com-



pagnie de la Baie d'Hudson, il prend possession de la région arrosée par la rivière du Cuivre.

Hearne veut à présent visiter les fameux gisements de cuivre. Les sauvages l'amènent à une trentaine de milles vers le sud-est. Là, nouvelle déception pour Hearne : les sauvages lui montrent un grand espace où l'on voit des pierres et des rochers jetés en désordre ; mais, pas de cuivre ou à peu près pas. Hearne et ses hommes cherchent pendant quatre heures et trouvent enfin un morceau qui en vaut la peine : c'est un beau bloc de cuivre pur et qui pèse quatre livres. Mais, un seul morceau de cuivre, quand on s'attend à en trouver toute une mine, c'est décevant ! De petits sentiers battus traversent en tous sens ce désert rocheux. Il y avait probablement du cuivre en abondance autrefois ; mais, peu à peu, les Gens du Cuivre ont dû le recueillir pour en fabriquer leurs ustensiles et leurs outils. Et c'est ce qui explique qu'il n'y en a plus à l'époque ou Hearne visite ces lieux .

Déçu, Hearne n'a qu'à revenir à la baie d'Hudson. Ce retour est assez pénible. Moins habitué que les Indiens aux marches forcées par des chemins impraticables, Hearne souffre beaucoup à cause de ses jambes fatiguées et de ses pieds meurtris jusqu'au sang. Dans les premiers jours d'avril, les sauvages rejoignent les campements des femmes et des enfants. Puis, après bien des souffrances, après plusieurs jours passés sans manger, Hearne et ses compagnons entrent enfin au fort, le 30 juin 1772. Il y avait un peu plus d'un an et demi qu'ils en étaient partis. La compagnie se montra fière de son



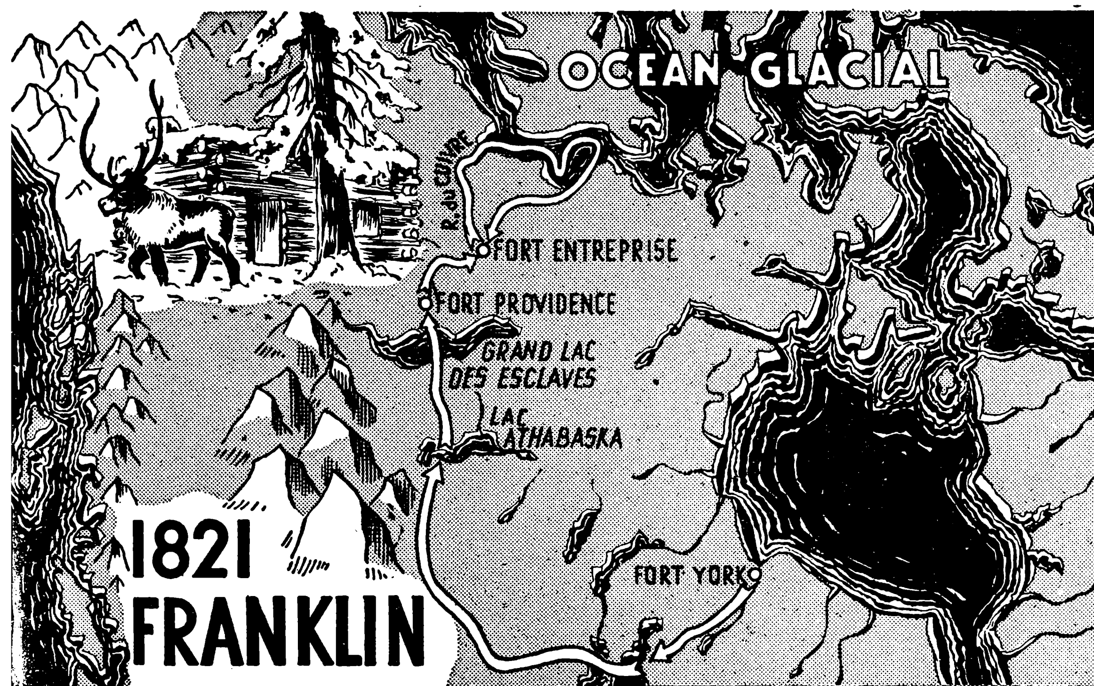
explorateur ; pour le récompenser, elle lui donna le commandement de l'important fort Prince of Wales.

2. Héroïque aventure de John Franklin

Samuel Hearne avait donc exploré l'endroit où la rivière du Cuivre se jette dans l'océan Glacial Arctique. Mackenzie, qui avait atteint l'océan Pacifique, s'était aussi rendu à l'océan Glacial (1789) par la rivière qui s'appelle aujourd'hui le Mackenzie. C'étaient à peu près les deux seuls points connus des Blancs dans le Grand-Nord canadien. Il restait donc encore beaucoup à apprendre sur ces régions. Les immenses étendues étaient-elles partout aussi arides et difficiles à traverser ? Pouvait-on naviguer sur la mer du nord et rejoindre l'océan Pacifique que Mackenzie avait découvert à l'ouest ?

C'était bien ce que se demandait, par exemple, John Franklin, un compatriote de Hearne. Un jour, décidé à éclaircir ces mystère du Nord, il entreprend un voyage.

Parti de la baie d'Hudson, Franklin se dirige vers l'ouest jusqu'au fort Providence bâti au nord du grand





lac des Esclaves ; de là, il se rend à la rivière du Cuivre, après un voyage pénible et plein d'aventures. C'est en plein été qu'il débouche dans la mer ; mais elle est encore encombrée de glaces flottantes que les vagues furieuses se renvoient dans un fracas épouvantable. Et dire que nos voyageurs n'ont que de frêles canots d'écorce pour entreprendre l'exploration des côtes. Quand même, ils se lancent hardiment sur cette mer déchaînée. Plus d'une fois, leurs canots sont pressés entre deux blocs de glace ; mais, grâce au courage et à l'adresse des avironneurs, il ne se produit pas d'accidents graves.

Tout le long du voyage, Franklin prend des notes, trace des cartes, indique les distances. Après avoir parcouru plus de cinq cents milles de côtes, Franklin pense au retour. Mais il s'aperçoit que la saison est trop avancée pour refaire le trajet en canot ; les glaces sont à la veille de former un bloc solide. Il décide de revenir à pied. Ni Franklin, ni ses compagnons ne peuvent deviner les difficultés qui les attendent.

Ils se dirigent vers une cabane qu'il avaient construite à mi-chemin entre le fort Providence et l'océan Glacial, une cabane misérable qu'ils avaient appelée le fort Enterprise, Entreprise, en français. Mais les longs portages, le manque de nourriture épuisent leurs forces. Après plusieurs jours de jeûne, ils sont obligés de manger une



espèce de mousse verdâtre qui pousse entre les rochers.

Vers la mi-septembre, ils se demandent s'ils auront la force de se rendre jusqu'au fort Entreprise. Chaque soir, ils récitent la prière tous ensemble ; et souvent Franklin ou quelqu'un de ses compagnons lit des pages de la Bible.

De peine et de misère, ils arrivent à la rivière du Cuivre. Mais ils n'ont plus de canots pour la traverser. Au prix de grandes fatigues et de grands dangers, les explorateurs finissent par traverser la rivière à l'aide d'un radeau fait d'une toile attachée à un cadre de gros saules. C'est une embarcation bien fragile qui ne peut porter qu'un voyageur à la fois. Après chaque traversée, on ramène le radeau à l'aide de lanières de peau attachées bout à bout.

Un jour, quelques hommes qui n'en peuvent plus, décident de ne pas aller plus loin. Franklin cependant poursuit le voyage avec ceux qui se pensent assez forts. Mais, épuisés à leur tour, plusieurs retournent vers le groupe laissé en arrière. A la fin, seulement cinq voyageurs arrivent au fort Entreprise où ils espèrent trouver du secours pour eux et leurs compagnons. Mais, au fort, ils ne trouvent personne. Quand même, ils s'y installent. Pendant quelque temps, ils vivent des jours de misère, souffrant de la faim, du froid et de la maladie.

A moins d'un miracle, la partie est perdue. Tout de

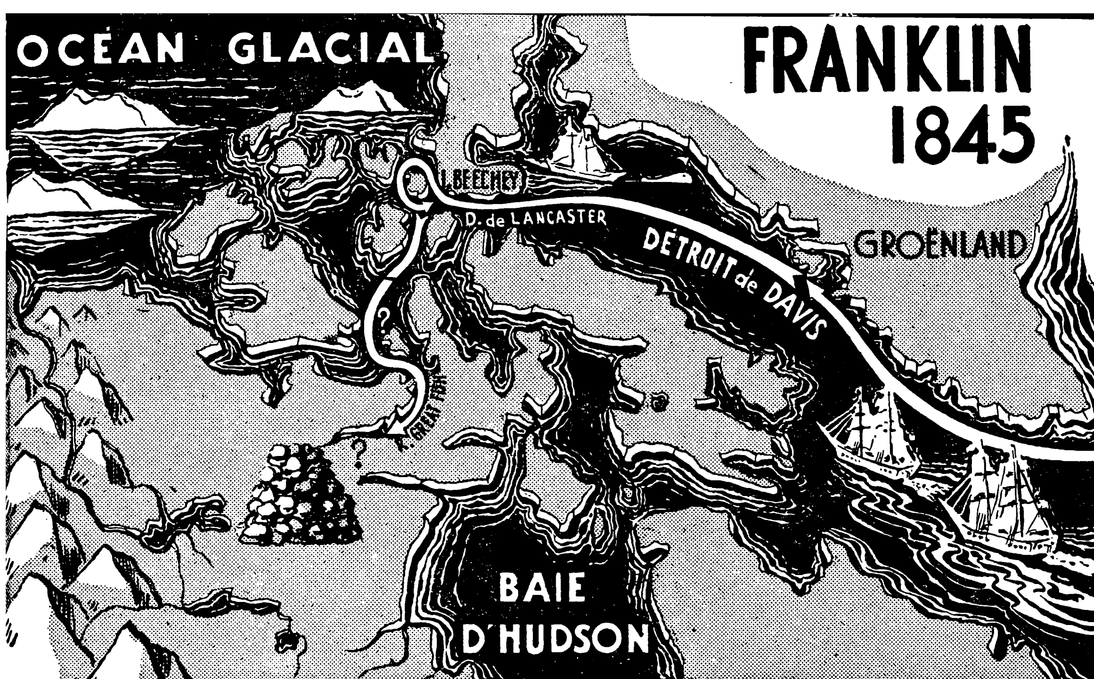
même, Franklin est décidé à lutter jusqu'au dernier souffle. A la fin d'octobre, après avoir fait abattre les quelques arbres des alentours, il se voit obligé de débiter aussi les cloisons du fort pour alimenter le feu. Peu à peu, les forces diminuent. Un jour, un troupeau de rennes passe très près; mais personne n'est assez vaillant pour porter un fusil et aller à la chasse. C'est une vraie pitié que de voir ces hommes silencieux, impuissants, le regard fixe, qui attendent la mort, comme dernier remède à leurs malheurs.

C'est à ce moment tragique que le miracle attendu se produit : des Indiens amis arrivent au fort avec de la nourriture. Les voyageurs infortunés sont sauvés, ainsi que leurs compagnons laissés en chemin. Peu après, tous se remettent en route et, le 11 décembre, ils sont en sûreté au fort Providence du lac des Esclaves. Ils ne manquent pas de remercier le bon Dieu de sa protection ; ils font aussi de beaux présents aux Indiens qui les ont secourus et guidés jusqu'au fort.

Après un repos indispensable, les voyageurs s'acheminent vers le fort York de la baie d'Hudson. Le 14 juillet 1822, ils y font leur entrée.

Le voyage avait duré presque trois ans ; Franklin et ses compagnons avaient parcouru une distance presque incroyable, par terre et par eau. Ils avaient exploré un pays neuf le long de la mer Arctique ; mais, ce pays du nord était si froid et si pauvre qu'il n'y avait vraiment pas grand'chose à en retirer pour le commerce. Toutefois, l'Angleterre se montra fière d'une exploration comme celle que venait de terminer Franklin ; elle en tirait beaucoup d'honneur et de gloire.

Aussi, en 1825, lorsque Franklin voulut explorer de nouveau les régions du nord, l'Angleterre encouragea son projet. Cette fois, Franklin explora les côtes de l'Arctique situées à l'ouest de l'embouchure de la rivière du Cuivre. En récompense, l'Angleterre le combla d'honneurs.



Au cours de ces expéditions, Franklin s'était contenté d'explorer les côtes, le bord de la mer Glaciale. Mais, plus au large, plus au nord, qu'y avait-il ? N'y pourrait-on pas trouver un passage conduisant à la mer de l'ouest ? Franklin, malgré bientôt ses soixante ans, est prêt à affronter les dangers d'un nouveau voyage, afin d'éclaircir le mystère du Grand-Nord.

Le 19 mai 1845, il quitte l'Angleterre avec environ cent trente-cinq hommes montés sur deux beaux voiliers : l'*Erebus* et le *Terror*. Ce sont des bateaux de guerre solidement construits et bien équipés. La flottille traverse la mer, s'engage dans le détroit de Davis et file vers le nord en longeant la côte du Groënland. Bientôt les banquises retardent le voyage et empêchent les voiliers d'entrer dans le détroit de Lancaster. Un bateau qui revient de la pêche à la baleine rencontre les explorateurs le 26 juillet. On se souhaite bonne chance. Puis, une fois la mer libérée de ses glaces, les voiliers de Franklin s'engagent dans le détroit de Lancaster...

Près de deux ans s'écoulent ; pas de nouvelles de Franklin. Il est vrai qu'il avait des provisions pour trois ans ; mais, en Angleterre, on s'inquiète de son sort, on craint un malheur. Des expéditions de recherches s'organisent. Petit à petit, le mystère s'éclaircit. En 1850, l'un des chercheurs découvre sur une petite île (île Beechey) des os, un bout de corde et un peu d'étoffe. Quelque temps après, nouvelles trouvailles : sept cents boîtes de fer blanc ayant contenu de la viande. Plus tard, on met à jour trois tombes. Les inscriptions qu'elles portent ne laissent pas de doute : il s'agit bien de trois compagnons de Franklin. En examinant les alentours, on trouve l'emplacement de la cuisine et celui de la forge. On est sûr à présent que les explorateurs ont passé là une partie de l'hiver 1845-46.

Mais l'Angleterre veut en connaître davantage sur le sort de ses explorateurs. Aussi, fait-elle continuer les recherches et promet-elle des récompenses à ceux qui apporteront de nouveaux éclaircissements. D'autres expédi-



tions sont entreprises vers le Grand-Nord. Ici ou là, on trouve chez les Esquimaux des débris divers : des fusils, des couteaux, des ustensiles de cuisine, une Bible, des livres de prières, des boussoles, des lentilles de télescope, des montres, des outils de cordonnier, des haches, des scies, des couvertures, des habits, et beaucoup d'autres objets ayant appartenu à l'expédition de Franklin. On découvre même des squelettes d'hommes blancs.

Enfin, un jour, des chercheurs aperçoivent une espèce de monument fait de roches empilées. Après avoir écarté les roches, ils trouvent ce qu'ils cherchent depuis si longtemps : un papier où il est écrit que Franklin est mort le 11 juin 1847. Le papier dit encore que les cent cinq survivants essayeront de se sauver par terre. Alors les chercheurs s'informent auprès des Esquimaux. Ces derniers répondent qu'ils ont vu un groupe de quarante Blancs qui tiraient une chaloupe sur la glace. Ils ajoutent qu'ils ont découvert leurs cadavres quelque temps après le long de la rivière Great Fish.

A l'aide de ces renseignements, les chercheurs ont pu retracer ce qui s'était probablement passé. Les explorateurs n'avaient plus rien à manger ; plutôt que de périr dans les glaces, ils avaient décidé de se rendre, par terre, vers le fort le plus proche de la compagnie de la Baie d'Hudson, en suivant la rivière Great Fish. Malheureusement, trop faibles pour endurer de si grandes fatigues, les uns après les autres, ils étaient tombés le long de la route et bientôt étaient morts, engourdis par le froid.

C'est une aventure tragique que cette histoire de Franklin. Pour l'Angleterre, ce fut une lourde perte en matériel et en hommes. Mais, il en résulta un progrès dans l'exploration du Grand-Nord, par Franklin lui-même et par les expéditions envoyées à la recherche des disparus. On le voit ici, même les plus grands malheurs peuvent avoir leur bon côté.

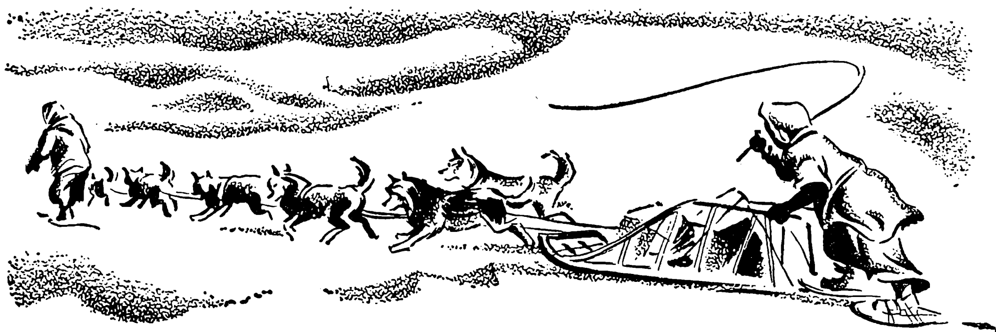
3. Encore des missionnaires jusqu'aux glaces polaires

Les régions du Nord étaient donc découvertes. On savait qu'il y avait un océan ; on savait qu'il y vivait des gens appelés Esquimaux.

Bientôt les missionnaires ont compris qu'il y avait des âmes à sauver dans le Grand-Nord. Ils n'ont pas attendu d'avoir de belles routes avant de s'y rendre ; ils n'ont pas attendu l'installation d'une ligne de transport par avion avant de se décider à porter l'Évangile à tous ces païens. Non. Ils sont partis, souvent en compagnie des coureurs de bois, vivant leur vie, s'imposant les mêmes sacrifices. Tandis que les voyageurs des compagnies se fatiguaient à trouver de belles fourrures, les missionnaires s'épuisaient à la recherche d'âmes à sauver.

Comme les explorateurs Hearne, Franklin et les autres, les missionnaires ont enduré la faim, la soif, le froid, les fatigues et les peines de toutes sortes, dans ces régions où il n'y a qu'un semblant d'été qui dure un mois à peine. Ils ont connu toutes ces souffrances soit pour se rendre à leurs missions, soit pour visiter leurs paroissiens.

Dans les régions du Nord, les missionnaires voyagent le plus souvent en traîneau à chiens, sur des routes embarrassées de roches, de glaces et de bancs de neige, par des froids de 40, 50 ou 60 degrés sous zéro. Les missionnaires voyagent en traîneau, c'est une façon de dire ; c'est le bagage qui est chargé sur le traîneau ; les missionnaires, eux, vont à pied ; ils marchent soit devant les chiens pour



leur battre le chemin et les guider, soit derrière, pour maintenir le traîneau en équilibre et le retenir à l'aide d'une corde, si le terrain est glissant ou trop en pente. Devant ou derrière les traîneaux, c'est une marche très pénible quand il fait froid, et presque impossible quand la neige est mouillée. Et malgré tout, les missionnaires du Nord avancent toujours plus loin afin de découvrir les plus grandes richesses, des âmes à sauver.

Et comme ils sont heureux quand ils trouvent, dans une de ces cabanes de neige durcie appelées *iglou*, un enfant mourant à baptiser ou des âmes bien disposées à recevoir les vérités de la religion catholique ! Les missonnaires oublient alors leurs fatigues ; ils sont plus heureux d'avoir trouvé des âmes que s'ils avaient découvert des mines, de riches fourrures ou un pays nouveau. Car, pour les missionnaires du Nord, ce qui est important c'est d'agrandir de plus en plus le territoire du Christ et de l'Église dans ces espaces blancs qu'on appelle souvent les Glaces Polaires.

Ces apôtres du Nord ont rempli leur mission, soutenus par la grâce du bon Dieu, encouragés par les catholiques et souvent aidés par les compagnies dont les engagés n'étaient pas tous catholiques. Grâce aux sacrifices et au dévouement de ces héroïques missionnaires, les païens du Nord, même ceux qui vivent sur la limite du Grand-Nord, ont pu apprendre, eux aussi, à connaître le chemin du ciel.

A leur façon, les apôtres du Nord ont été des découvreurs, des agrandisseurs du pays ; mais ils ont été surtout des porteurs de l'Évangile.

● ● ● POUR BIEN PROFITER DE LA LEÇON ● ● ●

1. Samuel Hearne à l'océan Arctique

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

a) Qui peut dire devant la classe ce que Hearne allait faire dans le Nord ?

b) Les bateaux pouvaient-ils naviguer sur la rivière du Cuivre ?

c) Est-ce que Hearne aurait pu empêcher le massacre des Esquimaux ?

d) Et le gisement de cuivre, Hearne l'a-t-il trouvé ?

e) Le voyage de Hearne a-t-il servi à quelque chose ?

B. RETENEZ BIEN CECI :

Samuel Hearne a été le premier Blanc à se rendre à l'océan Glacial Arctique.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) Dessinez la carte du Canada. Indiquez le fort Prince of Wales et la rivière Churchill à l'ouest de la baie d'Hudson. Marquez par un pointillé le voyage de Hearne. N'égarez pas cette carte ; elle vous servira pour l'étude des voyages d'un autre explorateur, Franklin.

b) Vous pourriez représenter par trois pantomimes les trois voyages de Hearne :

1ère pantomime : départ, aventures, Hearne abandonné par ses guides qui ricanent effrontément.

2e pantomime : départ, aventures, sextant volé, retrouvé, renversé par un coup de vent et rendu hors d'usage, retour.

3e pantomime: départ, aventures (comme dans le récit), retour, récompense à Hearne.

c) Chaque élève va dessiner un bouclier, comme celui qu'avaient les sauvages du Cuivre, avant le massacre. Faites quelque chose d'original. Le professeur aura peut-être un prix pour le meilleur dessinateur...

d) Le gagnant du prix dessinera le fameux bouclier que Hearne a fait cacher dans un tas de pierres.

2. Héroïque aventure de John Franklin

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

a) Montrez ce qu'il y avait de différent entre le plan de Franklin et celui de Hearne à propos de leurs voyages vers le nord.

b) Supposons que vous ayez fait partie de l'expédition de Franklin. Au retour, vous racontez à un ami les impressions et les souvenirs de votre voyage sur la mer de glaces flottantes.

c) Un élève va parler du voyage, par terre, de l'océan au fort Entreprise. On peut mimer ce voyage fatigant.

d) En utilisant une carte, montrez s'il est possible de passer de l'Atlantique au Pacifique par l'océan Arctique.

e) Faites une liste des objets retrouvés, ayant appartenu à l'expédition de Franklin.

f) Est-ce qu'on a su ce qui était arrivé aux membres de l'expédition ? Dites ce que vous en savez. Utilisez une carte.

B. RETENEZ BIEN CECI :

Franklin a fait plusieurs voyages dans le Grand-Nord.

Franklin a essayé de passer de l'est à l'ouest par l'océan Glacial Arctique.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) Sur la carte où vous avez indiqué le voyage de Hearne, en pointillé, tracez le premier voyage de Franklin au moyen de tirets (— — — —) ; marquez ensuite, par une série de petites croix (+ + +), le trajet de son dernier voyage à l'océan Arctique.

b) Dessinez un paysage du Grand-Nord ; laissez voir quelques objets retrouvés ayant appartenu à l'expédition Franklin.

c) Vous pourriez ajouter les deux voiliers de Franklin, à votre collection de bateaux. N'oubliez pas les inscriptions.

d) Reproduisez à votre façon le papier jauni que les chercheurs ont trouvé dans le monument de pierres.

e) Ne croyez-vous pas qu'il y aurait de quoi monter une bande illustrée sur les aventures de Franklin ? Commencez par choisir les scènes qui vous intéressent le plus ; groupez-vous en équipes et faites de cette bande « filmée », la plus vivante de toutes celles que vous avez réalisées au cours de l'année.

3. Encore des missionnaires jusqu'aux glaces polaires

A. VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS :

a) Expliquez à un élève que les missionnaires et les coureurs de bois n'allaient pas au Grand-Nord pour les mêmes raisons.

b) Pouvez-vous expliquer comment voyageaient les missionnaires dans le Grand-Nord ? Faites de petits dessins.

c) Pouvez-vous aider les missionnaires du Nord ?

B. RETENEZ BIEN CECI :

Les missionnaires sont allés prêcher l'Évangile jusqu'aux limites du Grand-Nord.

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) Dessinez un missionnaire arrivant à un iglou d'Esquimaux. Servez-vous du livre d'Histoire du Canada de 1ère année, si vous l'avez encore, ou de tout autre volume.

b) Aimeriez-vous connaître davantage la vie des missionnaires du Nord ? Vous pourriez demander à votre maître s'il veut bien vous lire des récits ; il y en a de beaux dans des livres comme les suivants : *Aux Glaces Polaires*, par le Père Duchaussois, o.m.i., ou bien, *Inuk*, du Père Roger Buliard, o.m.i.



OÙ EN SONT LES DÉCOUVERTES ?

a) Comparez la carte *E* avec la carte *D* de la page 186.

b) Ne manquez pas de répéter pour cette carte l'exercice *b* de la page 98.

c) En examinant cette carte, pouvez-vous dire à présent que toute l'Amérique est découverte ?

d) Dessinez la carte *E* sans indiquer le nom des explorateurs. Colorez ensuite la partie occupée par le Canada d'aujourd'hui et écrivez-y en belles lettres :

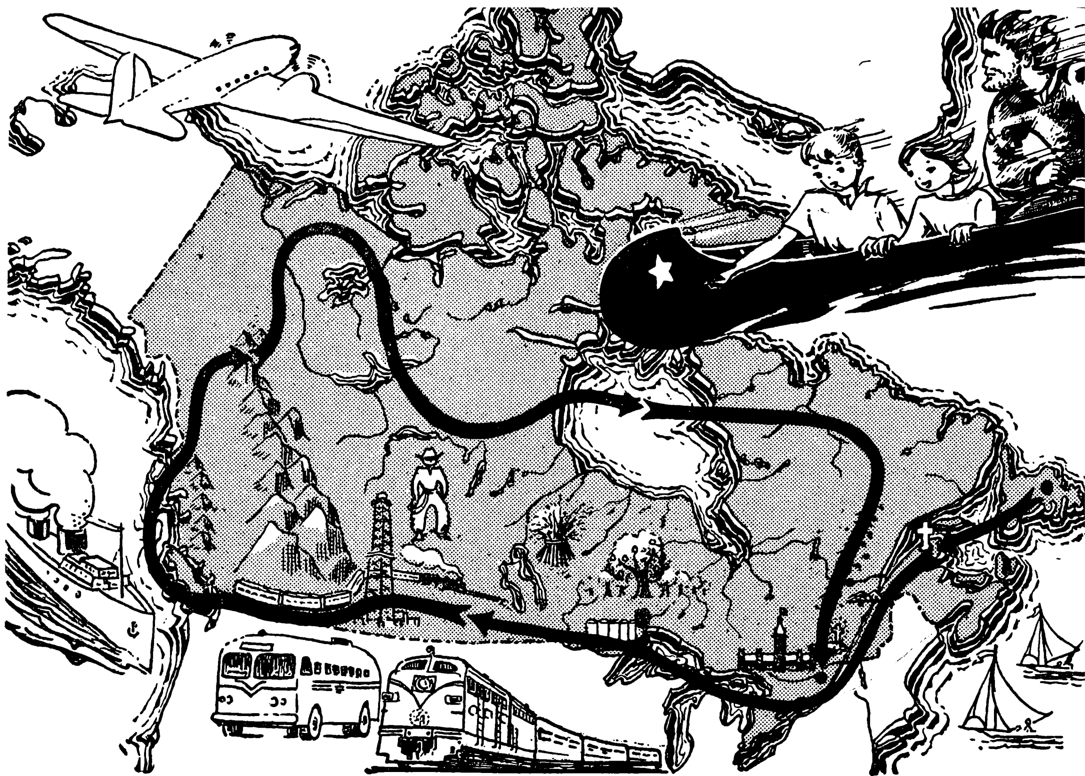
MON PAYS

LE CANADA



CARTE E

Avec les explorations du NORD-OUEST et celles du GRAND-NORD, l'Amérique est découverte en entier



CHAPITRE XI

NOTRE PAYS

1. D'un océan à l'autre

En compagnie de nos principaux explorateurs, nous avons fini par découvrir à peu près tout le Canada. Vous l'avez vu, leurs voyages ont été longs et pénibles, dangereux parfois, mais toujours remplis d'intérêt.

Aujourd'hui, il nous serait plus facile de voyager à travers notre pays ; en bateau ou en chemin de fer, en automobile ou en avion, nous pourrions nous transporter en peu de temps d'une mer à l'autre.

Mais que diriez-vous d'un voyage à travers le Canada dans le canot magique de Pierrot ?... Ah ! vous ne savez pas ? Eh bien ! lisez l'aventure qui lui est arrivée à lui et à sa petite soeur, Thérèse.

Disons d'abord que nos deux petits amis étaient en vacances à la campagne avec leurs parents. Chaque jour, ils jouaient aux explorateurs sur un étang non loin de la maison. Ils s'embarquaient dans un joli petit canot et partaient pour l'aventure. Selon leur fantaisie, l'étang représentait la mer qu'ils devaient traverser ou bien, un cours d'eau qui les conduisait, soit au pays des Hurons, soit chez les Gens de Mer, soit chez les Esquimaux, soit chez les Indiens des Prairies, soit chez les Sauvages des bords du Mississipi, soit ailleurs. De cette façon, Pierrot et Thérèse avaient fait et refait toutes les explorations de leur manuel d'histoire *A la Découverte de notre pays*.

Un jour, après un long voyage sur leur océan, ils s'arrêtent à Terre-Neuve... Fatiguée, Thérèse propose de prendre un peu de repos sur la côte. Pierrot attache le canot à un arbre et nos deux voyageurs s'étendent sur la pelouse. Comme ils regardent passer les oiseaux et les nuages sur le fond bleu du ciel, Thérèse dit, comme ça, à Pierrot :

— Sais-tu, Pierrot, si notre canot pouvait voler, nous en ferions de belles excursions ! En une journée, nous pourrions faire le tour du Canada... le tour... du Canada...

Et sur ces derniers mots, Thérèse et Pierrot partent, comme en un rêve, pour un long voyage.

Dans leur imagination, leur petit canot est devenu un canot magique qui les promène aussi bien dans les airs que sur l'eau, à une vitesse incroyable, comme dans la légende de la *Chasse-galerie*. Ils n'ont même pas à avironner ; ce qui les rend tout à fait joyeux. Thérèse ne peut tout de même pas s'empêcher de demander :

— Mais, où allons-nous ?

— Laissez-vous guider, mes bons amis, laissez-vous guider, dit une voix derrière eux ; nous allons faire le tour du Canada !

Tournant la tête, nos deux chanceux aperçoivent un



solide gaillard barbu, qui leur fait un beau sourire pour se montrer aimable. Il est habillé en coureur de bois et semble manier l'aviron avec beaucoup de facilité.

— Alors, reprend le guide, le projet vous plaît ?

— Bien sûr, de répondre ensemble Pierrot et Thérèse ; le tour du Canada !

Le canot se met à gagner de la hauteur. Nos amis, les cheveux au vent, le sourire aux lèvres, se laissent emporter dans les airs à une vitesse folle. Puis le canot modère son allure.

— Regardez en bas, dit le guide.

Thérèse et Pierrot se penchent prudemment... Quelle

merveille ! Ils voient une immense carte géographique représentant une grande île montagneuse aux bords découpés.

— C'est Terre-Neuve, explique le guide. Il y en a des rochers, n'est-ce pas ? On y a quand même bâti des villes



et des villages. Ces petites maisons pauvres, juchées sur les rochers, forment un village de pêcheurs ; et ce sont leurs barques qui les attendent dans la grande baie. Des villages comme celui-là, il y en a tout le long de la côte. A présent, filons vers les autres provinces maritimes. En deux coups d'aviron, nos amis s'y trouvent.

— Encore ici, reprend le guide, beaucoup de roche sur les côtes. Voyez-vous plus bas ces grandes villes ? C'étaient autrefois de petits villages de pêcheurs. Eloignons-

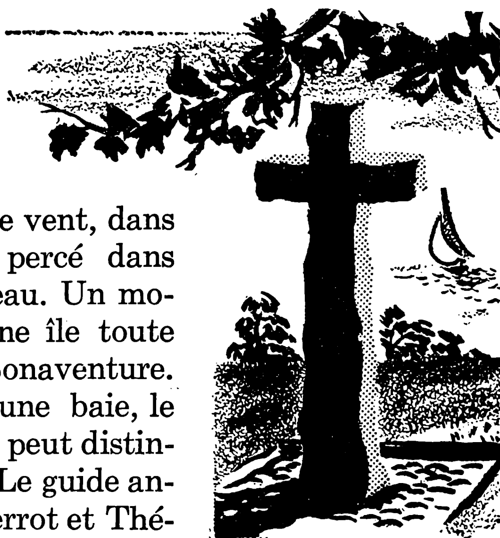


nous un peu de la mer. Regardez-moi ces belles fermes : on dirait un grand damier. Descendons plus bas et nous verrons les champs cultivés et les prairies avec leurs troupeaux de moutons et de vaches.

Et sous les yeux émerveillés de nos deux petits amis, défilent les villages et les campagnes, les forêts et les montagnes. Tout à coup, le canot pique vivement vers un gros rocher qui se dresse hors de l'eau comme un grand navire.

— Attention, crie le guide, nous traversons le rocher de Percé !





Thérèse et Pierrot n'ont pas le temps d'avoir peur ni de demander des explications : le canot enfile, en coup de vent, dans une espèce de grand tunnel percé dans le rocher, juste au-dessus de l'eau. Un moment après, le canot survole une île toute couverte d'oiseaux ; c'est l'île Bonaventure.

Un peu plus loin, au fond d'une baie, le canot descend si bas que Thérèse peut distinguer une grande croix de pierre. Le guide annonce Gaspé. Naturellement, Pierrot et Thérèse pensent à la croix de bois que Cartier a élevée là, lors de son premier voyage.

Puis le canot, en longeant le bord du fleuve Saint-Laurent, survole tout un chapelet de villages, petits et grands, avec leurs maisons proprettes plantées au milieu d'un petit jardin ; ici ou là, se dressent les ruines d'un vieux moulin à vent ; partout, des églises pieuses qui pointent vers nos voyageurs leur clocher brillant.



— Mais nous arrivons à Québec ! dit Pierrot. Regarde: la chute Montmorency, l'île d'Orléans, les ponts qui enjambent le Saint-Laurent et le cap qui s'avance dans le fleuve. De cette hauteur nous apercevons le fleuve, le port, toute la ville et jusqu'aux villes et aux villages voisins.



— Et cette statue sur le cap, fait remarquer Thérèse, c'est bien celle de Champlain. Quel beau coup d'oeil !

Puis, comme l'ont fait les premiers explorateurs, nos voyageurs continuent à remonter le fleuve. Où il n'y avait autrefois que des arbres, ils peuvent admirer de beaux villages, des villes actives comme Trois-Rivières et Sorel et de grandes fermes qui étalent leurs riches cultures.

Bientôt le mont Royal apparaît. Nos voyageurs s'y arrêtent. Ils promènent leurs regards sur le grand Mont-

réal avec ses maisons, ses églises, ses ponts, ses édifices dont quelques-uns, semblables à des colosses, dominent tous les autres.

— Mais où pouvait donc se trouver là-dedans la bourgade d'Hochelaga, s'informe Pierrot ?

— Là-bas, au bord de l'eau, répond le guide, en pointant son aviron là où Pierrot ne peut distinguer qu'un pâté de maisons.

— Et cette grande croix lumineuse, note à son tour Thérèse, elle doit probablement rappeler celle que Maisonneuve porta sur ses épaules jusqu'au sommet du mont Royal.



— Exactement, réplique le guide.

Sur l'invitation du guide, Pierrot et Thérèse reprennent leur place dans le canot.

— A présent, annonce leur guide, nous filons vers l'ouest,

le pays des grands voyages. Nous avons encore beaucoup de chemin à faire.

Et le canot prend son élan vers l'ouest attirant et mystérieux.

— Comme c'est beau ici ! s'écrie Thérèse, en passant au-dessus des Mille-Isles. Ne pourrait-on pas s'y arrêter ?

Le canot se contente de frôler la tête des arbres, sans même ralentir ; un instant après, il survole une immense nappe d'eau, le lac Ontario.

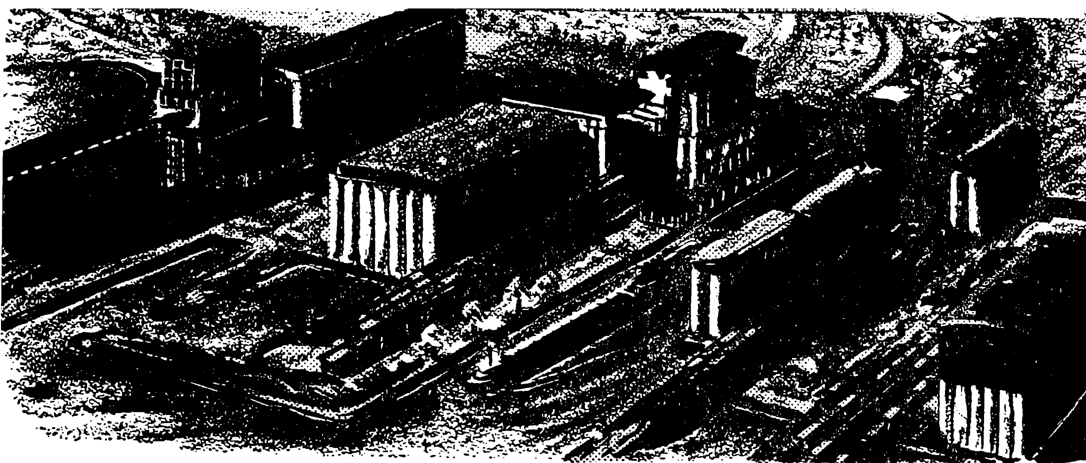
— J'ai une merveille à vous montrer, annonce ensuite le guide. Vous entendez ce roulement sourd ? Vous voyez monter cette vapeur ? Niagara ! Les fameuses chutes ! Regardez-moi ces masses d'eau qui tombent d'une hauteur de cent cinquante pieds. Est-ce assez impressionnant ? N'est-ce pas magnifique ?

— Je vois un arc-en-ciel, s'écrie Thérèse !

— Je suis tout mouillé, s'exclame Pierrot. C'est comme si nous avions traversé un nuage de pluie.

— Admirez en passant, continue le guide, comme s'il n'avait pas entendu la plainte de Pierrot, admirez la beauté des parcs avec leurs allées, leurs gazons, leurs plates-bandes de fleurs, leurs murs tapissés de verdure.





Les yeux encore tout remplis de tant de grandeurs ; nos amis quittent Niagara et survolent bientôt les autres grands lacs : Erié, Huron, Michigan, Supérieur ; de vraies mers d'eau douce. Thérèse et Pierrot se disent en eux-mêmes : il en a fallu des coups d'aviron aux premiers voyageurs pour traverser ces lacs en canot !

— Qu'est-ce qu'il y a dans ces grandes tours de ciment près desquelles des bateaux sont accostés, questionne Pierrot ?

— Ce sont des entrepôts à grain, lui répond le guide. Les bateaux viennent y prendre leur cargaison de blé qu'ils vont transporter, par les lacs, les canaux et le fleuve, jusqu'à Montréal puis jusqu'en Europe.

— Et le blé, dit à son tour Thérèse, d'où vient-il ?

— Vous allez voir, répond le guide. Et il les conduit vers les prairies de l'Ouest, ces immenses étendues, sans arbres, sans clôtures, où l'on ne voit que du blé qui ondule sous le vent comme une mer dorée, à perte de vue. Le guide explique que lorsque le blé est mûr, il est coupé et



battu sur place, par les grosses machines que nos amis peuvent voir en pleine activité. Puis le blé est transporté aux entrepôts soit par camions, soit par chemins de fer.

— Quand La Vérendrye passa ici, y avait-il des champs de blé comme ceux-ci, demande Thérèse ?

— Mais non, répond le guide ; en ce temps-là, ces champs n'étaient pas cultivés ; c'étaient de vastes prairies où poussaient toutes sortes d'herbes et où vivaient de grands troupeaux de bisons. Plus tard, des gens se sont aperçus que la terre était très bonne pour la culture du blé. Alors des colons sont venus de partout, même de l'Europe, et se sont mis à ensemencer les prairies de l'Ouest.

— Et c'est pour cela qu'il n'y a plus de pâturages, ni de bisons, demande Pierrot ?

Le guide s'empresse de corriger : Il est vrai que les chasseurs ont tué les bisons, mais il y a encore des pâturages. Nous allons en voir bientôt.

Le guide, d'un formidable coup d'aviron, pousse le canot dans la province d'Alberta, au-dessus d'immenses pâturages verts. Ici, nos jeunes voyageurs peuvent voir un troupeau de moutons ; là, des vaches et des chevaux, surveillés par des hommes à cheval.

— Des cowboys, s'écrie Pierrot !



Nos jeunes voyageurs remarquent aussi des tours de fer ; ils apprenent qu'il y a un puits à pétrole sous chacune de ces tours.

En regardant plus loin, au-dessus des forêts, Pierrot et Thérèse aperçoivent les fameuses Rocheuses que les La Vérendrye, fatigués, mal équipés et abandonnés de leurs guides, n'avaient pu traverser. Il y a de quoi épeurer les plus braves. Quelles masses imposantes que ces montagnes ! On dirait des monstres écrasés et endormis, les uns habillés de forêts sombres, les autres nus, sans verdure, montrant des profils de géants et lançant un défi aux plus audacieux voyageurs. Mais le canot s'y dirige sans crainte.

Pierrot et Thérèse remarquent que certaines hautes montagnes portent une calotte de neige, même en plein été.

Au-delà de la dernière chaîne de montagnes, ils peuvent voir une grande mer.

— Le Pacifique ! s'écrient-ils ensemble, en se regardant tout surpris de l'avoir découvert en même temps.

Mackenzie n'avait pas dû être plus heureux, en arrivant au Pacifique, que nos deux jeunes explorateurs qui viennent de traverser tout le Canada pour découvrir, eux aussi, la fameuse mer de l'ouest.





Mais leur voyage n'est pas terminé ; il leur faut maintenant prendre le chemin du retour. Le guide propose d'emprunter la route du nord ; ce qui est accepté avec joie. Quelques moments après, le canot quitte la côte et survole le fleuve Mackenzie, qui va se jeter dans l'océan Glacial. Mackenzie, Franklin et d'autres voyageurs avaient suivi ce fleuve au cours de leurs explorations vers le nord. Le canot vole au-dessus de la rivière du Cuivre et aboutit au Grand Lac des Esclaves. Nos amis se rappellent que plus d'un explorateur, plus d'un missionnaire, plus d'un coureur de bois ont voyagé sur ce lac. Ensuite, le canot décrit un grand demi-cercle vers le sud, ce qui permet aux voyageurs de constater comme les lacs et les cours d'eau sont nombreux au nord des Prairies et de la province d'Ontario.

Puis, c'est une grande mer, la baie d'Hudson. Pierrot et et Thérèse ont à peine le temps de penser à Hudson, au Père Albanel, à Radisson et aux compagnies de fourrures

que déjà le canot a franchi d'un bond cette mer immense pour planer ensuite au-dessus du lac Saint-Jean.

— Les montagnes que nous allons survoler dans un instant, annonce le guide, ce sont les Laurentides, les plus vieilles montagnes du monde. Remarquez comme leur sommet est arrondi, usé par le temps ; les paysages diffèrent de ceux des Rocheuses ; c'est un autre genre de beauté. Et voyez-vous tous ces lacs semés dans la verdure ? On dirait des perles jetées sur un immense tapis et rattachées les unes aux autres par les minces fils d'argent que sont les rivières. Vraiment le bon Dieu ne nous a pas oubliés quand il a distribué ses dons par toute la terre.

— Bien sûr, reprennent ensemble Pierrot et Thérèse, le bon Dieu ne nous a pas oubliés.

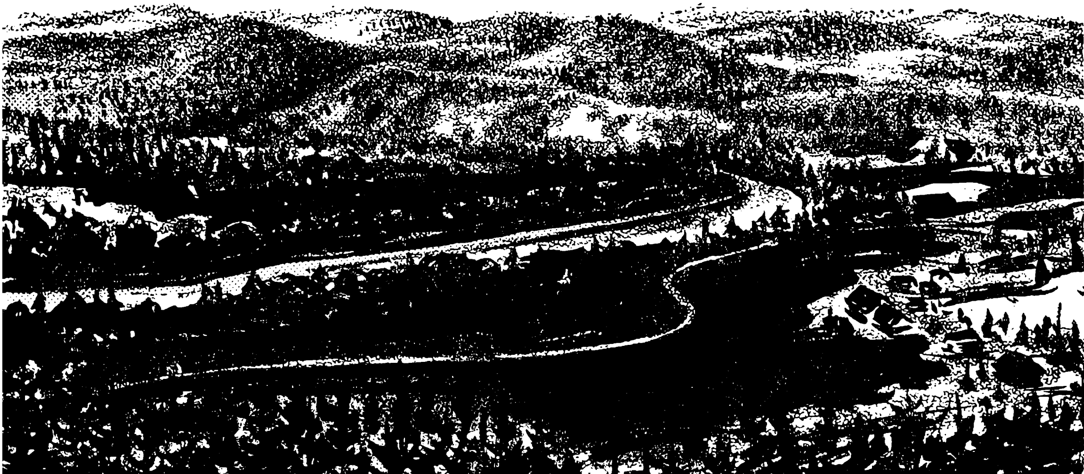
Et leurs yeux éblouis regardent passer tous ces paysages différents mais toujours très enchanteurs. Tout à coup, une large rivière apparaît, décrivant de longues courbes à travers de belles fermes.

— Voici ma rivière, annonce le guide.

— Votre rivière, demande Pierrot ?

— Mais, oui, insiste le guide, l'Outaouais, la fameuse rivière des coureurs de bois et des missionnaires.

Le canot fait alors un détour et lentement se met à longer cet imposant cours d'eau. Ici et là, de petites et de grandes îles reposent tranquillement dans les eaux



brunâtres de l'Outaouais. De distance en distance, des rapides, ceux-là mêmes que les explorateurs ont sautés ou portagés au cours de leurs voyages, marquent la rivière de leurs bouillons blancs.

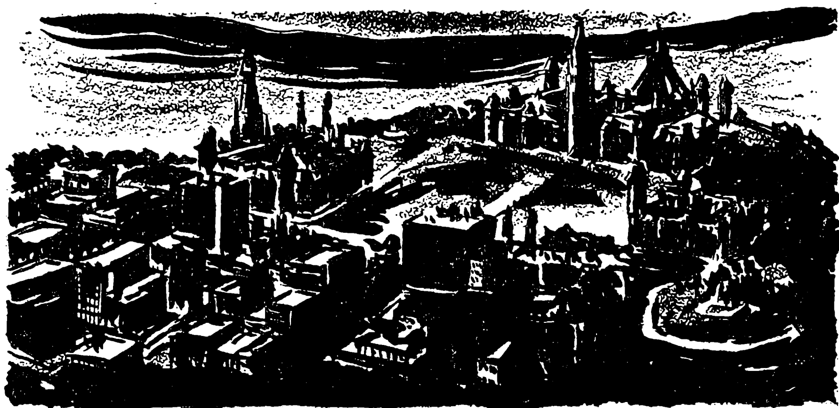
Plus on avance, plus le canot diminue de vitesse et de hauteur. Une grande ville apparaît, droit en face. Ne pouvant l'identifier, nos amis interrogent leur guide.

— Mais c'est Ottawa, s'exclame le guide. Vous ne reconnaissez donc pas la capitale du Canada ?

La colline, là, qui baigne dans la rivière, c'est la colline du Parlement ; c'est dans ces édifices que siège le gouvernement canadien. Vous ne savez donc pas ? Et la grande tour qui s'élève au-dessus des édifices c'est la Tour de la Paix au sommet de laquelle se trouve un carillon fameux.

A peine si le guide a parlé de carillon qu'un assourdissant Dong ! bondit de la tour et fait sursauter nos amis. Du même coup, le voyage et le rêve viennent de se terminer...

Pierrot et Thérèse sont surpris mais quand même contents de se retrouver sur la pelouse, tout près de l'étang où est toujours amarré, leur petit canot.



2. Tout près de chez nous

Si jamais l'idée vous vient de faire un semblable voyage à travers le Canada, à défaut de canot volant ou de tapis magique, utilisez des livres, des albums, des revues illustrées, des films et des photographies. Comme nos deux amis, Pierrot et Thérèse, vous pourrez constater vous aussi que le bon Dieu a été généreux dans ses dons : c'est un bien beau pays qu'Il nous a donné.

Même chez vous, autour de votre maison, dans votre ville ou votre village, vous découvrirez des beautés ; toujours charmantes pour ceux qui savent les regarder. De simples géraniums au bord d'une fenêtre, une touffe de lilas près du perron, un grand orme dans la cour, c'est assez pour donner à votre maison un air accueillant.

Suivez une allée dans un parc, engagez-vous dans un sentier au bord d'un bois ou arrêtez-vous au milieu d'un champ dans la campagne ; vous vous sentirez heureux. Penchez-vous vers de simples fleurs sauvages et vous découvrirez comme elles renferment de beautés ; vous ne pourrez vous empêcher de louer joyeusement Celui qui les fait pousser et éclore, exprès pour vous, pour votre agrément.

Arrêtez-vous près des arbres où les petits oiseaux se perchent pour lancer leurs cris joyeux. Pensez que ces arbres sont à votre service pour vous procurer des fruits, de l'ombre, du bois, toujours gratis. C'est beau un arbre, une allée bordée d'arbres, une grande étendue couverte d'arbres !

Allez vous asseoir près d'un étang tranquille, longez un petit ruisseau qui s'en va en serpentant et qui murmure sur les cailloux ; montez sur une petite colline d'où vous pouvez voir votre ville ou village ; prêtez l'oreille et vous entendrez toutes sortes de bruits : le chant des oiseaux, le murmure de la source, la chanson du vent dans les

branches, le son d'une cloche, le cri des animaux de la ferme ou les bruits confus de la ville. Vous comprendrez, en écoutant toutes ces voix, que ce sont les créatures du bon Dieu qui disent à leur façon un merci à leur Créateur.

Écoutez surtout les voix de votre coeur ; lui aussi, il saura dire merci : d'abord, au Créateur qui a fait si beau, si grand, si riche, le Canada.

Votre coeur voudra encore dire merci aux découvreurs du Canada, aux infatigables explorateurs du pays, aux zélés missionnaires qui ont fécondé le sol canadien de leur sang ; il voudra dire merci à tous ceux qui, depuis la





découverte du pays jusqu'à nos jours, ont travaillé à faire du Canada un pays grand et prospère.

Unissez alors la voix de votre coeur à la grande voix du passé et aux millions de voix de tous vos frères canadiens et, dans un grand concert harmonieux, chantez, de votre voix la plus vibrante, cette strophe du grand Canadien, Georges-Étienne Cartier :

Comme le dit un vieil adage,
Rien n'est si beau que son pays.
Et de le chanter c'est l'usage.
Le mien je chante à mes amis.
L'étranger voit avec un oeil d'envie,
Du Saint-Laurent, le majestueux cours ;
A son aspect le Canadien s'écrie :
O Canada ! mon pays, mes amours !

● ● ● POUR BIEN PROFITER DE LA LEÇON ● ● ●

1. D'un océan à l'autre

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) Pour compléter le voyage de Pierrot et de Thérèse, vous pouvez collectionner des images sur le Canada et les classer dans un album. Les compagnies de chemins de fer, les bureaux de tourisme, les services d'information du gouvernement canadien fournissent, sur demande, des brochures abondamment illustrées. Vous n'auriez qu'à choisir. Faites-vous aider pour obtenir ces publications.

b) En empruntant des photos et des cartes postales de vos parents et amis, vous pourriez peut-être monter une belle exposition sur tout le Canada.

c) Les films qui traitent du Canada sont très nombreux. Vous en trouverez une liste à la page 230 de votre manuel. Votre professeur pourra peut-être vous faire voir quelques-uns de ces films à votre école ou à la salle paroissiale.

d) Avez-vous déjà visité ce qu'on appelle un diorama ? C'est une scène éclairée que vous observez, tout en étant dans l'obscurité. A l'Institution des Sourds-Muets, à Montréal, par exemple, un diorama représente toutes les provinces du Canada. Allez le visiter en groupe ; cela vous intéressera certainement. Dans ce musée, vous pourrez également voir d'autres dioramas représentant les quatre saisons, les pays chauds, les pays froids du Nord, les oiseaux et les animaux du Canada.

e) Aimeriez-vous jouer à *Où suis-je* ? Voici comment vous procédez. Quelqu'un décrit un endroit visité par Pierrot et Thérèse puis il demande : Où suis-je ? On peut répondre en disant le nom de l'endroit ou en montrant une illustration correspondante.

f) Organisez une réunion où des élèves, représentant chacun une région du Canada, viendraient parler de leur localité. Ces élèves pourraient se costumer en pêcheur, en bûcheron, en grand'mère qui file, en mineur, en fermier, en cowboy, suivant le cas. Ces représentants pourraient parler du premier explorateur qui a parcouru leur région, des paysages qu'on peut admirer chez eux, des richesses qu'on y trouve, des occupations des habi-

tants, etc. S'ils ont des illustrations à montrer, ce sera sûrement intéressant.

2. Tout près de chez nous

C. ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES :

a) N'aimeriez-vous pas entreprendre une excursion avec vos amis, dans votre ville ou village, afin de mieux connaître et de mieux aimer ce qu'on appelle sa petite patrie ?

b) Avez-vous déjà lu l'histoire de votre ville ou de votre paroisse ? Votre professeur ou quelqu'un de vos parents pourrait peut-être vous prêter un livre ou une revue où il en est question ?

c) Dessinez une carte, un plan de votre ville ou village. Indiquez-y les principaux édifices, votre église, votre école, votre maison, etc.

d) En vous entendant avec votre maman, n'y aurait-il pas moyen d'exécuter quelques petits travaux autour de la maison ? Ce n'est jamais trop beau ; ce n'est jamais trop propre quand on est fier de sa maison.

e) Ne pourriez-vous pas faire de même autour de votre école ?

f) Dans vos temps libres, que diriez-vous de vous monter un album d'images sur tout ce qui se rapporte à votre chez-vous ? Monseigneur Albert Tessier a fait publier plusieurs de ces albums. Vous aimeriez certainement les parcourir ; voici quelques titres : *Ouvre tes yeux et regarde ; La Patrie, c'est ça ; Ton Univers ; Comme nous sommes heureux* ! (Texte de Jeanne-L'Archevêque-Duguay.)

g) Si vous trouvez le livre d'Adjutor Rivard, *Chez nos gens*, lisez le chapitre intitulé *La Patrie*. Après cette lecture, vous pourrez certainement écrire une petite composition ayant pour titre : *Ma Patrie.*

3. UNE REVUE DE TOUTES LES DÉCOUVERTES

Voici quelques exercices qui vous aideront à faire la revision des découvertes dont il est question dans votre manuel d'histoire.

a) Vous voyez ci-contre une espèce d'échelle du temps, avec les noms des personnages qui ont accompli une découverte ou une exploration à la date mentionnée. Seules les dates en caractère gras sont à retenir.

Reproduisez cette échelle dans votre cahier et ajoutez, à côté de chaque nom, l'endroit découvert ou exploré.

Dates	*Personnages*
1492	Colomb
1497	Jean Cabot
1508	S. Cabot
1534	Cartier
1535	Cartier
1607	Hudson
1608	Hudson
1608	Champlain
1610	Champlain
1610	Hudson
1611	Champlain
1615	Champlain
1634	Nicolet
1659	Radisson
1671	Albanel
1673	Marquette et Jolliet
1682	La Salle
1743	LaVérendrye et ses fils
1771	Hearne
1793	Mackenzie
1821	Franklin
1845	Franklin

b) Vous pourriez organiser un programme-questionnaire dans le genre de ceux que vous entendez à la radio.

Les questions pourraient ressembler à celles-ci :

« C'est moi qui ai exploré le golfe Saint-Laurent. Qui suis-je ? »

« Le Père Marquette et Louis Jolliet se sont rendus jusqu'à notre village. Comment s'appelait notre tribu ? »

« Cette année-là, moi, Mackenzie, je me suis rendu jusqu'au Pacifique. En quelle année cela s'est-il passé ? »

« Mes matelots viennent de m'abandonner dans une chaloupe. Quel est mon nom ? Où suis-je ? »

Vous le voyez, il est facile d'imaginer des questions pour votre programme. Si chaque élève en préparait trois, il n'en faudrait pas davantage. Trouvez quelque chose d'original mais de facile, que tout le monde doit savoir. Les réponses doivent se trouver dans les exercices B. RETENEZ BIEN CECI.

c) Sur une grande carte de l'Amérique, vous pourriez épingler des cordes de différentes couleurs pour indiquer le parcours de tel ou tel explorateur. Au point de départ, dessinez ou collez une étoile de la couleur de la corde. A l'endroit de la découverte, dessinez ou plantez le drapeau du pays au nom duquel la découverte s'est faite. Chechez dans votre dictionnaire le mot *pavillon* ; vous trouverez là une reproduction de tous les drapeaux dont vous avez besoin pour votre dessin.

4. LA GRANDE FÊTE DE L'HISTOIRE DU CANADA

Voici arrivée la grande fête de l'Histoire du Canada. Invitez parents et amis à visiter les travaux de l'année exposés dans votre classe. On pourra y voir des collections de timbres, d'images, de photos, de bateaux ; des livres, des brochures, des dépliants touristiques ; des collections d'animaux, de poissons, de fleurs ; des cartes, etc., etc.

Vous pourriez répéter pour vos visiteurs une des meilleures séances que vous avez jouées au cours de l'année, pendant vos classes d'histoire. Utilisez des costumes, si c'est possible.

Vous pourriez peut-être représenter pour vos visiteurs un des meilleurs films documentaires que vous auriez eu l'occasion de voir sur le Canada au cours de l'année. Un élève dirait brièvement ce qu'on va voir dans ce film et ce que les élèves de la classe y ont trouvé d'intéressant.

Vos parents et amis garderont sûrement un bon souvenir de cette belle fête de l'Histoire du Canada.

AUX MAÎTRES

L'intérêt à prédominance affective, que nos élèves éprouvent déjà pour l'histoire du Canada, recevra cette année une alimentation enrichissante si nous nous employons à donner à chacune de nos leçons, le charme des films aux images vivantes et l'entrain des récits d'aventures où abondent des détails concrets.

En présentant à l'enfant une matière conforme à ses intérêts et à son développement psychologique, les auteurs ont confiance d'obtenir de lui une participation plus active à sa propre formation. Reste maintenant la part du maître.

Que l'enfant soit intéressé à lire une belle histoire, personne n'en doute. Mais son plaisir est encore plus grand de l'entendre raconter. Aussi, invitons-nous le maître à commencer la leçon par une narration orale. Viendra ensuite la lecture du manuel, pendant laquelle les idées de l'enfant se préciseront et les détails s'éclaireront. Ces deux étapes franchies, on peut engager une conversation sur le récit, sur les illustrations, sur les cartes géographiques, sur la documentation préparée par le maître. C'est à ce stage de la leçon que les activités pédagogiques suggérées dans le manuel montreront leur efficacité. L'élan est donné ; on n'a plus qu'à guider l'activité. Evidemment, l'adaptation et les variations de ces entretiens ne peuvent être fixées dans un manuel : leur originalité naît du besoin du moment et de la spontanéité des jeunes esprits en éveil.

La première catégorie d'exercices groupés sous le titre VOYONS SI VOUS AVEZ BIEN COMPRIS *suggère plusieurs problèmes d'intelligence soit sur le fait historique, soit sur le texte qui relate le fait ; l'élève les résout à livre ouvert. Ces exercices fournissent l'occasion d'un premier travail d'étude mais ne sauraient être considérés comme une récitation de la leçon.*

La deuxième catégorie d'exercices : RETENEZ BIEN CECI, *dégage du récit les idées maîtresses, les faits essentiels. C'est le minimum que tous les élèves doivent retenir sur le sujet. Toutefois, le maître aura tôt fait de constater que la plupart des élèves ne se limitent pas à si peu et que les plus doués peuvent citer presque tous les détails du manuel. A la bonne heure ! le maître verra dans ce résultat, qu'il a peut-être provoqué mais aucunement exigé, un indice sûr que ses leçons ont été comprises et fort goûtées.*

Enfin, les exercices de la troisième catégorie : ENTREPRENONS DES ACTIVITÉS INTÉRESSANTES, *peuvent être exécutés à loisir par un élève, par une équipe ou par toute la classe. Aucun n'est obligatoire*

en soi ; toutefois les omettre tous serait priver les élèves des meilleurs moyens d'assimilation et de formation par l'action personnelle.

Tous les exercices sont placés à la fin de chaque chapitre. Le maître avisé y référera selon les exigences de sa leçon. Nous n'avons pas songé à répéter pour chaque paragraphe tous les genres d'exercices possibles ; nous avons plutôt visé à proposer quelques types, la liberté étant laissée au maître d'en créer de semblables quand il jugera profitable de le faire.

Nous ne saurions trop insister sur la valeur formatrice de ces activités pédagogiques qui sollicitent toutes les ressources de l'enfant. Que le maître s'adapte aux circonstances, qu'il laisse s'exercer l'initiative et la liberté de l'élève, et il constatera que ces activités contribueront à soutenir l'intérêt, à faire aimer ces sujets d'histoire, à en faire passer les leçons dans la vie. L'enfant apprendra en agissant ; les apports de ses expériences actives favoriseront ainsi le complet développement de ses valeurs humaines.

LES AUTEURS



LE FILM ET LA CLASSE D'HISTOIRE

Le rôle du cinéma dans l'éducation n'est plus à démontrer de nos jours. Et tous les éducateurs savent l'intérêt que portent les jeunes aux images animées ou fixes projetées sur l'écran.

Aussi, n'avons-nous pas hésité à suggérer aux professeurs de 4e année quelques-uns des nombreux films susceptibles de compléter leurs leçons d'histoire du Canada.

Des services gouvernementaux, des agences de voyages, des compagnies cinématographiques, des bureaux touristiques, des organismes de tout genre mettent à la disposition des éducateurs des pellicules qui auraient tout avantage à être utilisées en classe et notamment au cours des leçons d'histoire.

La liste de films que nous proposons ici est loin d'être complète. Mais nous comptons sur l'initiative des maîtres pour la rendre de moins en moins déficiente à mesure que se feront sentir les bons effets de l'utilisation du film dans leurs classes.

Voici donc cette liste qui groupe les films suivant la matière contenue dans les chapitres du manuel.

I. IL FALLAIT TRAVERSER L'OCÉAN

Atlantique, Service de Ciné-Photographie, Hôtel du Gouvernement, Québec ; ou encore au numéro 1265 de la rue Saint-Denis à Montréal.

Happy voyage (Un film qui donnera une idée du confort à bord des paquebots modernes), Cinémathèque du Chemin de fer Pacifique Canadien, 201 ouest, rue Saint-Jacques à Montréal.

Capitaine courageux (Une histoire captivante qui se déroule à bord d'un voilier ; un film indiqué pour illustrer les voyages d'autrefois à bord de semblables vaisseaux) ; une production de Métro-Goldwyn Mayer.

II. LES ESPAGNOLS EN AMÉRIQUE

Christophe Colomb, Service de Ciné-Photographie.

Christopher Columbus, une production de J. Arthur Rank.

Romantic India, Associated Screen News, Montréal.

L'Amérique centrale, Service de Ciné-Photographie.

Des îles Bahamas à la Jamaïque, Service de Ciné-Photographie.

III. LES ANGLAIS VISITENT LES COTES DE L'ATLANTIQUE

Les Provinces Maritimes, Service de Ciné-Photographie.

Down By the Sea, Cinémathèque du Pacifique Canadien.

IV. LES FRANÇAIS DÉCOUVRENT LE CANADA

La Découverte du Canada, Service de Ciné-Photographie.

Gaspé, terre de beauté, Cinémathèque des Chemins de fer Nationaux du Canada, 884 ouest, rue Saint-Jacques à Montréal.

Gaspé pittoresque, Service de Ciné-Photographie.

En pays pittoresques, Service de Ciné-Photographie.

Gaspé, merveille du Nouveau-Monde, Service de Ciné-Photographie.

V. ON PÉNÈTRE À L'INTÉRIEUR DU PAYS

Samuel de Champlain, Service de Ciné-Photographie.

L'Ile d'Orléans, Service de Ciné-Photographie.

Summer in Old Québec, Cinémathèque du Pacifique Canadien.

Québec, Service de Ciné-Photographie.

Song of Algonquin, Cinémathèque des Chemins de fer Nationaux.

Ottawa et ses rivières, Service de Ciné-Photographie.

Exposition missionnaire du tricentenaire de Montréal, Service de Ciné-Photographie.

Moeurs indiennes des Algonquins, Service de Ciné-Photographie.

Le Canot d'écorce, Service de Ciné-Photographie.

La Peau d'orignal, Service de Ciné-Photographie.

VII. ON MONTE À LA BAIE D'HUDSON

Paysages de la Nouvelle-France, Service de Ciné-Photographie.

Shipshaw, Cinémathèque de la compagnie d'Aluminium du Canada, Edifice Sun Life, Montréal.

La Vallée des dynamos, Cinémathèque de la compagnie d'Aluminium du Canada, Montréal.

IX. ON POUSSE VERS L'OUEST

Minaki Melody, Cinémathèque des Chemins de fer Nationaux.

Les Provinces de la Prairie canadienne, Service de Ciné-Photographie.

Song of the Mountains, Cinémathèque des Chemins de fer Nationaux.

Jasper, Cinémathèque des Chemins de fer Nationaux.

Ticket to Jasper, Cinémathèque des Chemins de fer Nationaux.

Shining Mountains, Cinémathèque du Pacifique Canadien.

Canadian Mountain Summer, Cinémathèque du Pacifique Canadien.

La Réserve, Service de Ciné-Photographie.

Le Canada du Pacifique, Service de Ciné-Photographie.

Hudson's Bay Company (Un film-fixe d'une trentaine d'images sur l'histoire des compagnies) ; Cinémathèque de la compagnie d'Hudson, Montréal et Winnipeg.

Hudson Bay, (Un film sur les aventures de Radisson); une production de Twentieth-Century-Fox Corporation.

X. JUSQU'AU GRAND-NORD

Aventures polaires, Service de Ciné-photographie.

La Construction d'un iglou, Service de Ciné-Photographie.

L'Odyssée du capitaine Scott, (Une aventure tragique dans l'Antarctique); une production de *J. Arthur Rank.*

XI. D'UN OCÉAN À L'AUTRE

Canadian Pacific in the Air, Cinémathèque du Pacifique Canadien.

A Map for Canada, Cinémathèque de la Ligne Aérienne Trans-Canada, Édifice de l'Aviation Internationale, Montréal.

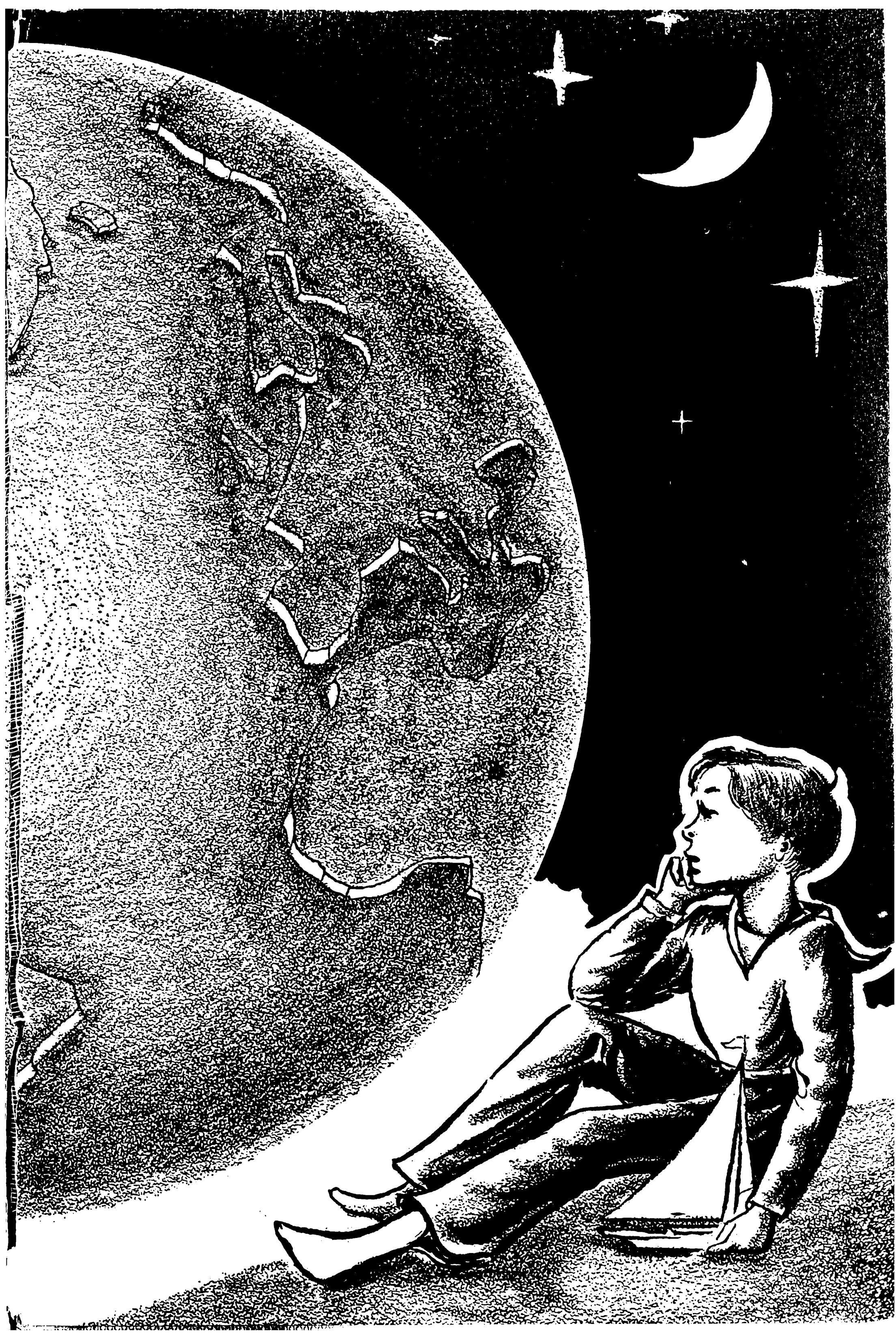
Voici le Canada, Cinémathèque des Chemins de fer Nationaux.

Across Canada, Cinémathèque du Pacifique Canadien.

Il faut des fleurs, Service de Ciné-Photographie.

TABLE DES MATIÈRES







IMPRIMÉ AU CANADA
PRINTED IN CANADA